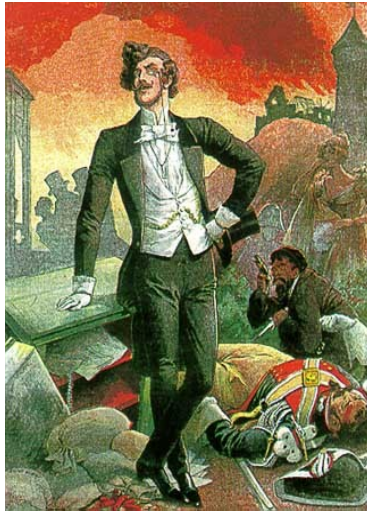


Rocambole IV

Les Chevaliers du clair de lune III

Ponson du Terrail



BeQ

Ponson du Terrail

Rocamboles IV

Les Chevaliers du clair de lune III

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 1151 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

L'héritage mystérieux

Le club des Valets-de-Cœur

Les exploits de Rocambole

La résurrection de Rocambole

Numérisation :
Ebooks libres et gratuits
Relecture :
Jean-Yves Dupuis

Rocambole IV
Les Chevaliers du clair de lune III

Le testament de Grain-de-Sel

I

Le voyageur qui traverse la Loire, à Orléans, n'a pas plus tôt fait deux lieues devant lui, en se dirigeant vers le midi, qu'il rencontre un pays sablonneux, aride, couvert de sapins rabougris. C'est la Sologne.

La Sologne est un pays malsain, fiévreux, monotone, mais dont l'aspect général est d'une mélancolie suprême et d'une poésie incontestable.

De temps en temps, du bord de la route, on aperçoit les tourelles rouges d'un petit castel en briques perdu au milieu des bois.

Parfois, au matin, quand le soleil se lève, on entend retentir une fanfare, et l'on voit passer une meute ardente de grands chiens du Poitou.

Le soir, à travers les petites futaies de sapins, brille la lueur rougeâtre d'un feu de charbonnier,

et, dans les environs, hurle au *perdu* un limier égaré.

Au nord, c'est Orléans, la ville un peu monotone peut-être, mais, au demeurant, le meilleur pays du monde.

À l'est, c'est Vierzon, la capitale des forgerons, l'enclume qui ne dort ni nuit ni jour.

À l'ouest, c'est Chambord, la belle demeure, le palais entouré de grands bois ; un peu plus loin, c'est Blois, la ville policée et courtoise, qui se souvient encore de ses hôtes illustres.

Puis, au midi, c'est le Berri, chanté par George Sand ; le Berri, terre des légendes et des forêts touffues.

Entre la Motte-Beuvron et Nouan, le pays est entièrement couvert de bois. Au milieu de ces bois, à cinq kilomètres environ du chemin de fer, se trouve une jolie habitation qui date du siècle dernier, et qui, comme toutes les constructions du pays, est bâtie en briques rouges.

Est-ce un château ?

On le dirait, à voir deux tourelles hexagones

qui flanquent sa façade au midi, à compter les centaines de vieux arbres qui forment alentour un parc d'une lieue carrée.

Pourtant dans le pays, au lieu de dire le château, on se contente de désigner cette demeure sous le nom de la Martinière.

La Martinière appartenait, à la révolution de 89, à un fermier général appelé Martin. De là le nom.

M. Martin était mort au commencement de l'Empire, et sa terre de Sologne fut achetée par un sieur Bernard.

Ce Bernard était un gros bêtête qui avait fait sa fortune dans le commerce des toiles et des laines. Plein de sottise et de vanité, il fit écrire en lettres d'or sur la grille de son parc : *Château de la Martinière*. Mais, dans le pays, on continua à dire la Martinière tout court.

Maître Bernard, qui avait marié son fils unique à une grande, mince, sèche et désagréable personne, voulut tailler du grand seigneur. Il fit défendre la chasse dans ses bois, fut impitoyable

aux braconniers et chercha à se lier avec ses voisins.

Les braconniers allèrent en prison, mais les voisins lui fermèrent leur porte au nez.

Sa petite *seigneurie* fut courte, du reste ; la Restauration arriva. Maître Bernard fut pris dans deux faillites et se ruina, aux applaudissements du voisinage, que le luxe grotesque de ce vieux commis voyageur avait souvent chagriné.

Un gentilhomme qui revenait de l'émigration, le baron de Passe-Croix, beau-père du général marquis de Morfontaine, avait ensuite acheté la Martinière, l'avait habitée jusqu'à sa mort, et l'avait léguée à son fils, ce même baron de Passe-Croix qui devait être l'un des meurtriers du comte de Main-Hardye d'abord, et de la malheureuse Diane de Morfontaine ensuite.

Or, en 184..., au mois de novembre, le baron était à la Martinière, obéissant à la mode anglaise, qui veut qu'on passe à la campagne une partie de l'hiver.

M. de Passe-Croix était alors un homme de

quarante-deux ans environ.

La baronne, sa femme, touchait à sa trente-sixième année.

Deux enfants avaient été le fruit de leur union : un fils qui devait sortir de Saint-Cyr l'année suivante ; une fille de seize ans, belle comme l'avait été sa mère, et qu'on nommait Flavie.

Donc, au mois d'octobre 184..., un soir, à la chute du jour, les hôtes de la Martinière entendirent, à un quart de lieue de l'habitation, retentir une fanfare vigoureusement sonnée.

Trois personnes, en ce moment, étaient réunies au salon : M. et madame de Passe-Croix et leur fille.

Madame de Passe-Croix, assise devant un métier à broder, interrompait de temps à autre son travail pour jeter à la dérobée un regard sur sa fille.

Le baron, plongé dans un fauteuil, au coin du feu, lisait son journal.

Quant à Flavie, assise vis-à-vis de son père,

elle tenait les yeux baissés, et paraissait en proie à une profonde méditation.

Le son de la trompe fit tressaillir les trois personnages.

– Oh ! dit M. de Passe-Croix, Victor serait-il déjà de retour ?

– C'est peu probable, répondit la baronne.

– Victor est parti ce matin pour les Rigoles, où il doit chasser huit jours, observa Flavie.

– Cependant, reprit M. de Passe-Croix, je ne me trompe point, c'est bien le son de sa trompe. Il n'y a que lui pour sonner aussi vigoureusement dans les environs.

Madame de Passe-Croix se leva et alla ouvrir la fenêtre. Puis elle se pencha au-dehors.

– Vous vous êtes trompé, monsieur, dit la baronne, je n'entends plus rien. Ce sont sans doute les MM. de Cardassol.

– Au fait, c'est possible, dit le baron, ces gentillâtres sont braconniers comme des paysans. Tout en faisant défendre la chasse chez eux, ils ne se gênent guère chez les autres, et passent

continuellement sur nos terres.

Les personnes auxquelles M. de Passe-Croix faisait allusion, et qui sont appelées à jouer un rôle dans notre récit, méritent que nous tracions en quelques lignes leur silhouette.

Les MM. Brûlé de Cardassol étaient de petits propriétaires de bois, étayant une noblesse médiocre sur de médiocres revenus, tirant toujours le diable par la queue, faisant valoir eux-mêmes leur maigre fortune, de mauvaise foi dans les transactions, jurant qu'ils ne devaient rien en présence d'un créancier sur parole ; mais par contre, réclamant ce qu'on ne leur devait pas, quand ils pouvaient surprendre la bonne foi d'un tribunal.

En Sologne, où cependant la noblesse est bien vue, aimée, respectée, on disait communément : « De mauvaise foi comme un Cardassol. »

Ces aimables gentillâtres, au nombre de cinq, se donnaient le luxe d'un garde-chasse, qui cumulait avec ces nobles fonctions celles de cocher, de valet de ferme et de jardinier. Ils entretenaient un cheval de chasse, trois demi-

briquets et un chien d'arrêt. Comme leurs bois étaient petits, ils braconnaient sur les terres d'autrui. L'été, ils nourrissaient leurs ouvriers et leurs journaliers avec du chevreuil tué à l'abreuvoir.

L'hiver, ils s'en allaient faire figure à la ville voisine, et promenaient dans les salons de la sous-préfecture des femmes assez laides, épousées on ne savait où.

M. de Passe-Croix et les Cardassol vivaient sur un pied de relations annuelles. On échangeait une visite le 1^{er} janvier, on se faisait part des mariages et des naissances.

Victor de Passe-Croix, le jeune saint-cyrien, et le dernier des Cardassol, qu'on nommait Octave, s'étaient connus au collège ; mais ils ne s'étaient point liés, par l'excellente raison que Victor était franc et ouvert, et qu'Octave de Cardassol était sournois, égoïste, menteur et d'une avarice qui promettait.

Au collège, Victor et Octave s'étaient battus à coups de poing ; à l'école préparatoire, où ils se retrouvèrent, ils se battirent au fleuret

démoucheté. Le Cardassol fut blessé. Nous verrons par la suite qu'il ne le pardonna pas.

Tels étaient les plus proches voisins de M. de Passe-Croix.

Le baron avait repris sa lecture, madame de Passe-Croix, après avoir refermé la croisée, était venue se rasseoir devant son métier à broder. Flavie rêvait toujours.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis on entendit de nouveau retentir la fanfare.

– Oh ! oh ! dit le baron, je ne me trompe point cette fois, c'est bien la note vigoureuse de Victor.

Madame de Passe-Croix retourna vers la croisée ; puis elle colla son visage contre la vitre et chercha à pénétrer du regard l'obscurité toujours croissante.

La fanfare approchait, et bientôt, à cent mètres du perron, la baronne vit déboucher un cavalier suivi d'une douzaine de chiens, qu'un valet conduisait accouplés deux à deux.

– Ah ! c'est bien Victor, dit-elle.

– C'est bizarre, murmura Flavie, qui était

devenue toute pâle.

– Victor est querelleur, a dit à son tour le baron ; je gage qu’il se sera fait quelque affaire aux Rigoles.

– En tout cas, répondit la baronne, il ne lui sera pas arrivé grand mal, j’imagine, puisque le voilà de retour.

Heureusement le salon n’était plus éclairé que par la réverbération du feu de la cheminée, car sans cela M^{me} de Passe-Croix eût remarqué le trouble et la pâleur de sa fille.

La baronne reprit après un silence.

– Mais avec qui voulez-vous donc, monsieur, que Victor se puisse quereller aux Rigoles ?

– Les Montalet ont beaucoup de monde chez eux.

– C’est vrai.

– Et parmi les invités, plusieurs jeunes gens de Paris.

– Ah ! fit la baronne avec indifférence.

– Qui donc m’a parlé d’un officier de

marine ?... Ma foi ! c'est peut-être bien Victor. On m'a même ajouté le nom de cet officier, mais il m'échappe...

Comme le baron achevait, la porte s'ouvrit et Victor entra. Victor était un grand et beau garçon de vingt ans, à qui l'habit de chasse et les bottes à l'écuyère seyaient mieux encore que l'uniforme de Saint-Cyr.

– Ah ça, mon cher, dit le baron en se levant, à qui donc en as-tu ?

– À personne. Bonsoir, mon père ; bonsoir, ma mère ; bonsoir, ma petite Flavie...

Le jeune homme embrassa tour à tour les trois hôtes du salon. Puis il se laissa choir dans un fauteuil.

– Ouf ! dit-il, je suis aussi las que possible, et j'ai faim comme un régiment tout entier.

– Mais, mon bel ami, dit le baron, m'expliqueras-tu pourquoi tu nous viens aussi tôt des Rigoles ?

– Certainement, mon père.

– Tu es parti ce matin ?

- D'accord.
- Et tu reviens huit heures après.
- Mystère, fit le jeune homme en riant.
- Ton père a prétendu, dit la baronne, que tu avais eu une querelle...
- Ah ! par exemple !
- Alors, que t'est-il arrivé ?
- Mais rien, maman absolument rien ; j'ai fait un pari ce matin, à déjeuner, voilà tout.
- Et quel est ce pari ?
- Que Fanchette, ma petite chienne beagle, attaquerait un sanglier à elle seule, et le forcerait à *débaucher*.
- Et alors ?
- Alors, je suis revenu chercher Fanchette à la Martinière, et je compte repartir ce soir après souper.
- Comment ! tu ne coucheras pas ici ?
- Non, maman.
- Mais il y a cinq lieues d'ici aux Rigoles !

– Bah ! Neptune fait le trajet en une heure.

– Et la route traverse les bois !..., hasarda timidement Flavie.

– Bon ! je te vois venir, dit le jeune homme en riant ; tu vas me parler de voleurs et de braconniers.

– Des voleurs, je ne sais ; mais des braconniers.

– Souvent l'un et l'autre ne font qu'un, dit Victor en riant, témoin nos voisins les Cardassol, qui m'ont volé un chien l'automne dernier. Mais rassure-toi, ma petite Flavie, je ne crains personne, ni les braconniers ni les voleurs.

– Est-ce que tu es revenu seul, Victor ?

– Non, Antoine est avec moi ; il a ramené mes chiens. Ah çà, soupe-t-on bientôt ici ?

– À l'instant, mon fils.

– Je meurs de faim, répéta Victor.

La baronne se leva.

– Je vais presser la cuisinière, dit-elle.

– Et moi, dit M. de Passe-Croix, je monte un

instant dans ma chambre et je reviens ; cause avec ta sœur.

Flavie tressaillit de nouveau, mais elle n'osa se lever et quitter le salon, comme le firent tour à tour son père et sa mère.

Lorsque la porte se fut refermée derrière eux, Victor approcha son fauteuil de Flavie :

– Petite sœur, dit-il, sais-tu pourquoi je suis revenu ?

– Mais tu viens de nous le dire, répondit-elle ; c'est pour chercher Fanchette.

– Non, ce n'est pas pour cela, dit gravement Victor.

Sa voix avait perdu subitement l'accentuation joyeuse qu'elle avait tout à l'heure. Flavie devint pâle et murmura :

– Pourquoi donc, alors ?

– Pour te voir.

– Oh ! la singulière idée ! balbutia Flavie, dont le trouble n'avait plus de bornes.

– Petite sœur, dit tristement Victor, je suis,

crois-le bien, ton meilleur ami en ce monde, et tu as eu tort de ne pas te confier à moi.

– Mais, mon frère...

– Écoute-moi donc, continua Victor. Je suis allé aux Rigoles ce matin, avec l'intention d'y rester huit jours, et si je suis revenu ce soir, c'est pour toi, pour ton bonheur.

Flavie avait caché sa tête dans ses mains.

– Il faut que je te parle ce soir, poursuivit le jeune homme ; après souper, tu prendras mon bras, nous ferons un tour dans le parc. Je veux tout savoir... Je le veux ! acheva Victor d'un ton d'autorité.

– Soit ! murmura la jeune fille d'une voix étouffée.

En ce moment la baronne revint.

– Venez, mes enfants, dit-elle, le souper est servi.

– Ah ! tant mieux ! s'écria Victor, après avoir repris son ton enjoué.

Afin de pouvoir mieux comprendre l'entretien

que Victor de Passe-Croix avait demandé à sa sœur, il nous faut rétrograder de quelques heures et nous transporter aux Rigoles. Le château qui portait ce nom était situé à cinq lieues de la Martinière et appartenait aux MM. de Montalet.

Les Montalet étaient des gentilshommes poitevins qui venaient s'établir en Sologne tous les ans à l'approche de la Saint-Hubert. L'hiver, ils habitaient Paris et se voyaient beaucoup avec les Passe-Croix.

M. de Montalet, le père, était un ancien officier de la garde royale.

C'était un homme de soixante-cinq ou soixante-six ans, très vert, très gai, grand chasseur et possédant une fortune considérable. Ses deux fils, Amaury et Raoul, avaient, l'aîné vingt-huit ans, le second vingt-trois.

Raoul de Montalet et Victor de Passe-Croix avaient été *copains* au lycée Bonaparte, et ils s'aimaient comme deux jumeaux.

M. de Montalet le père était veuf depuis de longues années ; il n'y avait d'autre femme aux

Rigoles que M^{me} Gertrude, qui cumulait les fonctions de femme de charge et de dame de compagnie.

Toutefois, à ces quatre personnages, qui étaient les hôtes ordinaires des Rigoles, il fallait en joindre un cinquième, qui, depuis l'arrivée des Montalet, se trouvait avec eux.

Ce personnage était un homme d'environ trente ans, qu'on nommait Albert Morel.

Le possesseur de ce nom roturier eût cependant mérité mieux.

M. Morel était un gentleman accompli : riche, beau cavalier, sportman émérite, chasseur distingué, joueur froid, causeur spirituel. Il s'était fort vaillamment battu deux fois, et avait lancé dans le monde une danseuse devenue bientôt célèbre, pour ne pas dire fameuse.

M. Albert Morel avait acheté, deux ans auparavant, une grande terre en Poitou, auprès de celle que possédaient les Montalet. Des rapports de chasse avaient établi entre les nouveaux voisins une certaine intimité ; ils s'étaient revus à

Paris, et MM. de Montalet avaient présenté M. Albert Morel chez la baronne de Passe-Croix, qui recevait tous les jeudis.

M. Albert Morel cependant, en dépit de cette réputation d'élégance, de cette fortune considérable qu'il savait noblement dépenser, et de la rare distinction de son esprit et de sa tournure, était un personnage assez mystérieux. On ne savait pas au juste d'où il venait, on ne lui connaissait pas de vieux amis.

Selon les uns, il était créole de l'île Maurice ; selon d'autres, son nom n'était qu'un pseudonyme ; d'autres, plus hardis, allaient jusqu'à prétendre qu'il était marié et séparé de sa femme ; mais sans doute, aucune de ces rumeurs n'était parvenue jusqu'aux Montalet, car M. Albert Morel vivait aux Rigoles depuis deux mois sur le pied de la plus grande intimité.

Cependant, depuis quelques jours, il n'était plus le seul hôte des Montalet, car Raoul, le fils cadet, avait écrit à son ami Victor de Passe-Croix la lettre suivante :

« Hallali ! mon cher vieux. Nous aurons cette

année une Saint-Hubert dont il sera parlé quelque peu, et nous comptons sur toi, mon bon Victor.

« Nous sommes déjà dix, tu feras onze. Amène tes chiens. Nous en voulons avoir soixante, et attaquer un sanglier monstrueux dont nos gardes ont connaissance depuis hier au soir. On t'attendra pour déjeuner !

« À toi,

« RAOUL. »

C'était au reçu de cette lettre que Victor avait envoyé ses chiens et son piqueur coucher aux Rigoles.

Puis il était parti lui-même le lundi matin.

II

Victor montait un joli cheval limousin sous poil noir, rapide comme la brise, et qui galopait sur le sable des forêts de Sologne avec la légèreté d'un chevreuil. Neptune franchissait en une heure, à travers bois, les seize ou dix-sept kilomètres qui séparaient la Martinière des Rigoles.

Victor était donc parti au point du jour, c'est-à-dire vers six heures et demie, et il était arrivé à trois quarts de lieue environ de l'habitation des Montalet, lorsqu'il entendit retentir dans un fourré voisin deux coups de fusil méthodiquement espacés, et dont la sonorité bruyante annonçait un fort calibre.

– Bon ! se dit le jeune homme en calmant Neptune, qui avait peur, je connais cette pièce de quatre. C'est le fusil d'Octave de Cardassol.

Comme il achevait cette réflexion, Victor vit

les broussailles s'agiter, et il se trouva face à face avec son ennemi de collègue.

M. Octave de Cardassol tenait par les oreilles un lièvre qu'il venait de tuer, et il s'apprêtait à le fourrer dans la poche de cuir de sa veste de velours vert bouteille, lorsqu'il aperçut Victor à cheval qui s'était fort tranquillement arrêté au milieu du chemin.

Le Cardassol, un peu confus, voulut tourner le dos et s'enfoncer de nouveau dans le taillis, mais Victor lui cria :

– Hé ! dis donc, Octave ?

Malgré la haine qui existait entre eux, Octave de Cardassol et Victor de Passe-Croix avaient conservé du collègue l'habitude de se tutoyer.

À cette interpellation, Octave s'arrêta.

– Tiens ! dit-il, bonjour...

– C'est ainsi que tu braconnes sur les terres des Montalet ? ricana Victor.

Le Cardassol fit la grimace.

– Ce lièvre est à moi, dit-il.

– Bah !

– Mes chiens le chassent depuis deux heures.

– Où sont-ils donc, tes chiens ?

– Dans le fourré... je les ai perdus depuis un moment. Et le Cardassol appela :

– Ramoneau ! Ramoneau !

Mais Victor s'était approché d'Octave, et, étendant la main, il lui avait pris le lièvre en disant :

– Il est beau, ma foi !

– Hé ! Ramoneau ! holà ! Fanfare ! criait Octave.

– Tu vas t'enrouer inutilement, lui dit Victor en riant. Tes chiens sont loin, si toutefois ils sont avec toi... car ce lièvre-là, mon cher monsieur de Cardassol, n'est pas celui qu'ils chassaient.

– Ah ! tu crois ?

– Parbleu ! dit le jeune homme en jetant le lièvre à terre, un lièvre qui a été couru deux heures est plus raide que cela. Il est frais comme une rose, ton lièvre, et tu l'as tué au déboulé.

– Eh bien, au fait, qu'est-ce que cela prouve ?
demanda Cardassol d'un ton rogue.

– Cela veut dire que tu braconnes sur les terres
des Montalet.

– J'ai la permission.

– Ah !

Et Victor enveloppa son ennemi de collègue
d'un regard dédaigneux.

– Ma foi ! dit-il, je suis trop poli pour te
donner un démenti. Aussi bien, restons-en là !

Et il poussa son cheval.

Mais, à son tour, Octave de Cardassol le
retint :

– Hé ! Victor, dit-il.

Victor s'arrêta.

– Que veux-tu ?

– Te donner un conseil.

– Ah ! je n'en ai pourtant pas besoin.

– Bah ! qui sait ? ricana M. de Cardassol avec
un regard louche.

- Est-ce à propos de chasse ?
 - Peut-être...
 - Eh bien, parle. Je suis curieux d’apprécier la valeur de tes conseils.
 - Tu vas aux Rigoles ?
 - Oui.
 - Comptes-tu y chasser longtemps ?
 - Huit jours.
 - Tu as tort...
 - Pourquoi ?
 - Parce que, durant ce temps, on braconnera sur les terres de la Martinière.
 - Toi, par exemple ! dit Victor avec insolence.
 - Oh ! moi, répondit M. de Cardassol, je compte bien avoir la permission d’y chasser.
 - Et de qui donc ?
 - Bah ! De toi.
- Victor se mit à rire d’un air de hauteur.
- Tu plaisantes agréablement, mon cher monsieur Octave, dit-il.

- Bah !
- Et si tu attends cette permission...
- Écoute donc, reprit Octave, si je te donne un excellent avis...
- À propos de quoi ?
- À propos de choses qui intéressent ton honneur, mon cher monsieur Victor.
- À son tour Victor tressaillit.
- Oh ! oh ! dit-il.
- Et si je te tire, toi et les tiens, d'un mauvais pas, me donneras-tu la permission de chasser chez toi ?
- Ah ça, mon cher, répondit Victor, comme je ne vois pas quel danger peut courir mon honneur... je te prierai...
- Tarare ! dit le Cardassol ; quand les malheurs sont arrivés, on se repent de n'avoir point suivi les bons conseils.
- Ces derniers mots exaspérèrent Victor.
- Voyons ! dit-il, t'expliqueras-tu, oui ou non ?

- Cela dépend.
- Hein ?
- Je te fais juge et partie à la fois, et je m'en rapporte à ta bonne foi. Si le conseil que je vais te donner te paraît bon, me laisseras-tu chasser chez toi ?
- Oui.
- Ta parole d'honneur ?
- Je te le jure.
- Moi et mes frères ?...
- Diable ! c'est beaucoup, cinq braconniers de votre espèce, fit dédaigneusement Victor.
- Mon conseil vaut cela... tu verras...
- Eh bien, parle...
- Tu feras bien de ne pas rester huit jours aux Rigoles.
- Mais pourquoi ?
- Parce que, à la Martinière, vous n'avez pas de chien de garde.
- Qu'est-ce que cela me fait ?

– Ton père et ses gens ont le sommeil dur...

Victor tressaillit.

– Il y a des rôdeurs de nuit qui franchissent la haie de clôture du parc.

– Que veux-tu dire ?

– Ce n'est point pour collecter vos lapins, acheva le Cardassol avec un mauvais sourire. Adieu, je t'engage à veiller...

– Attends donc ! lui cria Victor.

Mais le Cardassol s'enfonça dans le fourré en répétant :

– Tu verras que mon conseil n'est pas cher, monsieur Victor.

Et il disparut dans les broussailles.

Victor de Passe-Croix demeura pendant un moment immobile au milieu du chemin, et comme si quelque chose se fût brisé en lui.

La main sur son front, il se répéta plusieurs fois de suite :

– Qu'a-t-il donc voulu me dire ?

Tout à coup une pensée lui vint.

Cette pensée dut être bien terrible, bien poignante, car une sueur glacée coula tout à coup le long de ses tempes, tandis que son visage pâlisait et qu'un mouvement fébrile agitait ses lèvres.

Puis il poussa son cheval, qui reprit le galop, et continua sa route vers les Rigoles.

Durant le trajet, Victor n'osa pour ainsi dire songer à rien, tant la pensée qui lui était venue l'avait épouvanté.

Une demi-heure après, il arrivait à l'habitation des Montalet.

Le château des Rigoles était une construction du règne de Louis XIII, en briques rouges, comme la plupart des habitations de Sologne.

Deux grandes avenues, l'une au nord, l'autre au sud, percées à travers le bois, permettaient de l'apercevoir à une grande distance.

Quand Victor de Passe-Croix arriva, les hôtes du château allaient se mettre à table.

MM. de Montalet père et fils avaient autour

d'eux une dizaine de personnes en costume de chasse, tous bottés et éperonnés.

Un hourra joyeux accueillit l'entrée du saint-cyrien...

– Ah ! voilà Victor ! dit le jeune Montalet ; cette fois, nous sommes au complet.

– Bonjour, Victor.

– Bonjour, messieurs, répondit le jeune homme en saluant à droite et à gauche.

M. Albert Morel, qui était assis à l'autre bout de la table, se leva et vint serrer la main de Victor.

Mais celui-ci n'avait jamais eu grande sympathie pour l'hôte des Montalet. Il éprouvait pour lui une indifférence qui tournait à l'aversion, et il accueillit assez froidement ses protestations d'amitié.

– Nous allons déjeuner au galop, messieurs, dit le maître de la maison.

– Pourquoi au galop ? demanda Victor.

– Parce que nous avons fait le bois à une lieue

d'ici ; que l'animal relevé est une bête bréhaigne qui se fera chasser quatre ou cinq heures au moins.

– Ah ! ah !

– Et que, acheva Amaury de Montalet, nous tenons à dîner de bonne heure aujourd'hui, jour de Saint-Hubert.

– Soit, déjeunons, dit Victor.

Et il se mit à table entre son ami Raoul et un homme d'environ trente-six ans, qui lui était inconnu.

Ce personnage, qui avait une physionomie ouverte, l'œil bleu et grand, le nez fièrement busqué et la bouche aristocratique, plut à Victor sur-le-champ. Notre héros subissait cette loi impérieuse des sympathies qui semble révéler un monde occulte et d'inexplicables influences.

– Quel est ce monsieur ? demanda-t-il tout bas à Raoul.

– C'est un ami de mon frère, un officier de marine, M. Roger de Bellecombe.

– Bon, vous l'attendiez la semaine dernière, je

crois ?

– Justement.

Tandis que Victor et Raoul échangeaient ces quelques mots, M. Roger de Bellecombe, l'officier de marine, regardait M. Albert Morel avec une ténacité bizarre.

III

Victor et Raoul causèrent un moment ensemble ; puis il arriva que ce dernier, ayant échangé quelques mots avec son voisin de droite, l'officier de marine et Victor lièrent conversation à leur tour.

– Monsieur, dit l'officier tout bas, excusez-moi, mais je suis arrivé hier seulement, et je ne connais ici que les maîtres de la maison.

Victor s'inclina.

– Pourriez-vous me dire le nom du monsieur qui est là, en face de nous ?

– C'est un Parisien, répondit Victor, M. Albert Morel.

– Ah !

Cette exclamation fut prononcée avec une intonation bizarre qui surprit Victor.

– Ce nom vous étonnerait-il ? demanda-t-il à

l'officier de marine.

– Oui et non.

– Comment cela ?

– *Oui*, car ce monsieur ressemble trait pour trait à une personne que j'ai connue aux colonies.

– Vraiment !

– *Non*, si je suis simplement le jouet d'une méprise ; car alors ce monsieur a parfaitement le droit de s'appeler comme il veut.

– Mais, dit Victor, vous le voyez donc ce matin pour la première fois ?

– Oui, monsieur.

– Cependant, vous êtes arrivé hier soir, me disiez-vous.

– Il était couché. Je viens de le voir entrer ici tout à l'heure, et il paraît au mieux avec le maître de la maison.

– Ils sont voisins de terre.

– Ici ?

– Non, en Poitou.

– C’est singulier, répéta l’officier de marine, il ressemble étrangement à un homme que j’ai connu. Cependant, il a levé sur moi un regard parfaitement indifférent, et mon nom, qu’on a prononcé devant lui, n’a produit sur sa physionomie aucune impression. Enfin, il s’appelle Albert Morel.

– Monsieur, dit Victor, vous êtes marin ; par conséquent, vous avez beaucoup voyagé ?

– J’ai fait deux fois le tour du monde.

– Par conséquent vous avez pu apprécier peut-être le plus ou moins de vérité de cette croyance, qui veut que chaque homme ait un sosie.

– J’ai beaucoup entendu parler de cela, monsieur, mais il ne m’a point été donné de le constater de mes propres yeux.

– Alors je comprends votre étonnement en croyant reconnaître dans M. Morel...

– Un homme que j’ai vu se battre en duel.

– En quel pays ?

– Au Brésil, à Rio.

– Quand ?

– Oh ! il y a dix ans passés.

D’ailleurs, on se levait de table, et l’aîné des Montalet, Amaury, décrochant sa trompe, qui se trouvait suspendue à un bois de cerf, avait entonné un vigoureux boute-selle.

Victor n’osa pas insister et demander à l’officier les détails de cette aventure.

– À cheval ! messieurs, à cheval ! tel fut le mot d’ordre qui conduisit les chasseurs dans la cour.

Sur la dernière marche du perron, un domestique était en train de nettoyer une paire de bottes à l’écuyère.

Celui qui les avait portées avait fait, sans doute, un long trajet ; car elles étaient fort crottées, et le dessous de la semelle était empreint d’une boue jaunâtre d’une teinte toute particulière.

Lorsque Victor descendit le perron, il regarda par hasard ces bottes et cette boue, et il tressaillit.

– Voilà, pensa-t-il, une boue que je n’ai jamais

vue nulle part ailleurs que dans le parc de la Martinière.

– Allons, Victor, à cheval ! répéta M. de Montalet père.

Victor de Passe-Croix ne s'arrêta pas plus longtemps à regarder les bottes crottées, et il mit le pied à l'étrier.

Tout aussitôt on partit.

Ainsi que l'avaient annoncé les maîtres de la maison, le rendez-vous de chasse était un peu loin, et on avait à faire plus d'une heure de marche avant d'entrer sous bois.

Soit que le hasard s'en fût mêlé, soit que déjà une vague de sympathie les attirât l'un vers l'autre, l'officier de marine et le jeune saint-cyrien rangèrent leurs chevaux côte à côte et se trouvèrent les derniers de la petite troupe.

– Tiens ! dit le marin, puisque nous voilà de nouveau réunis, nous allons causer, n'est-ce pas ?

– Oh ! d'autant plus volontiers, fit Victor, que je brûle de savoir l'histoire de M. Albert Morel.

– Mais, monsieur, fit le marin en souriant, si,

comme vous le dites, chaque homme a son sosie, il est à peu près certain que le nom du monsieur dont nous parlons n'est pas celui de l'homme que j'ai connu.

– Eh bien, n'importe ! dit Victor.

Le marin jeta au saint-cyrien un mélancolique regard.

– Vous êtes jeune, monsieur, dit-il.

– J'ai dix-neuf ans.

– Et vous n'avez encore connu la vie que par le côté sérieux des études, c'est-à-dire le plus frivole au point de vue de l'expérience et des passions humaines.

– Oh ! dit Victor, un peu choqué dans sa vanité, qui sait ?

Le marin se prit à sourire.

– Savez-vous, dit-il, que si, ce qu'à Dieu ne plaise ! ce M. Albert Morel était l'homme dont je parle, vous éprouveriez pour lui une aversion profonde, lorsque je vous aurai raconté son histoire ?

– Soit, dit Victor, que la curiosité aiguillonnait énergiquement.

Le marin et le futur sous-lieutenant avaient laissé peu à peu la petite troupe des chasseurs prendre de l’avance sur eux.

– Combien mettrons-nous de temps à parcourir la distance qui nous sépare du rendez-vous ? demanda le marin.

– Au moins une heure, monsieur.

– L’histoire de mon homme est longue, et il faut plus d’une heure pour la raconter.

– Eh bien, dites-m’en toujours une partie.

– Et le reste ?

– Vous ferez comme pour les romans qu’on publie dans les journaux ; vous remettrez la fin à demain.

– Je le veux bien.

Victor se tourna à demi sur sa selle, et le marin, l’imitant, commença son récit.

Ce récit est trop important et doit tenir une trop large place dans la suite de cette histoire

pour que nous ne la rapportions pas d'un bout à l'autre et presque textuellement.

– Monsieur, avait dit le marin, vous me permettrez de donner un titre à mon histoire et de la diviser au besoin par chapitres ?

– Comme il vous plaira.

– Et, si vous voulez, je l'appellerai :

UN DUEL TRANSATLANTIQUE

Voici l'histoire du marin :

§ I

« Un soir d'avril de l'année 184..., un jeune homme, dont la mise irréprochable et la tournure gracieuse accusaient ce type d'élégance oisive qui a souvent changé de nom tout en demeurant le même, et qui s'est appelé mascadin, dandy, lion, et, tout récemment, gandin ; un jeune homme, disons-nous, après avoir remonté à petits pas la rue Taitbout, vint s'asseoir devant une de ces tables rondes que le *café de Paris* a, le premier, dressées à sa porte et en plein air.

« Bien qu'on ne fût alors qu'en avril, la

chaleur avait été précoce cette année-là, et l'asphalte des trottoirs était brûlant.

« Il y avait foule devant le *café de Paris*, et le nouveau venu, quand il se fut assis, s'aperçut qu'il venait d'occuper la seule table demeurée libre.

« La chaussée était encombrée de voitures qui allaient au bois ou qui en revenaient. Les trottoirs étaient couverts d'une foule compacte de promeneurs.

« Le jeune homme tira de sa poche un étui à cigares, et il s'apprêtait à demander du feu au garçon, lorsque deux jeunes gens en costume de ville, mais dont les cheveux en brosse, la moustache, et la redingote boutonnée jusqu'au menton trahissaient des militaires, s'approchèrent, jetèrent un coup d'œil à droite et à gauche, et, ne trouvant aucune table vacante, vinrent s'asseoir sans façon à celle du personnage que nous venons de décrire.

« Il eût été de bon goût, de la part de ces messieurs, de saluer le jeune homme et de lui demander la permission de se placer auprès de

lui.

« Ils n'en firent rien.

« Le jeune homme, que nous appellerons Raymond de Luz, ne sourcilla point et demeura calme. Seulement, lorsque le garçon de café arriva portant un plateau, et qu'il voulut placer les verres de malaga commandés par ces messieurs sur la table, M. Raymond de Luz eut un geste hautain et lui dit sèchement :

« Ôtez-moi ça de là !

« Les deux officiers tressaillirent, et l'un d'eux, le regardant en face :

« – Mon petit monsieur, dit-il, aussi vrai que je m'appelle Charles de Valserrès, je vous couperai les oreilles demain matin, si vous ne vous levez et vous en allez sur-le-champ.

« – Monsieur, répondit Raymond de Luz, je ne suis pas officier, mais on n'a jamais songé à me couper les oreilles ; cependant, si la fantaisie vous en prend, je suis à vos ordres.

« Et il tendit sa carte du bout des doigts.

« Celui qui s'était donné le nom de Charles de

Valsерres prit cette carte et y jeta les yeux négligemment.

« Puis il remit la sienne en échange, ajoutant :

« – Vous aurez mes témoins demain matin.

« – C'est inutile, monsieur.

« – Plaît-il ?

« – Venez avec eux demain, à sept heures, au bois, derrière le pavillon de Madrid, j'y serai avec les miens.

« – Soit !... Vos armes ?

« – Eh ! mais, dit Raymond de Luz avec un sourire railleur, puisque vous avez l'intention de me couper les oreilles, ce sera sans doute avec un sabre.

« – Monsieur, le sabre est une arme d'officier ; vous n'êtes pas militaire. Ce sera le pistolet, si vous voulez ?

« M. Raymond de Luz s'inclina.

« Puis, comme en ce moment deux personnes assises à une table voisine venaient de se lever, M. Charles de Valsерres et son ami y prirent

place laissant M. Raymond de Luz seul propriétaire de la sienne.

« Ce dernier prit son café avec un calme parfait, acheva son *pur havane*, se leva avec la même insouciance et le même flegme, puis s'en alla fort tranquillement, traversant le boulevard à la hauteur de la rue de Choiseul, dans laquelle il s'engagea.

« À l'extrémité de cette rue il s'arrêta pour sonner à une porte au-dessus de laquelle était inscrit le numéro 3.

« On le voyait sans doute venir souvent dans cette maison, car le concierge, ayant entrebâillé le carreau de sa loge, le salua et lui dit :

« – M. le baron vient de rentrer.

« – Ah ! tant mieux ! fit Raymond.

« Et il monta lestement par un bel escalier jusqu'à l'entresol.

« Un nègre vint lui ouvrir.

« – Bonjour, Neptunio, dit-il ; ton maître y est-il ?

« – Eh ! parbleu ! oui, j’y suis, dit une voix jeune et sonore.

« Et Raymond vit la portière d’un fumoir se soulever et un jeune homme, qui avait encore son chapeau sur la tête, se montra et tendit la main à son visiteur.

« – Bonjour, cher ami, dit-il, je rentre à l’instant.

« L’homme chez qui Raymond pénétrait était un grand et beau garçon d’environ vingt-cinq ans, à la barbe noire comme du jais, aux yeux d’un bleu sombre.

« Il avait la taille fine et souple, le pied admirablement petit et cambré, des mains de femmes, et un je ne sais quoi de nonchalant dans toute sa personne qui décelait une origine coloniale.

« Il prit son visiteur par la main et le fit entrer dans le fumoir, une jolie pièce tendue de cuir, garnie d’ottomanes, ornées d’étagères qui supportaient des curiosités et des chinoiseries.

« – Bonjour, mon cher Raymond, répéta-t-il en

le poussant dans un fauteuil, je ne t'attendais pas ce soir, et ne comptais pas te revoir avant demain ; car j'avais résolu, dans ma sagesse, de ne point aller au club et de me coucher de bonne heure.

« – Ah !

« – Tu sais que nous avons joué toute la nuit dernière.

« – Hélas ! fit Raymond en souriant, et le paquebot qui m'apporte mes revenus dans cinq jours n'a qu'à bien se tenir contre le vent. S'il faisait naufrage, je serais momentanément ruiné.

« – Eh ! eh ! fit l'hôte de Raymond, j'ai été, comme lui, fort malmené, ce me semble.

« – Je ne dis pas non ; mais ce n'est point pour additionner nos pertes que je suis venu.

« – Ah ! et pourquoi ?

« – Pour t'engager à persévérer dans ta résolution et à te coucher de bonne heure, d'abord.

« – Bon ! Ensuite ?

« – Parce que tu te lèveras de grand matin demain.

« – Oh ! oh ! fit le jeune homme, voilà qui sent une *promenade* au bois.

« – Justement.

« L'hôte de Raymond fronça le sourcil.

*

Comme le marin en était là de son récit, Victor de Passe-Croix lui dit :

– Je gage que le monsieur de la rue de Choiseul et celui à qui vous avez servi de témoin n'en font qu'un ?

– Peut-être. Mais attendez...

Et le marin continua.

IV

« Le jeune homme qui habitait la rue de Choiseul, et chez lequel M. Raymond de Luz venait de se rendre, était un créole de l'île Bourbon, appelé Félix de Nancery.

« Raymond de Luz était créole aussi, et les deux jeunes gens se connaissaient depuis leur enfance.

« Ils étaient venus à Paris ensemble à l'âge de dix-neuf ans ; ils y avaient passé six années, vivant dans une intimité parfaite.

« M. Raymond de Luz était le fils du plus riche planteur de l'île.

« M. Félix de Nancery était riche aussi, mais beaucoup moins cependant que son ami, dont il était l'aîné de deux ans.

« Félix de Nancery avait étudié le droit, et il se destinait à la profession d'avocat dans son pays.

« Raymond était simplement venu en France pour y terminer son éducation.

« Tous deux, du reste, avaient allongé de deux années déjà leur séjour dans la mère patrie. Paris a tant de charmes pour la jeunesse élégante et riche !

« Raymond avait une sœur cadette, fruit d'une seconde union de son père, et cette sœur, il la destinait à son ami Félix.

« M^{lle} Blanche de Luz devait avoir alors dix-neuf ans, et Raymond avait depuis longtemps, dans ses lettres, préparé ce mariage, qui devait être célébré, du consentement des deux familles, aussitôt après l'arrivée des jeunes créoles.

« M. de Nancery connaissait parfaitement la situation de fortune de la famille de Luz.

« M. Laurent de Luz, le père de Raymond, était un gentilhomme d'origine bretonne, qui, arrivé à l'île Bourbon trente années auparavant, avec l'épaulette de lieutenant de vaisseau et son épée pour toute fortune, avait tourné la tête à M^{lle} Ridan, la plus riche héritière de la colonie.

Veuf au bout de quelques années de mariage, le gentilhomme breton s'était remarié à Bourbon avec une jeune personne à peu près sans fortune, et qui l'avait rendu père de cette fille que Raymond destinait à son ami Félix de Nancery. Or, Raymond s'était engagé à doter sa sœur.

« Ces détails-là sont nécessaires pour faire comprendre ce qui se passa le lendemain.

« – Comment ! dit Félix en regardant son ami, tandis que celui-ci allumait un cigare, tu as une querelle ?

« – Mon Dieu, oui.

« – Avec qui ?

« – Avec un officier.

« Et Raymond raconta la scène que nous avons décrite.

« – Mais, dit Félix, c'est absurde ! c'est une querelle de café.

« – D'accord. Mais qu'y faire ?

« – Il faut arranger cela...

« – Tu es fou ! dit Raymond. Où donc as-tu vu

qu'on *arrangeait* des affaires ?

« Félix haussa les épaules.

« – As-tu le choix des armes ?

« – On me l'a laissé.

« – Et tu as choisi ?

« – Le pistolet.

« M. de Nancery respira.

« – Ah ! dit-il, tant mieux, tu es de première force au pistolet.

« – Je m'en vante, dit Raymond avec un fier sourire.

« – Et si tu tires le premier, tu abattras ton homme comme une poupée. Où te bats-tu ?

« – Au bois, derrière Madrid, demain matin, à sept heures.

« – As-tu un second témoin ?

« – J'ai songé au petit baron Renaud, tu sais ? celui qu'au club nous appelons *Singleton*.

« – Ah ! parbleu ! dit M. de Nancery en riant, tu lui rendras un fier service.

« – Tu crois ?

« – Il brûle du désir de servir de témoin à quelqu'un. Comme il est très petit, il s'imagine que cela le grandira.

« Raymond se prit à sourire.

« – Eh bien ! veux-tu te charger de le voir, en ce cas ?

« – Non, je vais lui écrire un mot. Sois tranquille, il sera exact.

« M. de Nancery prit la plume et écrivit :

« Monsieur le baron,

« Notre ami commun, Raymond de Luz, se bat demain matin, à sept heures précises, et compte sur vous et sur moi.

« Le rendez-vous est chez lui, rue Taitbout, 29, à cinq heures et demie.

« À vous,

« FÉLIX DE NANCERY. »

« Le jeune créole ferma cette lettre, écrivit sur l'enveloppe : *À monsieur le baron Renaud, rue Caumartin, 14*, et la donna à Neptunio avec ordre

de la porter sur-le-champ.

« Neptunio parti, les deux jeunes gens causèrent une heure encore, puis Raymond serra la main de Félix et lui dit :

« – Je vais me coucher de bonne heure. Sois exact demain.

« – Compte sur moi ; à demain, ami.

« M. de Nancery, après avoir reconduit Raymond jusqu'au bas de l'escalier, monta chez lui et se déshabilla, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir. Mais, presque aussitôt après, il s'éveilla en sursaut sous l'action d'un cauchemar.

« Le sommeil avait devancé pour lui les événements de quelques heures : il venait d'assister en rêve à la rencontre du lendemain.

« Raymond était tombé frappé d'une balle dans le front.

« Le jeune homme essuya son front baigné de sueur et se mit sur son séant.

« – C'est étrange, se dit-il, d'autant plus étrange que, dans mon rêve, c'est Raymond qui a fait feu le premier. Or, Raymond tire le pistolet

avec une précision désespérante. Allons ! j'ai ouï dire qu'on rêve toujours le contraire de ce qui doit arriver. Donc, c'est Raymond qui tuera M. de Valserrès. Dormons !

« M. de Nancery essaya de se rendormir et n'y put parvenir.

« Il avait toujours devant les yeux cette scène bizarre de son rêve, et, tout à coup, une réflexion non moins étrange traversa son esprit :

« – Si Raymond était tué, se dit-il, sa sœur hériterait de lui et deviendrait la plus riche héritière de la colonie. Et sa sœur est la femme que je dois épouser...

« Cette pensée donna la fièvre et le vertige à M. de Nancery. Il la repoussa d'abord avec énergie, mais elle lui revint avec une patiente ténacité, et il finit par s'y habituer si bien, qu'une heure après, il envisageait froidement quelle situation toute nouvelle lui ferait la mort de Raymond, si le malheureux jeune homme venait à succomber le lendemain.

« Blanche de Luz, qui devait avoir une maigre

dot, devenait la plus brillante héritière ; et comment la lui pourrait-on refuser, à lui, Félix de Nancery, qui avait reçu dans ses bras le frère ensanglanté et mourant ?

« – Oh ! murmura-t-il deux ou trois fois, il y a des pensées qui rendraient criminel.

« Vainement, il essaya de dormir ; le jour le surprit se tournant et se retournant sur son lit, en proie à une fièvre nerveuse.

« Cinq heures du matin sonnèrent à la pendule de sa chambre à coucher. Alors Félix de Nancery appela Neptunio et se fit habiller. Puis il se rendit à pied chez Raymond, qui demeurait, nous l'avons dit, rue Taitbout, numéro 29.

« Lorsqu'il arriva, Raymond dormait encore profondément.

*

« Charles de Nancery était là depuis quelques minutes à peine, lorsque le petit baron Renaud arriva à son tour.

« Il trouva Raymond faisant sa toilette et M. de Nancery fumant un cigare.

« Comme l'avait fort bien prédit ce dernier, le jeune baron Renaud avait accepté avec un rare empressement l'offre qui lui était faite de figurer avec avantage dans un duel.

« Il accourait plein d'ardeur et d'effusion, vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, les moustaches cirées, le nez en l'air et le chapeau sur l'oreille.

« La veille, M. de Nancery se fut pris à rire de bon cœur ; mais, depuis la veille, M. de Nancery ne riait plus : il était pâle, sombre, et tenait son regard baissé.

« – Tudieu ! mon cher, lui dit Raymond en riant, quel triste témoin tu fais !

« Félix de Nancery tressaillit.

« – Pourquoi ? fit-il.

« – Tu es sombre comme un ordonnateur des pompes funèbres !

« – Quelle plaisanterie !

« – Et tu es pâle comme un revenant.

« M. de Nancery se regarda dans une glace et reconnut qu'il était livide.

« – Sais-tu, poursuivit Raymond, que cela n'a rien de séduisant, d'aller se battre assisté d'un homme qui vous enterre par avance ?

« – Tu es fou ! balbutia M. de Nancery, et tu interprètes mal l'affection que j'ai pour toi.

« Le petit baron intervint :

« – Allons ! dit-il, tout se passera bien... vous verrez...

« – Parbleu ! fit Raymond.

« – Et cet officier en verra de belles, acheva le baron.

« Raymond consulta la pendule :

« – Voyez ! messieurs, dit-il, l'heure nous presse, partons !...

« M. de Nancery était toujours assis sur le devant du cabinet de toilette et ne bougeait.

« – À propos, Félix, dit Raymond, j'ai un mot à te dire. Vous permettez, mon cher baron ?

« – Comment donc !

« Raymond prit son ami par le bras et l'entraîna dans la pièce voisine, qui était son cabinet de travail. Au milieu de cette pièce se trouvait une table surchargée de papiers, et parmi ces papiers une grande enveloppe en papier gris, qui paraissait contenir un pli volumineux.

« – Mon cher ami, dit Raymond à mi-voix, il faut tout prévoir.

« Une fois encore M. de Nancery tressaillit.

« – Que veux-tu dire ? fit-il.

« – Mon Dieu ! ta mine bouleversée vient à l'appui de mes paroles.

« – Je ne comprends point cependant.

« – Je peux être tué.

« – Tu es fou !

« – J'espère bien que cela ne sera pas. Mais enfin un homme qui se bat doit admettre cette supposition.

« – Eh bien ?

« Raymond prit l'enveloppe en papier gris.

« – Voilà mon testament, dit-il.

« – Quelle plaisanterie !

« – Et je te fais mon exécuteur testamentaire, ajouta Raymond, attendu que je lègue ma fortune entière, présente et à venir, à M^{lle} Blanche de Luz, ma sœur.

« Félix de Nancery allongea une main tremblante vers le testament que Raymond lui tendait.

« Puis il déboutonna sa redingote et le mit dans sa poche, ajoutant :

« – J’espère bien te le rendre dans une heure.

« – Moi aussi, je l’espère, dit Raymond de Luz en souriant. Ah ! j’oubliais.

« – Qu’est-ce encore ?

« – Tu sais que, plus que jamais, j’insiste auprès de mon père et de ma sœur pour nos projets ?

« – Raymond !...

« – Si je n’étais plus là, murmura le jeune homme, qui donc la protégerait ?

« – Mais tu seras là, balbutia M. de Nancery, dont la voix tremblait, et nous serons heureux, tu verras.

« – Allons ! voilà qui est dit, fit Raymond ! viens, ami.

« Ils repassèrent dans le fumoir, où M. le baron Renaud fumait un cigare.

« – Messieurs, dit-il, j'ai ma voiture en bas, et dans ma voiture des épées et des pistolets.

« – J'ai pareillement les miens, répondit Raymond, qui prit dans un tiroir une jolie boîte en maroquin bleu, surmontée d'un écusson et d'une couronne.

« Il ouvrit cette boîte et considéra les pistolets, qui étaient fort beaux.

« – Je ne souhaite pas, ajouta-t-il, à mon adversaire de tirer le second, surtout si le sort me donne le choix de mes armes. Allons, messieurs, en route !

« Les trois jeunes gens descendirent et arrivèrent dans la rue, où, en effet, la voiture du petit baron attendait.

Charles de Nancery prit alors le baron Renaud à part.

« – Mon jeune ami, dit-il, je suis le premier témoin, n'est-ce pas ?

« – Sans doute. Pourquoi cette question ?

« – Parce que cela me donne le droit de tout conduire sur le terrain, et je crois avoir un peu plus d'expérience que vous de ces sortes d'affaires.

« – Oh ! faites, monsieur, répondit le baron avec déférence. Je serai heureux de recevoir vos leçons.

« Ils montèrent en voiture, et vingt minutes après ils arrivaient au bois, à l'endroit indiqué.

« Le jeune officier, M. Charles de Valserrès, s'y trouvait déjà avec ses deux témoins, dont l'un était celui qui l'accompagnait la veille au *café de Paris*. »

*

– Monsieur, dit Victor, interrompant le récit de l’officier de marine, je crains d’entrevoir le dénouement de cette rencontre.

– Oh ! vous allez voir, répondit le marin, c’est un fait inouï dans les annales du crime.

Et le marin continua, tout en donnant un coup de cravache à son cheval, car ils étaient demeurés fort en arrière.

V

« Les deux témoins de M. Charles de Valserras, officiers des hussards, étaient des jeunes gens fort bien, sous tous les rapports.

« L'un d'eux, celui qui, la veille, s'était trouvé au *café de Paris*, aborda M. Félix de Nancery, et lui dit :

« – Monsieur, il est vrai qu'en apparence M. Raymond de Luz est le provocateur, mais, en réalité, nous avons motivé sa provocation par une impolitesse qui, laissez-moi le constater, a été le résultat d'un dîner un peu copieux et d'un manque d'attention. En l'état de choses, il est donc juste que M. de Luz ait le choix des armes.

« M. de Nancery s'inclina.

« – Nous avons proposé le pistolet, continua le témoin, mais si M. de Luz préfère une autre arme, nous sommes à ses ordres.

« – Nullement, messieurs.

« – Donc vous prenez le pistolet ?

« – Oui, monsieur.

« Et M. de Nancery, qui, avec le témoin de M. de Valserres, s'était éloigné de quelques pas, tandis que Raymond de Luz et M. le baron Renaud se promenaient en causant, M. de Nancery jeta une pièce de cent sous en l'air, disant :

« – Voyons quel est celui de ces messieurs qui aura le droit de se servir de ses pistolets.

« – Face ! dit le témoin.

« La pièce retomba et laissa voir l'écusson des rois de France, orné de trois fleurs de lys.

« La pièce avait été frappée à l'effigie de Charles X.

« – C'est bien, dit le témoin, M. Raymond de Luz se servira de ses armes.

« – Voyons maintenant, reprit Félix de Nancery, les autres conditions du combat.

« – Soit, monsieur.

« Et le témoin parut attendre.

« – Monsieur, reprit M. de Nancery, M. Raymond de Luz est créole comme moi ; c'est vous dire que ce n'est pas un bourgeois de Paris qui n'a jamais fait d'autres prouesses au pistolet que de casser une poupée sur quinze coups au bal Mabile.

« – Après, monsieur ?

« – M. de Valserrès est officier ?

« – Comme moi, monsieur.

« – Il tire bien le pistolet ?

« – Oh ! très suffisamment...

« – Alors je vois que les chances peuvent fort bien s'égaliser.

« – C'est mon avis.

« – Donc, on placera ces messieurs à trente pas, avec la faculté de faire cinq pas chacun.

« – Parfaitement.

« – Et de faire feu à volonté. Un seul coup vous suffit-il ?

« – Oui ! monsieur. Le motif de la querelle est si futile !

« M. de Nancery alla chercher dans la voiture du baron Renaud les pistolets de Raymond, qui causait toujours avec ce dernier.

« Pendant ce temps, le témoin de M. de Valserrès s'était rapproché de son ami.

« – C'est singulier ! lui dit-il.

« – Quoi donc ? fit le jeune officier.

« – Figure-toi que le témoin de ton adversaire, avec qui je viens de causer, est d'une pâleur mortelle ; il tremble en parlant, et il évite de regarder en face.

« – Eh bien ? qu'est-ce que tu en conclus ?

« – Oh ! moi... rien... et tout.

« – Voilà une conclusion bizarre.

« – Mais non.

« – Alors, explique-toi.

« – Voici : on dirait que c'est lui qui va se battre, tant il est ému.

« – Eh bien, c'est qu'il est le parent ou l'ami intime de mon adversaire.

« – C'est drôle, moi j'attribue son émotion à un autre sentiment.

« – Bah ! lequel ?

« – Qui sait ? il souhaite peut-être voir tuer son ami.

« M. de Valserras haussa les épaules et dit en riant à son second témoin :

« – Je croyais Octave Brunot dégrisé depuis hier, mais je m'aperçois qu'il a toujours l'humeur ébriolée. Allons ! fou que tu es, dépêchons !

« M. de Nancery revint avec les pistolets de Raymond, et, présentant la boîte ouverte :

« – Choisissez, monsieur, dit-il à M. de Valserras, qui le regardait.

« M. de Valserras prit un des pistolets et le passa à son témoin, qui le chargea.

« M. de Nancery avait deux balles dans la main. Il tendit l'une au témoin de M. de Valserras, et parut introduire l'autre dans le

canon du pistolet destiné à Raymond.

« Cette sinistre opération terminée, les deux adversaires furent placés à la distance convenue.

« – Hâte-toi de tirer, dit le premier témoin à M. de Valserras en lui assurant son poste de combat.

« – Pourquoi ?

« – Parce que M. Raymond de Luz tire comme un créole, ce qui est tout dire, et que si tu le manques, il ne te manquera pas !

« – Bah ! je préfère essayer son feu. Je tire toujours mieux quand j'ai entendu siffler la balle.

« M. de Nancery frappa les trois coups. Raymond avança d'abord de deux pas, leva le bras au troisième, et fit feu... M. de Valserras demeura debout.

« Le cœur de M. de Nancery battait à outrance.

« M. de Valserras fit deux pas à son tour, ajusta son adversaire.

« Tout aussitôt, M. Raymond de Luz s'affaissa

sur lui-même sans pousser un cri.

« Le malheureux jeune homme avait été frappé au front, et la mort avait été instantanée.

« Alors on entendit un grand cri, un cri de douleur immense, de désespoir infini...

« M. Félix de Nancery s'était précipité sur le corps de son malheureux ami, l'enlaçait et le couvrait de caresses.

« M. de Valserrres, tout ému, le montra à son témoin.

« – Tu vois ! dit-il.

« Le témoin auquel il avait donné le nom d'Octave Brunot eut un mouvement d'épaules qui signifiait :

« – Je n'y comprends absolument rien...

« Les choses s'étaient passées dans toutes les règles, et le combat avait été loyal, du moins en ce qui concernait M. de Valserrres. Il s'approcha des témoins de son adversaire, leur exprima tous ses regrets ; puis les jeunes gens se saluèrent, et tandis qu'on emportait le corps du jeune créole dans la voiture de M. le baron Renaud, M. de

Valserrès et ses témoins s'éloignèrent.

« Ces messieurs étaient venus dans un modeste fiacre, qu'ils avaient laissé à l'entrée du bois. Cependant, avant d'abandonner le lieu du combat, celui des deux témoins de M. de Valserrès qu'on nommait Octave Brunot avait minutieusement examiné les taillis dans la direction qu'avait dû suivre la balle de M. Raymond de Luz.

« – Ah ça, que fais-tu donc là ? demanda M. de Valserrès.

« – Je te le dirai demain, répondit M. Octave Brunot.

« Et il suivit ses amis.

« En route, lorsqu'ils furent remontés en voiture, M. Octave Brunot demeura tout rêveur.

« – Mais qu'as-tu donc ? demanda M. de Valserrès ; on dirait que c'est toi qui as un meurtre sur la conscience, mon pauvre ami !

« – Dis donc, Charles, fit brusquement M. Octave Brunot, qui d'abord n'avait pas répondu à la question de son ami.

« – Que veux-tu ?

« – As-tu entendu siffler la balle de ton adversaire ?

« – Ma foi, non.

« – Ah !

« – Je crois que le pauvre garçon tirait fort mal, car si la balle m'eût simplement passé à un pied de distance, je l'eusse certainement entendue.

« – Je le crois.

« – Et tu en conclus ?...

« – Mais, dit froidement M. Octave Brunot, j'en conclus que ce pauvre garçon tirait fort mal ; voilà tout !

VI

« Le lendemain, M. Octave Brunot se rendit un peu tard à la pension des sous-lieutenants et des lieutenants. Ces messieurs, dont le régiment était caserné au quai d'Orsay, prenaient leurs repas dans un café de la rue Bellechasse, et dînaient à cinq heures.

« À cinq heures et demie, M. Octave Brunot n'avait point encore paru.

« Quand il arriva, ces messieurs allaient quitter la table.

« On allait se récrier et mettre cette inexactitude du lieutenant sur quelque aventure galante, lorsqu'on s'aperçut qu'il était pâle et de sombre humeur.

« – Ah çà, mon ami, lui dit M. de Valserrès, cette fois, tu nous donneras une explication, j'imagine ?

« – À propos de quoi ?

« – Mais à propos de ce revirement d'esprit qui semble s'être emparé de toi depuis ma déplorable affaire d'hier. Je déclare qu'il est fort dur d'avoir à se reprocher la mort d'un homme qu'on ne haïssait pas, et que ce souvenir m'assombriera longtemps ; mais je déclare aussi que tu n'as pas le droit, toi, de t'affliger plus que je ne le fais moi-même.

« – Ce n'est point de cela qu'il s'agit.

« – Et de quoi donc ?

« M. Octave Brunot hésita un instant et regarda tour à tour chacun des convives, lesquels étaient au nombre de dix.

« – Au fait, dit-il, je ne vois ici que des camarades, des amis...

« – Parbleu ! fit un jeune sous-lieutenant frais débarqué de Saint-Cyr.

« – Et je suis persuadé, messieurs, continua M. Octave Brunot, que vous n'hésitez pas à m'engager votre parole d'honneur que ce que je vais vous dire ne sortira point d'ici.

« Chacun des officiers leva la main.

« – Qu'à cela ne tienne ? dit l'un d'eux.

« – Vous me jurez d'être discrets ?

« – Tous, parbleu ! va donc !...

« La physionomie et l'accent du lieutenant Brunot avaient quelque chose d'étrange, de mystérieux qui piquait la curiosité de tous au plus haut point.

« – Allons ! nous t'écoutons, dit M. de Valserrès en plaçant ses deux coudes sur la table.

« M. Brunot reprit :

« – Pour que vous puissiez comprendre ce que je vais vous confier, messieurs, il est nécessaire que je vous raconte une anecdote de mon enfance.

« – Voyons !

« – Je suis Breton, vous le savez. Dans mon pays, il y a des landes incultes qu'il faut souvent traverser pour se rendre d'un village à l'autre. J'avais dix ans, lorsqu'un assassinat fut commis à une demi-lieue de la maison de mon père. Un

vieillard de mon village a été trouvé dans la lande frappé de onze coups de couteau. Des bergers rapportèrent le cadavre. On prévint la famille, et les enfants accoururent à la maison où le corps avait été déposé. Ce fut une scène de désolation ; mais celui qui se montra le plus désespéré, le plus inconsolable, ce fut le fils aîné de la victime. Il sanglotait, se roulait sur le cadavre, s'arrachait les cheveux et poussait des cris. J'avais assisté à cette triste reconnaissance et on m'avait emmené tout impressionné. Le fils aîné de la victime se nommait Pornic.

« – Pauvres gens ! dit ma mère le soir à souper, sont-ils désolés... et ce pauvre Pornic !

« – Oh ! celui-là, dis-je tout à coup, il est moins désolé qu'on ne croit.

« On me regarda avec étonnement. Je vous l'ai dit, j'avais dix ans alors.

« – Et pourquoi donc ? demanda mon père.

« – Parce qu'il est l'assassin, répondis-je.

« Ma mère jeta un cri ; mon père prétendit que j'étais fou. Deux mois après, Pornic fut reconnu

coupable de parricide et exécuté sur la place publique de Saint-Malo.

« – Mais, dit un sous-lieutenant, comment avais-tu supposé... ou deviné ?...

« – Je ne sais pas... un instinct secret... une voix intérieure m'avait crié que cet homme, en apparence livré à toutes les furies du désespoir, était le seul, le vrai coupable.

« – Sais-tu, dit M. de Valserrès, que tu aurais fait un fameux juge d'instruction, Octave ?

« – Peut-être.

« – Mais où veux-tu en venir ?

« – Attendez. Voici encore une anecdote qui va venir à l'appui de ce que je viens de vous dire. Dix ou quinze ans après, je me trouvais à Marseille, où mon régiment s'embarquait pour l'Afrique. Je fis, dans un café, la rencontre d'un jeune homme, un fort joli garçon, qui jouait au billard comme Berger, et qui était l'ami d'un de mes amis. Chose bizarre ! j'éprouvai instantanément pour ce jeune homme une aversion inexplicable, et, le soir, je ne pus

m'empêcher de dire à notre ami commun : –
Voilà un garçon qui finira mal.

« – Et tu devinas ?

« – L'année suivante, il assassina son oncle, un riche banquier dont il devait hériter, et il fut condamné au bagne.

« – Voilà, en effet, interrompit Charles de Valserrès, une seconde histoire aussi étrange pour le moins que la première. Mais est-ce le souvenir des deux qui te rend si morose aujourd'hui ?

« – Non, ce n'est pas cela.

« – Qu'est-ce alors ?

« – C'est la crainte, j'oserais presque dire la conviction que nous avons été, hier, les complices involontaires d'un crime abominable.

« – Plaît-il ?

« – D'un assassinat !... ajouta Octave Brunot avec un accent énergique.

« On se récria autour de lui, mais il poursuivit :

« – Messieurs, j'ai vos paroles d'honneur et

par conséquent je puis parler.

« – Eh bien ? fit-on à la ronde.

« Octave Brunot regarda son ami, M. Charles de Valsерres.

« – Veux-tu savoir toute ma pensée ?

« – Oui, parle.

« – Ce n'est pas toi qui as tué, hier, loyalement, M. Raymond de Luz ; ce jeune homme est mort assassiné par son ami, M. Félix de Nancery !

« Ces paroles, on le conçoit produisirent une émotion violente parmi les jeunes officiers.

« – Messieurs, dit le lieutenant Brunot, sur mon honneur de soldat et de Breton, je vous jure que ce que je viens de dire est ma conviction, et que cette conviction repose pour ainsi dire sur des faits matériels.

« – Ma parole d'honneur ! murmura M. Charles de Valsерres, je crois que mon pauvre Octave est devenu fou.

« Il interrogea ses amis du regard. Ceux-ci

semblaient partager cette opinion.

« Le lieutenant Octave Brunot comprit le sentiment d'incrédulité qui s'était emparé des jeunes officiers.

« – Messieurs, dit-il, vous m'avez promis de m'écouter.

« – Oui, mais...

« – Mais je vous dis là des choses dépourvues de sens, n'est-ce pas ?

« – Dame !

« – N'importe, écoutez.

« – Allons ! fit M. de Valserras avec un soupir.

« – Messieurs, poursuivit le lieutenant, hier matin, lorsque je suis arrivé sur le terrain, M. Félix de Nancery, le témoin de M. Raymond de Luz, m'a abordé. Eh bien ! figurez-vous que j'ai éprouvé sur-le-champ la sensation de répulsion bizarre que, deux fois en ma vie déjà, j'avais éprouvée à la vue de gens que je considérais comme des scélérats.

« – Et c'est là-dessus que tu bases ton opinion ? fit un officier.

« – Attendez.

« – Dans tous les cas, observa M. de Valsерres, en admettant que M. de Nancery fût un assassin...

« – Il l'est ! dit le lieutenant avec force.

« – Soit ! mais ce n'est pas lui qui a tiré sur son ami. C'est moi.

« – Oui, mais tu avais une balle dans ton pistolet, et M. Raymond de Luz a fait feu sur toi avec un pistolet chargé à poudre.

« – Oh ! par exemple !

« Les officiers se regardèrent et comprirent que M. Octave Brunot n'était pas fou.

« Mais comment allait-il prouver ce qu'il avançait ?

« – Messieurs, continua-t-il, M. de Valsерres est là qui vous affirmera n'avoir entendu siffler aucune balle.

« – C'était un maladroit, peut-être.

« – Non, au contraire. Je suis allé aux renseignements, M. Raymond de Luz était le meilleur tireur du tir de Devismes.

« – Oui, mais tirer sur une plaque et casser une poupée n'est point tirer sur un homme. Sa main aura tremblé.

« – C'est inadmissible.

« – Pourquoi ?

« – Parce que Raymond de Luz s'était battu trois fois déjà au pistolet et avait toujours touché son adversaire.

« – Tout cela n'est pas une preuve.

« – Attendez ! Ma conviction était si forte, que je suis allé ce matin au bois, et que, me plaçant là où M. Raymond de Luz s'est placé pour tirer, j'ai regardé droit devant moi...

« – Dans quel but ?

« – Devant moi se trouvait un rideau d'arbres, un taillis si épais, qu'on ne peut voir le jour au travers. Si le pistolet de M. Raymond de Luz renfermait une balle, cette balle n'a pu passer au-dessus, et elle a dû traverser ce massif et briser

forcément une branche çà et là. Eh bien ! messieurs, je vous conduirai au bois, vous examinerez vous-mêmes, et, sur mon honneur, j'abandonne un mois de solde à celui qui retrouvera la trace de la balle !

« Ces derniers mots commençaient à persuader quelque peu l'auditoire du lieutenant.

« Il poursuivit.

« – Enfin, messieurs, les pistolets ont été chargés avec des bourres grasses et incombustibles. J'en ai retrouvé trois : deux à trois pas de l'endroit où M. Raymond de Luz est tombé ; la troisième à un mètre environ de la place qu'occupait M. de Valserras. S'il y avait eu une balle dans le pistolet de M. Raymond de Luz, j'aurais retrouvé la quatrième bourre. Une bourre blanche se retrouve sur l'herbe, quand celle-ci est courte et rasée comme on la coupe au bois.

« – Mais j'admets tout cela, dit M. de Valserras, je l'admets, puisque tu le veux ; mais s'il en est ainsi, quel intérêt avait donc ce M. de Nancery à faire tuer son ami ?

« – Ah ! voici où je vais vous convaincre, messieurs : car, depuis hier, j'étais si convaincu, moi-même, que j'ai passé ma journée en cabriolet de régie, courant à droite et à gauche pour recueillir des renseignements.

« – Et tu en as obtenu d'autres encore ?

« – Certainement.

« – Messieurs, dit M. de Valserrres, ma parole d'honneur ! je crois rêver.

« M. Brunot continua :

« – J'ai su, hier matin, que MM. de Luz et de Nancery étaient créoles. Je suis allé voir un jeune officier du 15^e régiment de ligne, que je connais et qui est créole de Bourbon. Je lui ai demandé s'il connaissait à Bourbon la famille de Luz, et j'ai appris par lui que M. Raymond de Luz, dont il ignorait la mort, du reste, était le plus riche héritier de l'île, et que son ami, M. de Nancery, devait épouser sa sœur unique.

« Cette fois, on ne douta plus.

« – Mais cet homme est un monstre ! s'écria M. de Valserrres.

« – Malheureusement, messieurs, répondit M. Octave Brunot, son crime est un de ceux qui ne prouvent rien en justice ; d'ailleurs, il est déjà hors d'atteinte.

« – Que veux-tu dire ?

« – Ce matin, on a enterré M. Raymond de Luz. Deux heures après, M. de Nancery a quitté Paris. Demain il s'embarque au Havre sur un navire qui fait voile pour Bourbon. »

*

L'officier de marine en était là de son récit lorsqu'on sonna le lancer.

VII

Depuis une heure environ, Victor de Passe-Croix et lui chevauchaient en forêt, et ils s'étaient peu à peu rapprochés de la petite troupe des veneurs.

– Monsieur, dit l'officier de marine en souriant, nous ne pouvons plus causer, il faut chasser. Ce soir, après dîner, je vous raconterai la suite de cette histoire.

– Mais, monsieur, insista Victor, vous ne me refuserez pas un dernier mot, j'imagine.

– Lequel ?

– L'homme à qui vous avez servi de témoin aux colonies est-il M. de Nancery ?

– Oui, monsieur.

Victor et l'officier de marine venaient d'arriver dans un carrefour appelé la Croix-du-Bois-Fourchu, où les veneurs se trouvaient

réunis.

Au milieu d'eux, M. Albert Morel, fièrement campé sur sa selle, sonnait le lancer. L'officier de marine vint se placer devant lui ; mais M. Albert Morel ne sourcilla point et il continua à sonner de toute la vigueur de ses poumons. Puis, tandis que M. de Montalet, le père, lui donnait la reprise, il remit sa trompe sur son épaule et demanda du feu à l'officier de marine qui fumait.

– Quel calme ! pensa Victor de Passe-Croix ; décidément le marin se trompe.

Et comme chacun des veneurs s'élançait sous bois au galop, il rendit la main à son cheval, décidé à suivre la chasse et à attendre patiemment le soir pour apprendre la suite de l'histoire de M. Félix de Nancery.

*

La chasse dura cinq heures et demie.

L'animal fut forcé au coucher du soleil, et Victor de Passe-Croix, qui avait constamment

galopé sur les derrières de la meute, crut arriver le premier à l'hallali ; mais déjà un veneur, sortant du fourré, avait embouché sa trompe et sonnait avec ardeur.

C'était M. Albert Morel.

– Décidément, monsieur, lui dit Victor avec quelque humeur, je croyais avoir le meilleur cheval, mais je m'aperçois qu'il n'en est rien. Le vôtre est plus vite.

M. Albert Morel se prit à sourire.

– Vous vous trompez, monsieur, dit-il, mon cheval ne vaut pas le vôtre ; mais j'ai pris un raccourci, et cela m'a permis d'arriver avant vous.

Le ton de M. Albert Morel était d'une politesse exquise.

Et il continua à sonner l'hallali.

Presque au même instant, M. Raoul de Montalet survint et envoya une balle au pauvre animal qui faisait tête aux chiens. On fit la curée, puis on remonta à cheval.

– Messieurs, dit alors M. Albert Morel,

voulez-vous des cigares ?

Il tendit un étui en cuir de Russie à Victor, qui s'inclina et alla ranger son cheval à la droite de celui de M. Roger de Bellecombe, en lui disant :

– Il me faut la suite de l'histoire ; ne l'oubliez pas !

L'officier de marine reprit :

« – Environ deux années après les événements dont Paris avait été le théâtre, la frégate de guerre la *Licorne* débarqua à Saint-Denis, le port principal de Bourbon, un bataillon d'infanterie de marine qui venait tenir garnison dans l'île.

« Le chef de bataillon se nommait Octave Brunot.

« C'était ce même officier que nous avons connu lieutenant à Paris, et qui avait servi de témoin à M. de Valserres, son ami, dans sa rencontre avec le malheureux Raymond de Luz.

« Une campagne en Afrique, une permutation intelligente, avaient fait du lieutenant de hussards un chef de bataillon.

« La frégate *la Licorne* avait à peine déposé

ses passagers à terre, qu'une députation des principaux planteurs de l'île vint à la rencontre du nouveau bataillon.

« Les colonies, si loin de la France qu'elles soient, aiment tout ce qui vient de la mère patrie, et l'arrivée d'un navire est pour elles un sujet de grande joie.

« Parmi cette petite députation se trouvait le plus riche planteur de la colonie, M. Charles de Nancery.

« M. de Nancery, disait-on à Bourbon, avait eu un singulier et triste bonheur.

« Il avait été l'ami intime, presque le frère d'un jeune créole, M. Raymond de Luz, avec lequel il était allé terminer ses études à Paris.

« M. Raymond de Luz était mort fatalement, tué dans un duel, à la suite d'une sottise querelle.

« M. de Nancery, son ami, avait été témoin, il avait recueilli son dernier soupir, et avait ramené à Bourbon son corps, embaumé par le procédé Gannal.

« Cette conduite, pleine de dévouement,

méritait une récompense, et le *pieux* Charles de Nancery, comme eût dit Virgile, avait été largement payé de ses soins en épousant M^{lle} Blanche de Luz, la sœur et unique héritière du pauvre Raymond.

« M. Octave Brunot et M. Charles de Nancery se reconnurent sur-le-champ.

« L'accueil fut froid de part et d'autre, mais poli.

« Cependant, M. de Nancery était loin de soupçonner ce que le chef de bataillon pensait à son égard. La députation des planteurs fut retenue à dîner à bord de la *Licorne*. Il y eut un punch sur le gaillard d'arrière. »

– Ah ! s'interrompit l'officier, j'oubliais de vous dire que j'étais aspirant de première classe à bord de la frégate française.

« Donc, il y eut un punch.

« Le hasard m'avait placé auprès du commandant Octave Brunot, avec lequel, du reste, j'avais fait ample connaissance pendant la traversée.

« Le commandant regardait M. de Nancery avec une fixité, une obstination qui m'étonnèrent.

« – Est-ce que vous connaissez ce monsieur ? lui demandai-je ?

« – Oui et non, répondit-il.

« – Comment cela ?

« – Je l'ai vu à Paris ; mais je ne le connais point, ajouta sèchement le commandant.

« Cette réponse était de nature à m'intriguer tout à fait ; et tandis que nous nous promenions sur le pont, en fumant, j'abordai franchement la question :

« – Commandant, lui dis-je, vous m'avez fait tout à l'heure, convenez-en, une singulière réponse :

« – À propos de ce M. de Nancery, peut-être.

« – Précisément.

« – Ah !... vous trouvez !

« – Je trouve que votre accent est rempli d'un dédain suprême quand vous parlez de lui, commandant.

« Le commandant ne répondit pas, mais son sourire confirma largement mes paroles.

« Puis, tout à coup, il me dit brusquement :

« – Vous êtes venu plusieurs fois dans ces parages ?

« – Je suis à mon troisième voyage dans la mer Indienne.

« – Alors, renseignez-moi.

« – Sur quoi ?

« – Est-il vrai que ces latitudes soient celles des narcotiques par excellence ?

« – C'est vrai. Et, tenez, j'ai précisément dans ma cabine une certaine poudre noire qui procure une ivresse terrible, prise à une certaine dose.

« – Ah !

« – Une ivresse de deux heures, pendant laquelle le sommeil est si profond, que tous les canons de tribord et de bâbord ne vous réveilleraient pas.

« Le commandant fronçait le sourcil et paraissait caresser quelque étrange idée.

« Pendant ce temps, on dressait à l'arrière, sur le pont, les tables du punch, tandis que créoles, marins et soldats de marine se promenaient, bras dessus, bras dessous, en fumant des cigarettes.

« – Tenez, me dit le commandant Brunot, je donnerais gros pour que ce M. de Nancery pût avaler une pincée de la poudre dont vous venez de me parler...

« – Singulière idée !

« – *In vino veritas !* Vous connaissez ce proverbe ?

« – Sans doute.

« – Eh bien, je voudrais lui faire faire des aveux, à cet homme.

« – Mais...

« – Et le forcer à me dire...

« – Mais, mon cher commandant, interrompis-je, ma poudre ne fait point parler, elle fait dormir, voilà tout.

« – Tant mieux !

« – Alors je ne comprends plus...

« – J’ai mon idée. Où est votre poudre ?

« – En bas, dans ma chambre.

« – Eh bien, donnez-m’en quelques grains.

« – Mais...

« – À ce prix, vous saurez pourquoi je méprise ce M. de Nancery.

« La curiosité l’emporta chez moi sur tout autre sentiment.

« Je descendis donc dans ma cabine, et j’y pris dans un petit coffre, où je serrais mon argent et mes livres, une boîte microscopique dans laquelle se trouvait une poudre noirâtre.

« Je tenais cette étrange substance d’un marin chinois.

« – Mon cher monsieur, me dit le commandant Brunot, combien faut-il de grains de cette poudre pour procurer l’ivresse dont vous me parliez ?

« Et le commandant examinait curieusement la poudre noire.

« – Une pincée, répondis-je.

« – Cette poudre peut-elle occasionner la

mort ?

« – Non.

« – Alors, donnez votre boîte.

« En ce moment on prenait place autour des tables de punch, et un hasard étrange voulut que le commandant Brunot et M. de Nancery se trouvassent placés à côté l'un de l'autre.

« – Le commandant avait-il été prestidigitateur ? je n'oserais l'affirmer, mais ce fut avec une habileté merveilleuse qu'il laissa tomber dans le verre de M. de Nancery, la pincée de poudre noirâtre.

VIII

« – Lorsque M. de Nancery eut bu, il engagea la conversation avec lui.

« Ces messieurs causèrent de diverses choses, des relations de l'île avec la mère patrie, de Paris, où M. de Nancery avait passé ses plus belles années, et qu'il n'avait quitté qu'à la suite d'un violent chagrin, la mort de son meilleur ami.

« Le commandant Brunot ne sourcilla point, lorsqu'il fut question de M. Raymond de Luz.

« Il parut avoir oublié tous les détails de son duel avec M. Charles de Valserrès.

« Au bout d'une heure, la langue de M. de Nancery commença à s'épaissir, sa tête s'alourdit, et les premières fumées de cette ivresse étrange que procurait la poudre noire commencèrent à le gagner. Bientôt son langage devint inintelligible, un flux de paroles lui

échappa, et ces paroles, de plus en plus incohérentes, s'éteignirent enfin au bout d'un quart d'heure.

« Alors sa tête retomba sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent ; il étendit ses deux bras sur la table et finit par s'endormir.

« Alors aussi, le commandant Brunot et moi, nous regardâmes autour de nous.

« La plupart des planteurs de la colonie qui étaient venus à bord étaient remontés dans le grand canot pour s'en retourner à terre.

« Trois seulement demeuraient avec le capitaine et causaient avec lui, le cigare aux lèvres, en arpentant le gaillard d'arrière. »

« – Il dort, me dit le commandant ; attendons !

« En effet, M. de Nancery ronflait avec bruit.

« – Jusqu'à quand peut-il ronfler ainsi ? ajouta le commandant.

« – Une heure environ. Le sommeil de ma poudre noire n'est pas long.

« – C'est bien. Alors, promenons-nous.

« Nous allumâmes un cigare et rejoignîmes le capitaine et les planteurs.

« Trois quarts d'heure après, ces derniers suivirent le capitaine dans sa cabine, et le commandant et moi, nous retournâmes auprès de M. de Nancery.

« Son ivresse et son sommeil avaient été plus courts que je ne l'avais prévu.

« Il avait les yeux ouverts et promenait autour de lui un regard effaré.

« – Laissez-moi faire, me dit tout bas le commandant.

» Et il s'approcha de M. de Nancery, qui lui dit :

« – Ah ! vous voilà ?

« – Mais nous ne vous avons pas quitté, répondit le commandant Brunot.

« – Je me suis endormi, n'est-ce pas ?

« – Oui... les fumées du punch...

« – Ai-je dormi longtemps ?

« – Ma foi, je ne sais ; mais vous nous avez dit

d'étranges choses durant votre sommeil.

« M. de Nancery tressaillit.

« – Comment ! j'ai parlé ?

« – Tout le temps, et...

« – Et ? fit-il avec inquiétude.

« – Vous nous avez raconté le duel de votre beau-frère, M. Raymond de Luz, avec mon ami M. de Valsesres.

« M. de Nancery devint horriblement pâle.

« – Farceur ! lui dit le commandant en lui frappant sur l'épaule, vous savez escamoter une balle !

« À ces mots, M. de Nancery devint livide et jeta un cri ; puis, rapide comme la foudre, il ôta son gant et le jeta au visage du commandant.

« – Ah ! ah ! dit celui-ci en pâlisant à son tour, vous ne sauriez faire plus éloquemment l'aveu de votre crime.

« Et il ramassa le gant, en ajoutant :

« – Je vous tuerai demain.

« Le lendemain, acheva l'officier de marine, M. de Nancery et le commandant Brunot se battirent à l'épée, aux portes de Saint-Denis de Bourbon.

« J'étais un des témoins du commandant.

« Le combat fut long, terrible, acharné, mais le sort fut injuste, le commandant fut mortellement blessé et tomba.

« Seulement avant de mourir, il eut le temps de révéler tout ce que je viens de vous raconter, et M. de Nancery, déshonoré, fut contraint de quitter l'île Bourbon. »

Le soleil se couchait derrière les sapinières, lorsque l'officier de marine termina son récit, et presque en même temps les tourelles rouges du château des Rigoles apparurent à ses yeux et à ceux de Victor.

Le jeune saint-cyrien avait écouté, tout pensif, la fin de cette étrange histoire.

– Savez-vous bien, monsieur, dit-il, que si ce M. Albert Morel ne faisait qu'un avec M. de

Nancery, ce serait à lui envoyer une balle à travers bois, comme à une bête fauve ?

Le marin eut un sourire de mépris.

– Bah ! reprit-il, après tout, qu'est-ce que cela nous fait ? Nous ne sommes ni les vengeurs du commandant Brunot, ni ceux de M. Raymond de Luz. Et puis, qui nous dit que je ne suis pas le jouet d'une illusion bizarre, d'une de ces ressemblances qui désespèrent l'observation.

– C'est possible, murmura Victor.

Puis le jeune homme pressa le pas de son cheval et entra dans la grande allée de tilleuls qui servait d'avenue aux Rigoles.

Le premier valet que Victor trouva dans la cour et qui vint prendre la bride de son cheval était précisément celui qui, le matin, assis sur une des marches du perron, nettoyait des bottes à l'écuyère.

Il est de certaines heures dans la vie d'un homme où tout est pour lui pressentiment et révélation. La vue de ce valet rappela donc à Victor qu'il avait remarqué la boue jaune dont

étaient couvertes les bottes à l'écuyère, et qu'il avait même fait cette réflexion qu'une boue semblable n'existait, à sa connaissance, que dans le parc de la Martinière.

Or, tandis que l'officier de marine descendait de cheval, Victor s'adressa au valet :

– À qui donc étaient les bottes que tu nettoyais ce matin, à M. Raoul ou à M. Amaury ?

– Non, monsieur, répondit le valet. Elles étaient à M. Morel.

Victor tressaillit en ce moment, comme s'il eût éprouvé une commotion électrique.

Décidément, ce M. Albert Morel lui tintait perpétuellement aux oreilles.

En même temps, un autre souvenir assaillit Victor. Il se rappela sa rencontre du matin avec Octave de Cardassol.

Octave lui avait dit avec un mauvais sourire :

« – Pendant que tu chasses chez les autres, on chasse chez toi, et le gibier qu'on court pourrait bien être ton honneur. »

Victor de Passe-Croix fut-il alors ébloui par une révélation mystérieuse ?

C'est probable.

Toujours est-il qu'il rejoignit l'officier de marine en lui disant :

– Nous sommes de vieux amis d'un jour, n'est-ce pas ?

– Oh ! très vieux, répondit le marin avec cordialité.

– L'amitié vit de confidences, dit-on.

– C'est mon avis.

– Voulez-vous être mon confident ?

– Parbleu !

– Eh bien, écoutez...

Et Victor prit familièrement le bras de l'officier de marine.

– J'écoute, fit celui-ci.

Victor l'emmena dans le parc, un peu loin de l'habitation. Puis il dit avec une gravité qui étonna l'officier :

– Le commandant Brunot croyait à cet instinct qui nous fait deviner un malfaiteur, m’avez-vous raconté ?

– Oui.

– Eh bien, je crois, moi, aux pressentiments qui nous annoncent un malheur probable.

– Que voulez-vous dire ?

– J’ai rencontré, ce matin, en venant ici, un oiseau de mauvais augure.

– Vraiment ?

– Et cet oiseau m’a annoncé qu’un danger planait sur le toit de ma maison. J’ai ri de la prédiction, d’abord.

– Et vous avez bien fait, j’imagine.

– Non, dit gravement Victor.

Le marin regarda son jeune ami, et le trouva tout ému.

– Voyons, dit-il, expliquez-vous...

– Depuis dix minutes, dit Victor de Passe-Croix, une voix dont je ne puis me rendre compte, une voix secrète, mais impérieuse, me dit

que je dois retourner ce soir à la Martinière.

– Quelle folie !

– Peut-être, mais j’y retournerai.

– Allons donc !

– Et pour cela, comme je vous le disais, j’ai besoin d’un confident.

– Je suis prêt à l’être.

– Nos hôtes et leur suite vont bientôt arriver.

– C’est probable. Leur lièvre doit être forcé depuis longtemps.

– Quand ils arriveront, je serai parti.

– Mais...

– Monsieur, dit Victor d’un ton pénétré, s’il y a des voix secrètes, des pressentiments mystérieux, il y a aussi des sympathies subites contre lesquelles on essayerait en vain de lutter. Nous nous connaissons depuis quelques heures à peine, et déjà il me semble que vous êtes mon plus vieil ami.

– Vous avez peut-être raison.

Et le marin prit la main de Victor et la serra avec effusion.

– Me ferez-vous un serment ?

– Lequel ?

– Celui d'expliquer mon absence comme je vais vous prier de le faire ?

– Soit, je vous le jure.

– Alors, écoutez.

– Voyons.

– Nous avons fait un pari.

– Oui.

– Quel est-il !

– Qu'une petite chienne beagle que je possède et qui se nomme Fanchette, attaquerait seule un sanglier et le courrait trois heures.

– Bon !

– Nous avons parié vingt-cinq louis, et je suis allé chercher Fanchette. On ne m'attendra pas pour dîner ; mais je serai bien certainement de retour à la nuit.

– Ma foi, monsieur, dit le marin, tout cela est bizarre, mais il sera fait comme vous le désirez. Je donnerai cette explication ; seulement, me croira-t-on ?

– On vous croira.

– En êtes-vous sûr ?

– Oui, car je passe aux yeux des Montalet pour un garçon aventureux, un casse-cou, un cerveau brûlé, comme on dit.

– Et vous reviendrez cette nuit ?

– C'est probable. Mais, à propos, dit Victor, j'oubliais le point essentiel.

– Ah !

– Ce n'est point à la Martinière que je vais chercher la chienne beagle.

– Où donc alors ?

– Chez un de nos fermiers, à trois lieues de la Martinière, au Bas-Coin : c'est le nom de la ferme. N'oubliez pas cela, monsieur, ajouta Victor avec un accent étrange ; c'est très important !

– Ah ! monsieur, murmura le marin, vous m'étonnez fort depuis quelques minutes.

– Histoire de pressentiments.

– Mais, pressentiments ou non, comptez sur moi. Je suis à vous.

À son tour, Victor prit la main de l'officier et la serra avec une effusion sans pareille.

Puis ils revinrent vers le château, et comme ils approchaient d'un valet qui ratissait le sable d'une allée, Victor éleva la voix.

– Oui, monsieur, dit-il, je tiens les vingt-cinq louis que ma chienne beagle chassera le sanglier comme un lapin.

À ces paroles, qui frappèrent son oreille, le valet leva la tête.

– Voyons ! reprit Victor, tenez-vous mes vingt-cinq louis ?

– Soit, monsieur.

Alors Victor appela le valet.

– Hé ! là-bas ! dit-il, Martin ! c'est bien Martin qu'on te nomme ?

- Oui, monsieur, dit le valet en s’approchant.
- Tu connais mon cheval ?
- Neptune ? le cheval noir ?
- Justement. Va lui donner une poignée d’avoine, selle-le et amène-le-moi.

Le valet partit en courant. Dix minutes après on amenait Neptune tout sellé. Neptune était demeuré à l’écurie depuis le matin, il avait eu le temps de se refaire ; car Victor avait monté, pour chasser, un des chevaux des Montalet.

– Adieu, dit le jeune homme en sautant en selle et tendant la main à l’officier de marine. Au revoir, plutôt.

– À cette nuit.

– Oui, à moins que mes pressentiments ne deviennent trop sérieux, ajouta Victor.

Et il mit Neptune au galop, disant au valet qui venait de lui tenir l’étrier :

– Tu n’oublieras pas de dire à M. Raoul que je suis allé au *Bas-Coin* chercher ma chienne beagle.

Victor galopa rondement à travers bois.

Comme il n'était plus qu'à un quart de lieue de la Martinière, il entendit retentir un coup de fusil dans un fourré voisin.

Et soudain il arrêta Neptune, qui pointa les oreilles et huma l'air bruyamment.

Le saint-cyrien venait de se dire :

« Généralement le braconnier de profession, le paysan, n'a pas un gros calibre ; il préfère un fusil à canons étroits, du plus faible numéro. Cela porte plus loin, croit-il, ça fait moins de bruit et use moins de poudre...

– Il est nuit close, c'est le coup de fusil d'un *affûteur*, c'est-à-dire d'un braconnier, et il a été tiré à moins de cent mètres d'ici.

« Or, le coup de fusil que je viens d'entendre fait le tapage d'une petite pièce de quatre. Ce doit être un des Cardassol et probablement Octave. »

Le raisonnement de Victor ne manquait pas de justesse, et il eut sans doute un grand poids sur sa détermination ; car au lieu de continuer son chemin vers la Martinière, le jeune homme

poussa Neptune dans la direction où avait retenti le coup de fusil, et entra hardiment dans le fourré, en se disant :

– À moins que tu ne sois une ombre, un fantôme ou un diable, je te trouverai.

Neptune était un vrai cheval, il sautait les fossés, passait comme un chien à travers les broussailles et trouvait son chemin pour lui et son cavalier là où un piéton eût hésité.

En deux minutes, il eut atteint une clairière de trente mètres de circonférence, au milieu de laquelle achevait de brûler une bourre. C'était là qu'on avait tiré.

Bien que la nuit fût venue, il y avait une dernière lueur crépusculaire qui permit à Victor d'apercevoir un homme immobile, blotti derrière une touffe d'arbres, et fumant une de ces pipes que l'on nomme *brûle-gueule*.

Victor avait de bons yeux, des yeux de chasseur, comme on dit.

– Hé ! Octave ! dit-il.

Il avait reconnu le Cardassol.

Celui-ci avait un genou en terre, et devant lui son fusil.

– Tu peux te montrer, reprit Victor ; je ne te chercherai pas querelle ce soir.

Cardassol se releva.

– Ne t’ai-je pas donné la permission de chasser chez moi ? ajouta Victor de Passe-Croix.

– Même la nuit ? demanda Cardassol, qui fit un pas en avant avec son effronterie habituelle.

Sur ces mots prononcés d’un ton amical, M. Octave de Cardassol s’approcha tout à fait du jeune cavalier.

– Sais-tu que tu es réellement aimable aujourd’hui, Victor ?

– Tu trouves ?

– Ma foi !

– Aimable, c’est possible ; mais je suis surtout curieux.

– Ah ! ah !

– Je t’ai rencontré ce matin chez les Montalet ?

- Bon !
 - Et je te retrouve chez moi ce soir.
 - Eh bien ?
 - Je suis curieux de savoir à quoi tu as employé ta journée.
 - J’ai tué trois lièvres.
 - Seulement ?
 - Oui, dit Cardassol avec son aplomb merveilleux.
 - Bon ! dit Victor, je crois que tu as mauvaise vue la nuit, car tu n’aperçois point là-bas ce chevreuil que tu as tué raide tout à l’heure. Tiens, là... près de cette souche de sapin.
 - Tu as de bons yeux, toi, Victor.
 - Mais oui...
 - Et c’est pour savoir ce que j’avais tué aujourd’hui que tu t’es dérangé de ton chemin ?
- Victor tressaillit.
- Sans doute, dit-il.
 - Rien que pour cela ?

– Absolument.

– Ah !

Victor mentait à Octave et se mentait à lui-même.

– Tiens, reprit le Cardassol, sois franc ; ce que je t'ai dit ce matin t'a intrigué.

– Peut-être... balbutia Victor.

– Tu voudrais des détails ?

– Si tu en as.

– Me laisseras-tu emporter mon chevreuil ?
marchanda Octave de Cardassol.

– Oui, certes !

– Alors, je vais te satisfaire.

Et Octave de Cardassol appuya familièrement la main sur le pommeau de la selle de Victor de Passe-Croix.

IX

Octave de Cardassol avait un air moqueur qui produisit sur Victor une sensation bizarre.

Il ne ressentit pas, comme on aurait pu le croire, un violent mouvement d'irritation contre son ancien ennemi de collègue, – mais au contraire, comme une sorte d'épouvante.

– Que vas-tu donc me dire ? demanda-t-il.

– Oh ! mon Dieu, rien, si tu ne veux rien savoir.

– Non, parle.

– C'est que c'est difficile, en vérité, mon cher ami.

– Pourquoi ?

– Tu es si susceptible !

– Cela dépend...

– Et je vais être obligé de te faire des

questions.

– À moi ?

– Dame ! ce sera le seul moyen convenable de t'apprendre certaines choses.

– Parle... murmura Victor, qu'une ardente et douloureuse curiosité agitait.

– Quel âge a ta mère ?

Victor tressaillit de nouveau.

– Que t'importe ? fit-il brusquement.

– Tu le vois bien, mon bon ami, fit le Cardassol, il n'y a pas moyen de s'expliquer avec toi. Tu te fâches au premier mot.

– C'est vrai, j'ai tort...

– Ah ! tu en conviens ?

– Oui ; ma mère a trente-sept ans.

– Sais-tu qu'elle est fort belle encore !

– Passons ! dit Victor, qui eut froid au cœur.

– Et ta sœur, quel âge a-t-elle ?

– Dix-sept ans.

– Hum ! qui sait ?

Victor saisit rudement le bras d'Octave de Cardassol.

– Prends garde ! dit-il : si tu vas trop loin, tu es un homme mort. J'ai des pistolets dans mes fontes.

Octave de Cardassol ne répondit point à cette brutale interruption, et il continua avec le même calme :

– Est-ce qu'il n'y a pas d'autres femmes à la Martinière que ta mère et ta sœur ?

– Non.

– Ni une amie, ni une visiteuse ?

– Personne.

– Pas même une femme de chambre, jeune et jolie ?

– Ma foi, non !

– Alors, dit Octave de Cardassol, écoute bien ce que je vais te dire, et tâche d'en faire ton profit.

Victor était pâle, une sueur glacée perlait à son front, et ses dents claquaient sous l'empire d'une

mystérieuse épouvante.

En ce moment, peut-être, le jeune homme eût donné tout au monde pour n'avoir pas questionné M. Octave de Cardassol.

Celui-ci reprit :

– Chaque nuit, vers dix heures, un homme franchit la clôture de ton parc.

Le cœur de Victor cessa de battre, il sembla au jeune homme qu'on lui enfonçait des aiguilles dans les tempes.

– Un homme ! dit-il ; tu l'as vu ?

Et sa voix était sourde, enrouée, dominée qu'elle était par une affreuse émotion. Le Cardassol répéta froidement :

– Je l'ai vu.

– Et... cet homme ?...

– Il arrive à cheval.

– Ah !

– Mais il laisse son cheval attaché à un arbre, en dehors de la clôture.

– Et... d'où vient-il ?

Le mauvais sourire de Cardassol, un moment effacé, reparut :

– Sois tranquille, il vient plutôt de l'ouest que de l'est, dit-il, de chez tes amis que de chez moi.

– Après ? fit Victor, dont la gorge crispée ne laissait plus échapper qu'une voix âpre et sifflante.

Le Cardassol poursuivit :

– La clôture franchie, le cavalier se dirige vers un petit pavillon que tu connais bien...

– Le pavillon de la pièce d'eau ?

– Justement. Il frappe deux coups discrets et la porte s'ouvre.

– Oh ! c'est faux ! s'écria Victor, le pavillon est inhabité.

M. Octave de Cardassol haussa les épaules.

– Tu as tort et raison à la fois, dit-il.

– Que veux-tu dire ?

– Tu as tort, parce que j'ai vu, de mes yeux vu,

la porte s'ouvrir et se refermer sur le cavalier.

– Le jurerais-tu ?

– Je le jure. Tu as raison, car parfois la personne qui doit ouvrir la porte du pavillon est en retard, et alors...

– Et... alors ?

– Elle arrive en toute hâte, par une petite allée de tilleuls et de charmes, qui du pavillon conduit au château. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

– Après ? après ? fit Victor devenu livide.

– Eh ! mais, mon cher, après, je ne sais plus rien, ma foi ! ricana le Cardassol.

– Mais enfin, cette personne qui vient du château quelle est-elle ?

– Une femme.

– Assez ! dit brusquement Victor.

Et il saisit la main que le Cardassol avait appuyée sur le pommeau de sa selle et la serra violemment.

– Écoute bien, dit-il, écoute bien ce que je vais te dire.

– Parle ! j’écoute.

– Si tout ce que tu m’as dit là est faux, tu peux te considérer par avance, comme un homme mort.

– Bah ! en ce cas, je ne me suis jamais mieux porté. Tout est vrai.

– Et si tu dis un mot...

– Jusqu’à présent, je n’ai jamais raconté ce que je savais à qui que ce fût.

– Pas même à tes frères ?

– Non.

– Eh bien, dit Victor, dont le cœur s’était repris à battre violemment, tu vas me jurer, sur ce qu’il te reste d’honneur, si toutefois il y en a encore chez un Cardassol...

– Victor, interrompit Octave toujours railleur, tu es un sot et un ingrat. Je te rends un service et tu m’insultes.

Ce reproche était si juste, qu’il alla droit au cœur du jeune homme.

– C’est vrai, pardonne-moi, j’ai tort, mais jure-

moi que tu te tairas.

– Jusqu’au jour où tu m’auras fait faire un procès de chasse, ricana le Cardassol.

Et il leva la main.

– Je le jure, dit-il.

Puis comme Victor se taisait, le Cardassol alla prendre le chevreuil qui gisait sous la touffe d’arbres, il le chargea sur son épaule et prit son fusil sous son bras.

– Adieu, Victor, dit-il ; au revoir, du moins.

Et il s’éloigna.

Victor de Passe-Croix resta un moment immobile sur sa selle, au milieu de la clairière, en proie à une émotion si violente, qu’il se demanda s’il ne prendrait pas dans ses fontes un de ses pistolets pour se faire sauter la cervelle.

Mais à ce premier mouvement de douleur et de désespoir, un sentiment plus calme et plus raisonnable succéda bientôt.

– Non, non, se dit-il, on a besoin de moi à la

Martinière, on en a besoin plus que jamais maintenant ; et si notre honneur est en danger, je le sauverai !

Alors, Victor enfonça l'éperon aux flancs de Neptune et reprit la route de la Martinière.

Il n'avait plus qu'un quart de lieue de trajet, et le galop de Neptune était presque fantastique. Cependant Victor eut le temps de dominer complètement son émotion et de revenir aussi calme et aussi insouciant en apparence, que nous l'avons vu entrer naguère dans le salon où étaient réunis son père, sa mère et sa sœur.

On se souvient des quelques mots qu'il murmura à l'oreille de la jeune fille, en lui donnant le bras pour descendre à la salle à manger, et du trouble qu'elle avait éprouvé soudain.

Cependant, durant le souper, Victor se montra fort gai ; il raconta les divers épisodes de sa journée de chasse, parla de l'officier de marine, qui lui plaisait beaucoup, et il raconta même qu'il avait, le matin, rencontré un des Cardassol au moment où il flibustait un lièvre aux Montalets.

Mais, comme on le pense bien, il ne souffla mot de sa conversation avec lui.

Après le souper, M. de Passe-Croix, selon son habitude, demeura à table et se mit à fumer en buvant des grogs.

La baronne remonta au salon et se mit au piano.

Victor dit à sa sœur :

– Il fait une chaleur insupportable ici, on allume trop de feu. Viens-tu faire un tour avec moi, Flavie ?

– Volontiers, dit la jeune fille, qui fut prise d'un serrement de cœur indicible.

Ils descendirent dans le parc, muets tous deux, et suivirent un moment la grande allée sans échanger une parole.

Victor avait allumé un cigare ; Flavie marchait, la tête inclinée, et sa main tremblait sur le bras de son frère.

– Viens donc par ici, dit enfin le jeune homme.
Et il l'entraîna du côté de la pièce d'eau, au

bord de laquelle se trouvait le petit pavillon dont avait parlé Octave de Cardassol.

Ce pavillon était un joli chalet en briques rouges, comme toutes les constructions de Sologne, où dans les chaudes journées M^{me} et M^{lle} de Passe-Croix allaient lire ou broder. Un impénétrable massif de verdure l'entourait par trois côtés.

Un seul, celui qui regardait le petit lac, était visible dans le lointain.

À la porte se trouvait un banc de gazon.

– Asseyons-nous là, dit Victor.

– Soit, murmura Flavie.

Il y eut entre eux un nouveau silence de quelques secondes.

Flavie tremblait comme une feuille des bois en automne.

Victor n'osait parler.

Enfin le jeune homme fit un violent effort et dit brusquement :

– As-tu la clef du pavillon ?

Flavie tressaillit.

– Mais, non, dit-elle.

– Où donc est cette clef ?

– Elle est à la maison.

– Ah ! tu dois savoir où on la met ?

– Sans doute. Mais... pourquoi ?...

– Oh ! pour rien...

Victor se mordit les lèvres, et comprit qu'il avait mal engagé la question. Flavie s'était tue de nouveau.

– Dis donc, petite sœur, reprit Victor, sais-tu que tu as dix-sept ans ?

– Sonnés, mon frère.

– Est-ce que tu ne songes pas à te marier bientôt, dis ?

Flavie eut un battement de cœur terrible.

– Oh ! la singulière idée ! fit-elle.

– Soit ; mais réponds.

– Une jeune fille bien élevée, balbutia-t-elle, attend qu'on y songe pour elle.

– C’est la même chose.

– Ah !

– Et j’y ai songé, moi.

– Toi ?

Et Flavie sentait que son cœur cessait de battre.

– Que penserais-tu de mon ami Raoul de Montalet ?

Flavie devint pâle comme la lumière de la lune, qui, en ce moment, éclairait le pavillon.

– Mais, murmura-t-elle, je ne sais... je n’ai jamais songé...

– Tiens ! dit Victor, je croyais que tu l’aimais...

– Moi ?

L’accent de Flavie fut si franc d’étonnement et presque de frayeur, que Victor renonça sur-le-champ à toute diplomatie.

Il prit la main de sa sœur, la pressa doucement, et lui dit :

– Tiens, vois-tu, petite sœur, tu es ce que j’aime le plus au monde, et je ne veux pas que tu aies des secrets pour moi. Ainsi, réponds... dis-moi la vérité.

– Moi... Victor, je ne sais pas.

– Je sais, moi !

Et le jeune homme regarda sa sœur fixement, et, sous son regard, elle baissa les yeux.

– Tu aimes un homme, dit-il.

Elle étouffa un cri.

– Un homme qui vient ici chaque soir... chaque nuit, veux-je dire...

– Oh !

– Il vient à cheval, laisse son cheval en dehors du parc, et tu le reçois dans ce pavillon...

Flavie cacha sa tête dans ses mains.

– Ô mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

– Quel est cet homme ?

Et Victor serra plus fort la main de sa sœur.

– Je veux le savoir, dit-il. Est-ce Raoul de

Montalet ?

– Non, dit Flavie d’une voix mourante.

– Est-ce Amaury ?

– Non !

– Oh ! fit Victor, qui eut le vertige, il faut pourtant que je sache quel est cet homme...

Flavie se jeta à son cou et lui donna un baiser fiévreux :

– Je vais te le dire, murmura-t-elle, car il y a trop longtemps que je souffre !

– Chère petite sœur ! dit Victor, qui pressa la jeune fille dans ses bras.

X

Flavie embrassait toujours son frère avec une sorte de délire.

– Voyons, mon enfant, dit Victor, parle, dis-moi tout.

– Ah ! dit-elle, si tu savais comme je l’aime ! mon bon Victor.

– Et lui ?

Flavie tressaillit.

– T’aime-t-il, lui ?

– Oh ! oui. Je le crois.

Victor n’osait plus demander le nom de cet homme.

– Où l’as-tu rencontré pour la première fois ? reprit-il.

– Ah ! dit Flavie, que cette question imprévue semblait mettre à l’aise ; ah ! si tu savais...

– Je veux tout savoir.

– C’est un roman, soupira la jeune fille.

– Eh bien, conte-le-moi.

Elle s’enhardit en sentant que son frère la pressait doucement.

– C’est à Paris, chez ma tante de Morfontaine, dit-elle, l’hiver dernier.

– Oui, je sais que tu as passé quelques jours chez elle.

– Oui, maman et papa étaient revenus ici pour faire des plantations. C’était au mois de mars...

– Eh bien ?

– Tu sais que ma tante était souvent seule. Notre oncle, le marquis de Morfontaine, vivait beaucoup hors de chez lui depuis le mariage de ma cousine avec M. de Pierrefeu.

– Je sais cela.

– Ma tante était donc souvent seule, et elle m’emmenait partout avec elle. Un jour, nous étions au Bois et nous faisons le tour du lac dans une calèche toute neuve, avec une paire de

chevaux achetés la veille aux Champs-Élysées, pour la somme ronde de vingt-deux mille francs.

– Ah ! dit Victor, je crois savoir l’histoire. Les chevaux eurent peur de la cascade...

– Oui, et ils s’emportèrent, et le cocher fut jeté à bas de son siège, continua Flavie, et pendant cinq minutes nous fûmes emportées, ma tante et moi, vers une mort certaine, car les chevaux couraient droit au lac, vers lequel ils se fussent précipités, si un secours inespéré ne nous fût arrivé.

– Un cavalier qui sauta à bas de son cheval, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Et qui se jeta résolument à la tête des chevaux, fut entraîné d’abord et finit par les maîtriser ?

– C’était *lui* ! murmura Flavie avec enthousiasme.

– Ah ! dit Victor pensif ; mais comment l’as-tu revu ?

Flavie continua :

– Il se déroba aux remerciements de ma tante, et lorsque le cocher fut remonté sur son siège, il sauta sur son cheval, nous salua et partit au galop. Ma tante ne l’a jamais revu.

– Mais... toi ?

– Moi, dit Flavie, dont la voix se reprit à trembler, deux jours après, en ouvrant ma fenêtre qui donnait sur la rue Vaneau, je vis passer un cavalier qui allait au pas, levait la tête et semblait chercher quelqu’un du regard. C’était *lui*. Il me salua et passa ; mais dans ce regard que nous échangeâmes, nous comprîmes que nous nous aimions.

– Pauvre Flavie ! murmura Victor.

Une larme roulait lentement sur la joue de la jeune fille...

– Et... depuis ?...

– Ah ! depuis, soupira Flavie, je l’ai revu bien des fois... presque tous les jours...

– Mais où ?...

– D’abord, à quelques jours de là, ce fut dans un bal.

– Chez qui ?

– Chez les Montalet.

Victor tressaillit.

– Tu sais, reprit Flavie, que M^{me} de Lamarens, la sœur de M. de Montalet, fait les honneurs du salon de son frère, l’hiver ?

– Oui, je sais cela.

– Il fendit la foule en m’apercevant, et il me fit danser toute la nuit.

– Après ?

– Un soir, continua Flavie de Passe-Croix, c’était au commencement de mai, le *mois de Marie* ; j’étais allée à Saint-Thomas-d’Aquin avec ma femme de chambre. Juliette fut malade dans l’église, et elle me demanda la permission de sortir un moment. J’attendis une heure, puis deux ; Juliette ne revint pas. Alors, pour la première fois de ma vie, j’osai sortir seule de l’église et m’en aller seule à travers les rues ; mais, tu le sais, dans notre cher faubourg Saint-Germain, les rues sont désertes. Cependant, j’avais à peine fait une centaine de pas, qu’un

homme se trouva sur mon chemin...

– C’était *lui* encore, n’est-ce pas ?

– C’était lui... Et il osa me saluer et m’aborder... Et son regard me troubla ; sa voix produisit sur moi une sensation étrange ; je fus comme fascinée.

– Après, après ? fit Victor, que gagnait une impatience fébrile.

– Après, je l’ai revu à Paris d’abord, puis ici...

Victor regarda sa sœur, et son regard eut une terrible éloquence.

Flavie tressaillit de la tête aux pieds, et tout ce qu’il y avait en elle de pudeur alarmée, de vieux sang aristocratique et de fierté féminine se révolta soudain.

Elle saisit à son tour la main de son frère et lui dit :

– Ah ! Victor, Victor ! as-tu pu, un seul instant, croire que j’étais indigne de te présenter mon front ?

Victor serra de nouveau sa sœur dans ses bras.

Puis il lui dit gravement :

– Eh bien ! puisque tu aimes cet homme et qu’il t’aime, tu l’épouseras !

Ces mots si simples semblèrent épouvanter et charmer à la fois la jeune fille.

– Mon Dieu ! dit-elle ; mais tu ne sais donc pas, Victor...

– Quoi ?

– Tu n’as donc jamais entendu dire à mon père que... une jeune fille noble...

– Eh bien ?

– Ne devait épouser qu’un gentilhomme ?

– C’est vrai. Et *lui* ?

– Il n’est pas noble.

– Ah ! fit Victor, dont tous les soupçons convergeaient, avec une désespérante rapidité, vers une certitude, et c’est pour cela qu’il a hésité à demander ta main ?

– Oui.

– Eh bien, rassure-le... et puisque tu l’aimes...

il faudra bien que notre père...

– Attends, dit Flavie, tu ne sais pas tout encore.

– Parle !

– Il est noble ; mais il ne peut pas porter son nom.

À ces derniers mots, les tempes de Victor se baignèrent de sueur.

– Que veux-tu dire ? fit-il.

– Des raisons politiques l'ont forcé toute sa vie à porter un nom roturier. Mais il a un oncle qui porte son vrai nom, et dont il héritera ; et, à la mort de cet oncle...

– Ma pauvre Flavie ! interrompit brusquement Victor, crois-tu en la probité de cet homme ?

– Oh ! oui, dit-elle.

– À son amour ?

Elle posa sa main sur son cœur et murmura avec exaltation :

– Il m'aime !

– Eh bien, dis-moi le nom qu’il porte maintenant, reprit Victor, qui sentit que sa sœur avait foi en cet homme comme en Dieu lui-même.

– Il se nomme Albert Morel, répondit-elle simplement.

Victor s’attendait à ce nom, et cependant il éprouva comme une commotion électrique en l’entendant retentir.

– *Lui ?* dit-il à son tour.

– Tu le connais ? fit Flavie avec joie.

– Parbleu !

– Ah ! c’est juste, tu viens de chez les Montalet.

– J’ai chassé avec lui toute la journée.

Flavie se méprit sur la nature des sentiments qui agitaient son frère.

– Eh bien, dit-elle, n’est-ce pas qu’il est noble et beau ?

– C’est un fort joli cavalier, répondit sèchement Victor.

– Oh ! continua-t-elle, il n’y a qu’à le regarder pour s’assurer que ce nom d’Albert Morel ne peut être le sien.

Victor se tut.

– Petit frère, reprit la jeune fille d’un ton caressant en passant ses bras au cou de Victor, tu me promets donc ton appui auprès de notre père ?

Cette question était trop directe pour qu’il fût aisé à Victor d’en éluder la réponse. Cependant il hésita un moment, puis il dit à Flavie :

– Quand dois-tu le voir ?

La jeune fille hésitait dans son trouble, à répondre.

– Parle, je t’en prie.

– Eh bien... ce soir...

– À quelle heure ?

– Dans une heure ou deux.

– Où ?

– Ici.

– C’est bien !

– Comme tu me dis cela !

– Ah ! c’est que, murmura Victor pensif, je voudrais être bien sûr que cet homme fera ton bonheur.

– Moi je n’en doute pas.

– Et moi... moi... Tiens ! s’interrompit brusquement Victor, les choses ne peuvent aller plus longtemps comme elles sont allées jusqu’à présent.

– Que veux-tu dire ?

– Noble ou non, il faut que ce M. Albert Morel t’épouse...

– Mais... je t’ai dit...

– Et cela, d’ici huit jours, juste le temps légal pour les publications.

– Avant la mort de son oncle, avant qu’il ait repris son nom ?

Victor haussa les épaules.

– Avant tout cela, dit-il.

– Mais... il ne le voudra pas !

– Il le voudra, dit Victor avec un ton d'autorité. Adieu, petite sœur.

Il lui mit un baiser au front, et ils reprirent le chemin du château.

XI

Une heure après, Victor de Passe-Croix remontait à cheval et faisait mine de s'en aller aux Rigoles.

Quant à Flavie, elle se dirigeait vers le pavillon du parc, et comme elle poussait la porte devant elle, un cri retentit tout à coup dans l'espace.

Ce cri rappelait le huhulement de la chouette, et servait sans doute de signal pour M^{lle} Flavie de Passe-Croix.

C'était ainsi qu'autrefois le comte de Main-Hardye annonçait son arrivée à Diane de Morfontaine. On eût pu se croire, à vingt années de distance, au château de Bellombre.

M. Octave de Cardassol n'avait nullement exagéré la vérité, et tout se passait comme il l'avait dit.

Un cavalier qui, depuis longtemps déjà, avait laissé de côté les chemins battus, arrivait à la lisière du parc et s'arrêtait dans un petit massif de bouleaux et de pins, où il attachait son cheval.

C'était M. Albert Morel.

L'hôte des Montalet demeura quelques secondes auprès de son cheval avant de se diriger vers une brèche pratiquée dans la clôture du parc.

Il prêta l'oreille pour s'assurer qu'aucun bruit insolite ne retentissait auprès de lui.

Il n'entendit rien. La nuit était calme.

– Au diable le clair de lune ! murmura-t-il. Les nuits lumineuses ne sont pas celles de mon goût. Heureusement qu'il y a une allée très sombre dans le parc ; je vais la suivre pour aller au pavillon.

M. Albert sauta lestement dans le parc, puis il se baissa le long de la haie et gagna presque à plat ventre l'allée dont il venait de parler.

Là, il se redressa et chemina tranquillement.

Les arbres étaient touffus et ne laissaient point pénétrer les rayons de la lune.

À l'extrémité de cette allée se trouvait le pavillon, dont les persiennes closes laissaient filtrer cependant la clarté d'une lampe à abat-jour.

M. Albert Morel marchait d'un pas rapide, et il n'avait point encore atteint l'unique marche qui séparait du sol la porte du pavillon, que cette porte s'ouvrit.

Flavie était sur le seuil, le cœur palpitant.

– Ah ! vous voilà, mon ami, dit-elle, vous voilà enfin !

– Suis-je donc bien en retard, ma Flavie bien-aimée ?

Et M. Albert Morel entra dans le pavillon, et porta à ses lèvres la jolie main de Flavie.

La jeune fille ferma la porte, puis elle vint s'asseoir auprès de M. Albert Morel et lui dit :

– Oui, mon ami, vous êtes en retard d'une grande heure.

– Vraiment ?

– Et cette heure m'a paru mortelle...

– Chère Flavie !

– Ah ! reprit-elle, c'est que j'ai de bonnes nouvelles à vous donner, mon ami.

M. Albert Morel tressaillit et regarda la jeune fille avec surprise.

– Oh ! oui, cher Albert, de bonnes nouvelles, continua-t-elle.

Il prit les deux mains de la jeune fille, et, la regardant tendrement :

– Voyons, j'écoute ! dit-il.

– Mon frère est pour nous...

– Votre... frère ?

Et M. Albert Morel pâlit.

– Oui, mon frère, continua Flavie, mon cher Victor... Mais vous le connaissez comme il vous connaît, du reste...

– En effet.

– N'avez-vous pas chassé avec lui toute la journée ?

– C'est vrai.

– Eh bien ! il vous trouve charmant et bon, mon Albert, et il est pour nous...

– Mais vous lui avez donc tout dit ? s'exclama M. Albert Morel avec un accent de dépit.

– Il a bien fallu, répondit la jeune fille.

– Comment ! que voulez-vous dire ?

– Victor savait tout...

– Vous plaisantez !

– Non, je vous jure.

– Mais c'est impossible.

– Il est venu ici, ce soir.

– Ici ? À la Martinière ?

– Oui.

– Ah ! fit M. Albert Morel, à qui le soir, à dîner, au château des Rigoles, on avait annoncé que Victor était parti pour aller chercher sa chienne beagle à la ferme du Bas-Coin.

Aussi se hâta-t-il d'adresser à M^{lle} de Passe-Croix cette question en apparence étrangère à leur conversation :

– Est-ce que vous n’avez pas une ferme nommée le Bas-Coin ?

– Oui. Pourquoi ?

– Est-elle près d’ici ?

– Oh ! non, il y a bien trois lieues d’ici au Bas-Coin. C’est dans la direction du château des Rigoles.

– Alors, répondit M. Albert Morel, je comprends... Votre frère, en effet, devait tout savoir. Mais...

– Eh bien, reprit Flavie, qui continuait à se méprendre sur l’émotion qui paraissait agiter M. Albert Morel, eh bien, réjouissez-vous ami.

– Pourquoi ? dit à son tour M. Albert Morel.

– Mais parce que l’heure de notre bonheur est proche.

– Comment ?

– Victor a sur mon père une influence qui tient du prodige.

– Ah !

– Et mon père lui cède toujours.

– Vous croyez ?

– Quant à ma mère, j’en fais mon affaire, moi, dit Flavie avec une petite moue résolue. Elle fera ce que je voudrai, maman.

M. Albert Morel était d’une pâleur livide.

Flavie continua avec une volubilité enfantine :

– Victor veut que notre mariage se fasse tout de suite.

– Mais, chère Flavie, s’écria M. Albert Morel, qui était au supplice, vous savez bien que cela est impossible !

– Impossible, dites-vous ? Oh !...

Et Flavie se redressa vivement, et elle fit mine de s’éloigner de l’homme qu’elle aimait.

– Sans doute, répondit M. Albert Morel ; vous oubliez que... mon oncle...

– Votre oncle ne mourra pas, dit Flavie, parce que nous le soignerons ensemble. Nous n’avons besoin ni de sa fortune, puisque vous êtes riche et que je le suis, ni de son nom, puisque mon père consentira à ce que je m’appelle M^{me} Albert

Morel.

– Mais M. votre père n’y consentira jamais, répéta M. Albert Morel d’une voix altérée.

– Si, puisque Victor le veut ! dit-elle pleine de confiance.

M. Albert Morel secouait la tête.

– Votre frère est donc revenu à la Martinière ? demanda-t-il brusquement.

– Oui, certes.

– Et il y est encore ?

– Non.

– Où donc est-il ?

– Il est retourné aux Rigoles.

M. Albert Morel respira.

– Eh bien, dit-il, je le verrai demain aux Rigoles et nous causerons.

– Ah ! si vous saviez, mon ami, comme ce cher Victor fera de mon père tout ce qu’il voudra.

– Vous croyez ?

– Oh ! j’en suis sûre.

« Diable ! diable ! pensait M. Albert Morel, les choses s'embrouillent singulièrement, grâce à cet étourdi de saint-cyrien. Mais où peut-il avoir appris ?... Mon secret est donc connu de quelqu'un dans les environs ? »

Cependant Flavie prenait le trouble de son amant pour de la joie, et son émotion à elle ne lui permettait point, du reste, de remarquer l'embarras qui s'était emparé de lui. Aussi passa-t-elle à ses côtés une heure environ à faire mille projets d'avenir, mille rêves de bonheur.

Elle l'aimait tant !

M. Albert Morel avait fini par se dominer complètement, et alors il avait retrouvé son sourire séducteur et ce regard voilé, mélancolique, qui allait toujours à l'âme de Flavie. Il fut plus tendre et plus passionné encore que de coutume, et lorsqu'il se leva pour partir, il sut verser une larme de bonheur, que Flavie essuya avec un baiser.

Il était près de deux heures du matin lorsque M. Albert Morel quitta le pavillon.

La lune brillait toujours au ciel, et le prudent rôdeur de nuit reprit son chemin par l'allée touffue qu'il avait suivie en venant.

Et, tout en marchant, M. Albert Morel s'adressait le singulier monologue que voici :

– Décidément, je commence à croire qu'il ne fait très bon pour moi ni aux Rigoles ni à la Martinière. Si j'étais mon maître, je filerais cette nuit même pour Paris ; mais je suis leur esclave, *aux autres*, et je ne sais trop comment ils vont prendre les nouvelles que je vais leur porter tout à l'heure.

M. Albert Morel était arrivé à l'extrémité de l'allée, et il s'apprêtait à franchir la clôture du parc, lorsqu'il vit se dresser tout à coup un homme devant lui.

Le rôdeur de nuit fit un pas en arrière ; mais l'homme fit un pas en avant, leva la main, et M. Albert Morel vit luire le canon d'un pistolet.

En même temps, une voix qu'il reconnut lui dit :

– Si vous reculez encore, monsieur, je vous

tue.

Albert Morel n'avait d'autre arme qu'une cravache.

Il comprit que la partie n'était pas égale et que mieux valait pour lui accepter l'explication qu'on semblait vouloir lui demander.

Il s'arrêta donc et demeura immobile, les bras croisés.

L'homme au pistolet, qui, on le devine, n'était autre que Victor, s'approchant alors tout à fait de M. Albert Morel, lui mit la main sur l'épaule.

– Savez-vous bien, monsieur, dit-il, que vous êtes ici chez moi ?

– Je le sais, monsieur.

– Qu'il est nuit, et que vous avez pénétré dans mon parc, qui est clos.

– Je sais tout cela, monsieur.

– Ce qui, aux termes de la loi, me donne le droit de vous tuer.

Albert Morel se prit à sourire.

– Je ne suis pas un voleur, dit-il.

– Non, dit Victor ; mais vous venez de voir ma sœur.

– Je l’avoue.

– Ma sœur vous aime...

– Oui, monsieur.

– Et vous l’aimez ?

– De toute mon âme, monsieur.

L’œil de Victor étincela et sembla vouloir lire au fond de l’âme de M. Albert Morel.

– Dites-vous vrai ? fit-il.

– Je vous le jure.

M. Albert Morel tressaillit de nouveau.

– Eh bien, en ce cas, monsieur ; il faut nous hâter... Car, poursuivit Victor, vous devez comprendre qu’une fille de bonne maison, comme ma sœur, ne peut continuer à recevoir, la nuit, dans un pavillon isolé, un homme qui n’est ni son frère, ni son époux.

– Aussi, monsieur...

– Pardon, répondit Victor d’un ton hautain,

j'ai un peu le droit d'interroger. Flavie est une enfant qui ne sent qu'à demi la portée des plus graves événements de la vie, et qui trouve tout naturel qu'un homme lui promette de l'épouser, et recule indéfiniment l'exécution de cette promesse, sous je ne sais quel prétexte.

– Il n'est pas question de prétextes, dit sèchement M. Albert Morel, mais bien de nécessités impérieuses.

– Et... ces nécessités ?

– M'ont empêché jusqu'à présent de faire une démarche auprès de M. le baron votre père.

– Monsieur, dit brusquement Victor, vous ne vous appelez pas Albert Morel.

Ce dernier tressaillit et répliqua :

– Qu'en savez-vous ?

– Du moins, c'est ce que vous avez dit à ma sœur.

– Eh bien, monsieur, si cela était ?

– J'espère bien que cela sera, morbleu ! dit Victor. Croyez-vous que je sois flatté de voir ma

sœur s'appeler madame Albert Morel ?

Le ton hautain de Victor froissait son interlocuteur au dernier point ; mais Victor était armé ; de plus, il était chez lui ; et enfin, il avait qualité pour parler haut au séducteur de sa sœur.

– Monsieur, dit-il, retenez bien ceci : vous allez retourner aux Rigoles avec moi.

– Soit, monsieur.

– Il n'y sera nullement question de ce qui s'est passé entre nous, comme bien vous pensez.

– Sans doute.

– Nous chasserons demain toute la journée, et vous reviendrez avec moi.

– Ici ? fit M. Albert Morel avec un certain effroi.

– Ici.

– Pour quoi faire ?

– Pour demander à mon père la main de ma sœur.

– Mais, monsieur, ne pensez-vous pas que, auparavant...

– Auparavant, monsieur, dit froidement Victor, vous me déclinez votre vrai nom, le lieu de votre naissance, votre fortune et vos relations de famille, et si les renseignements que vous me donnerez ne me conviennent pas... au lieu de vous donner la main de ma sœur, je vous brûlerai la cervelle !

M. Albert Morel eut sérieusement peur.

XII

Le sang-froid plein de menaces avec lequel Victor venait de s'exprimer avait produit sur M. Albert Morel une impression profonde.

– Voilà un homme, s'était-il dit, avec lequel je n'ai qu'à bien me tenir, et qui ne fait pas de vaines menaces.

Néanmoins, il conserva tout son calme.

– Monsieur, insinua-t-il, je crois être digne d'entrer dans votre famille et d'obtenir la main de mademoiselle votre sœur.

– Tant mieux pour vous, monsieur, répondit Victor.

– Et maintenant, continua M. Albert Morel, si vous m'en croyez, nous retournerons aux Rigoles.

– Volontiers, monsieur.

M. Albert Morel avait déjà franchi la clôture

du parc.

– Ne vous trompez pas de cheval, lui dit Victor.

– Plaît-il ?

Mais Victor n'eut pas la peine de répondre à la question un peu étonnée de son futur beau-frère. M. Albert Morel venait de reconnaître qu'il y avait deux chevaux là où il n'en avait laissé qu'un.

En effet, Victor était parti de la Martinière monté sur Neptune et accompagné d'un valet qui, juché sur un courtaud perchero, portait devant lui la petite chienne beagle, prétexte du retour précipité du jeune homme à la Martinière.

Lorsqu'il était arrivé au bout de l'avenue, Victor s'était arrêté tout à coup, disant au valet :

– Je suis un étourdi, j'ai oublié ma bourse au salon. File, j'arriverai toujours avant toi.

Et Victor avait fait mine de revenir sur ses pas ; mais, au lieu de cela, il s'était jeté dans le parc, avait fait sauter la clôture à Neptune, qui est leste comme un cerf, puis il était allé attacher le

noble animal auprès du cheval de M. Albert Morel.

Après quoi il était revenu dans le parc, s'était blotti au bout de l'avenue, et un pistolet à la main, l'autre à sa ceinture, il avait attendu que M. Albert Morel sortît du pavillon où le recevait Flavie.

– Je le vois, dit ce dernier, vous êtes un homme de précaution.

– Monsieur, répondit Victor, en mettant le pied à l'étrier, je n'aime pas le bruit et je fais tout ce que je puis pour éviter une explosion.

– Soyez tranquille, monsieur, répondit Albert Morel, il n'y aura pas d'explosion.

Et il sauta en selle à son tour. Pendant quelques minutes, les deux cavaliers chevauchèrent silencieusement côte à côte. Ce fut Victor qui reprit la parole le premier.

– Monsieur, dit-il, je crois que, d'ici aux Rigoles, nous avons le temps de causer. Qu'en pensez-vous ?

– Ce sera comme vous voudrez, monsieur.

– Et je vais en profiter pour vous demander une explication longue et catégorique.

M. Albert Morel tressaillit, mais il paya d'audace.

– Je suis à vos ordres, dit-il.

– D'abord, quel âge avez-vous ?

– Trente-deux ans.

– C'est quinze ans de plus que ma sœur ; passons. Où êtes-vous né ?

M. Albert Morel ne sourcilla point.

– À Paris, dit-il.

– Et vous êtes gentilhomme ?

– Oui, monsieur.

– Ma sœur m'a dit que de graves raisons vous forçaient à taire votre véritable nom. Est-ce vrai ?

– Oui, monsieur.

– Quelles sont ces raisons ?

– Des raisons politiques.

– Je désirerais les connaître.

M. Albert Morel se tourna à demi sur sa selle.

– Monsieur, répondit-il froidement en regardant Victor en face, vous me permettrez de différer cette explication ?

– Pourquoi ?

– Parce que je veux vous la donner en présence de M. votre père.

– Mais, monsieur, fit Victor avec un geste de colère.

– Pardon, monsieur, répliqua M. Albert Morel avec calme, vous m’avez promis de me brûler la cervelle si mes explications ne vous convenaient pas...

– Oh ! vous pouvez y compter.

– Vous voyez, monsieur, que je ne suis pas trop ému. À demain, monsieur.

Et M. Albert Morel poussa son cheval et prit une légère avance.

Avec la pétulante impatience de son âge, Victor voulut d’abord le rejoindre et lui cingler un coup de cravache à travers le visage ; mais il eut bientôt retrouvé le calme nécessaire pour se modérer, et il fit la réflexion suivante :

– Voilà un homme que je viens de malmener, à qui j’ai parlé la tête haute, avec un accent hautain, et tout cela parce qu’il ressemble, m’a-t-on dit, à un misérable appelé Charles de Nancery. Eh bien, il peut se faire que cet homme et M. de Nancery n’aient rien de commun, et que le premier soit le meilleur et le plus estimable des hommes, dont le seul crime aura été d’aimer ma sœur et de songer à l’épouser.

Ce raisonnement fort sage arrêta l’élan premier de Victor et permit à M. Albert Morel de s’éloigner.

– Attendons à demain, se dit encore Victor. Et puis, d’ici là, qui sait si...

Victor n’osa compléter sa pensée. Deux voix s’élevaient en lui, deux voix différentes, qui parlaient en sens inverse avec une égale énergie.

L’une disait :

– Je voudrais, pour tout au monde, que M. de Nancery l’assassin et cet homme fussent le même personnage, car j’avais toujours rêvé de marier ma petite sœur Flavie à mon cher ami Raoul de

Montalet.

L'autre voix disait :

– Fou que tu es ! tu ne sais donc pas que Flavie aime cet homme passionnément et qu'elle peut mourir de son amour ?

Et Victor tomba dans une si profonde rêverie, qu'il oublia de pousser Neptune et de rejoindre M. Albert Morel.

D'ailleurs, Neptune était fatigué ; il avait tant couru, tant galopé depuis le matin !

XIII

Tandis que Victor laissait Neptune continuer son chemin au trot, M. Albert Morel galopait ventre à terre.

Le sportman montait un cheval de pur sang récemment réformé de *l'entraînement* et qui avait gagné le *derby* deux ou trois années auparavant. Neptune, auprès de lui, était lourd et manquait d'action, et cependant il n'allait point encore assez vite au gré de M. Albert Morel, car celui-ci lui mit plus d'une fois l'éperon aux flancs avant d'arriver en vue des Rigoles.

La lune venait de disparaître derrière les sapinières. À sa place, le premier rayon de l'aube frisait la cime des arbres.

M. Albert Morel n'avait aux Rigoles qu'un seul confident de ses absences nocturnes, c'était son valet de chambre.

– Est-ce toi, Martin ? demanda M. Albert Morel.

– Oui, monsieur.

Et Martin, le valet de chambre, prit le cheval par la bride, attendant que, selon sa coutume sans doute, son maître mît pied à terre.

Mais M. Albert Morel demeura en selle.

– Qu’y a-t-il de nouveau aux Rigoles ? demanda-t-il.

– Rien, monsieur.

– S’est-on aperçu de mon absence ?

– Non. Cependant monsieur fera bien de prendre ses précautions pour rentrer.

– Pourquoi ?

– M. Amaury de Montalet est déjà levé, monsieur.

– Ah ! ah !

– Il est au chenil et va visiter les écuries.

– C’est bon.

– Monsieur fera bien de rentrer par le jardin,

et, s'il est rencontré, de dire qu'il a eu la migraine et s'est promené une grande partie de la nuit.

Pendant que le valet de chambre parlait, M. Albert Morel avait tiré de sa poche un carnet et un crayon.

Puis, arrachant un feuillet de carnet, il avait écrit dessus deux lignes en caractères hiéroglyphiques.

– Tu vas aller chez le *bûcheron*, dit-il à Martin.

– Tout de suite ?

– Oui. Et tu me rapporteras une réponse. Il faut absolument que je voie le *bûcheron* avant que nous partions pour la chasse.

La façon dont M. Albert Morel prononçait le mot de *bûcheron*, semblait annoncer qu'il n'était point question pour lui d'un vulgaire charbonnier.

Il mit pied à terre, et le valet de chambre sauta, à son tour, sur le cheval.

M. Albert Morel gagna les Rigoles à pied, traversant les endroits les plus fourrés du parc, et se dirigeant vers le jardin potager.

Il espérait pouvoir, de là, gagner un petit escalier tournant qui l'aurait conduit à sa chambre ; mais comme il atteignait le bas de cet escalier, il se trouva nez à nez avec Amaury de Montalet qui venait des communs, où il avait donné des ordres à ses piqueurs et à ses palefreniers.

– Tiens ! déjà levé ? fit celui-ci.

– Oui, mon cher.

– Vous êtes matinal.

– C'est-à-dire que je ne me suis pas couché.

– Bah !

– J'ai eu toute la nuit une névralgie violente, mon cher.

Amaury remarqua le costume de M. Albert Morel.

– Et c'est pour la dissiper que vous avez chaussé des bottes à l'écuyère, cher ami ?

– Justement j'ai couru une heure à cheval à travers les bois.

– Ah ! ah !

– Aussi vais-je changer de costume et prendre un bain. À quelle heure chassons-nous ?

– À dix heures.

– Bon ! je vais dormir après mon bain, en ce cas ; au revoir.

– Dites donc, Morel ? fit Amaury de Montalet au moment où le rôdeur de nuit allait gravir l’escalier.

– Allez, je vous écoute.

– Savez-vous que vous êtes profondément dissimulé ?

– Moi !

– Parbleu !

– À propos de quoi donc, cher ?

Amaury se mit à rire.

– Voyons, fit-il, soyez franc avec un ami ! est-elle brune ?

– Qui ?

– Elle, parbleu !

M. Albert Morel ne sourcilla point.

– Eh ! diable ! continua Amaury, on n’a pas des névralgies toutes les nuits. Quelle est donc la petite bûcheronne ou la jolie fermière qui vous fait ainsi courir ?

M. Albert Morel respira.

– Elle est brune, dit-il. Chut ! Bonsoir...

– À la bonne heure !

– Vous êtes satisfait ?

– Oui, c’est tout ce que je voulais savoir. Tâchez de dormir trois heures.

– Au revoir, cher.

Et M. Albert Morel regagna sa chambre et se mit au lit ; mais il ne dormit pas.

Bien au contraire, il attendit fort impatiemment le retour de son valet de chambre.

Celui-ci ne revint qu’au bout d’une heure.

Il était porteur d’un billet pareillement écrit en chiffres, et dont voici la traduction exacte :

« Je me doute de ce que vous avez à me dire.

« Je sais que les Montalet ont fait détourner les

bêtes rousses dans les bois Rolland. Vous perdrez la chasse et vous trouverez le bûcheron sur la gauche de la ferme de la *Brûlerie*, auprès d'un four à plâtre abandonné.

« Soyez là vers midi. »

M. Albert Morel soupira.

– Je suis pourtant l'esclave de ces hommes ! murmura-t-il.

Cependant Victor, tout en rêvant et laissant aller Neptune au petit trot, était arrivé aux Rigoles comme le premier rayon de soleil frangeait la cime des sapinières.

Au moment où il mettait pied à terre, il vit Amaury, au haut du perron, qui le saluait de la main.

– Ah ! ah ! lui dit celui-ci, te voilà enfin !

– Est-ce que tu ne comptais plus sur moi ? demanda Victor en riant.

– Ma foi non.

– Pourquoi donc, mon Dieu ?

– Mais, dit Amaury, parce qu'il ne faut jamais

compter sur les fous.

– Hein ?

– Et tu es un peu fou.

– Moi ?

– Parbleu ! tu as fait avec notre ami le marin un pari qui en est la preuve.

– Bah !

– Tu vas faire éventrer ta chienne beagle, et voilà tout.

Malgré ses graves préoccupations, Victor retrouva tout l'aplomb, toute la forfanterie de ses vingt années.

– Je tiens vingt-cinq louis de plus, dit-il.

– Alors tu es deux fois fou.

– Soit.

– Et je suis trop loyal pour te vouloir voler ton argent.

– C'est-à-dire que tu recules ?

– Moi, reculer !

– Dame !

– Morbleu ! non ; et puisque tu me défies, mon cher...

– Tiens-tu mon pari ?

– Oui.

– Ma chienne est-elle arrivée ?

– Il y a longtemps. Elle était couchée dans un panier et dormait de tout son cœur. Faudra-t-il lui donner de la soupe comme aux autres ?

– Non, Fanchette ne chasse bien que lorsqu'elle est à jeun. Eh bien ! ajouta Victor, nous avons bien la chienne, mais où prendrons-nous la bête de chasse ?

– Mon piqueur a détourné des bêtes rousses cette nuit.

– Cela ne fait point mon affaire.

– Allons donc !

– Je veux une laie nourrice ou un solitaire !

– Archi-fou !

– Ou tu peux retirer ton enjeu.

– Ah ! parbleu ! dit Amaury, puisque tu y tiens

à ce point, je veux te satisfaire.

– Vraiment ?

– À un quart de lieue d’ici se trouve un vieux sanglier dont nous avons connaissance depuis le commencement de l’automne.

– Où donc ?

– Au val Puiseaux.

– Et vous ne l’attaquez point ?

– C’est-à-dire qu’un beau jour il nous a décousu trois chiens, et qu’ensuite il a passé la Loire à la nage pour se sauver en Gâtinais. Il en est revenu le lendemain. Peu de temps après, nous l’avons attaqué de nouveau, et il nous a joué le même tour ; si bien que nous avons fini par y renoncer.

– Eh bien, Fanchette ira lui mordre les oreilles.

– Elle sera décousue.

– Tu es en droit de le souhaiter, puisque tu paries vingt-cinq louis.

Amaury se prit à sourire.

Comme il allait répliquer, une fenêtre s’ouvrit

au-dessus du perron. C'était l'officier de marine qui venait de se lever.

– Bonjour, lui dit Victor en le saluant de la main.

– Ah ! vous voilà de retour ?

– Avec ma chienne. Tenez-vous toujours mes vingt-cinq louis ?

– Toujours ! Attendez, je descends.

Le marin avait deviné que Victor avait sans doute besoin de le voir.

Victor, en effet, se souciait bien moins de son pari du sanglier qui voyageait si volontiers en Gâtinais que d'un moment de conversation avec le marin.

Celui-ci descendit, serra la main d'Amaury et celle de Victor, et dit à ce dernier :

– Si nous laissons notre hôte à ses graves occupations de maître de maison...

– Et de grand veneur, s'il vous plaît, dit Amaury en souriant.

– Pour aller fumer un cigare dans le parc ?

ajouta le marin.

– Venez, dit Victor.

– Allez, messieurs, ajouta Amaury, je vais donner un coup d’œil aux écuries.

Victor prit le marin sous le bras et l’emmena dans le lieu le plus solitaire du parc.

Le jeune homme était devenu grave, triste, presque solennel.

L’officier de marine comprit que la nuit qui venait de s’écouler avait été pour Victor féconde en événements.

Victor jeta un regard autour de lui pour s’assurer qu’ils étaient bien seuls.

– Vous êtes donc allé à la Martinière ? lui dit le marin.

– Oui, monsieur.

– Dites : « Mon ami. »

Victor lui prit la main.

– Oui, dit-il, je le sais, vous êtes déjà mon ami.

– Parbleu !

– Et c’est à vous que je vais me confier corps et âme.

– Comme vous me dites cela !

– Ah ! c’est que j’ai vécu une éternité d’angoisses tout entière durant la nuit qui vient de s’écouler.

– Que vous est-il arrivé ?

– Vous savez bien, cet homme...

Le marin tressaillit.

– M. Albert Morel ? dit-il.

– Oui.

– Eh bien, il est aimé d’une femme, d’une jeune fille sans expérience, d’une enfant qui lui a donné son âme tout entière.

– Mon Dieu !

– Et cette jeune fille...

Victor s’arrêta, la sueur au front.

– Achevez, murmura le marin.

– C’est ma sœur !

Et comme le marin baissait la tête, Victor

reprit :

– Vous comprenez bien, mon ami, qu’il ne faut pas, maintenant, que cet homme soit ce M. Charles de Nancery dont vous m’avez raconté l’épouvantable histoire, car...

– Car M. Charles de Nancery est marié, ajouta le marin.

Victor était pâle, ses dents claquaient d’épouvante.

– Et cependant si c’était lui ?

– Il faudrait le tuer, dit simplement le marin.

– Et si ma sœur allait en mourir ?

Le marin courba la tête et se tut.

Alors Victor lui raconta ce qu’il avait appris durant cette nuit : comment sa sœur Flavie avait rencontré M. Albert Morel, comment celui-ci osait, chaque soir, s’introduire dans le parc de la Martinière, et comment encore il s’était trouvé face à face avec lui au bout de la petite allée touffue qui conduisait au pavillon. Le marin l’écoula sans l’interrompre ; puis, quand il eut fini :

- Eh bien, que comptez-vous faire ?
- Je ne sais, dit Victor.
- Oh ! dit le marin, il est impossible que deux hommes se ressemblent aussi parfaitement.
- Mon Dieu ! taisez-vous !
- Tout à coup le marin se frappa le front :
- Ah ! quel souvenir ! s'écria-t-il.
- Que voulez-vous dire ?
- Je vous ai raconté que Charles de Nancery avait tué le commandant Brunot ?
- Oui !
- Mais je vous ai dit aussi qu'avant de tomber, le commandant avait atteint son adversaire au côté droit ?
- C'est vrai.
- La cicatrice d'un coup d'épée ne s'efface jamais. Si M. Albert Morel n'est autre que Charles de Nancery, il doit avoir, à la hauteur du sein droit, sous l'aisselle, la trace de ce coup d'épée.

– Oh ! dit Victor avec emportement, dussé-je le déshabiller de force, il faudra bien...

– Il est possible que deux hommes se ressemblent traits pour traits, acheva le marin, mais il est impossible que le hasard permette qu'ils éprouvent les mêmes accidents et portent une blessure identique. Si M. Albert Morel et Charles de Nancery, ne font qu'un...

– Demain, à pareille heure, je l'aurai tué, interrompit Victor.

– Seulement, dit le marin, le difficile est de constater si la blessure existe.

– Je vous dis que je le déshabillerai de force, s'il le faut.

– Vous êtes un enfant !

– Pourquoi ?

– Mais parce que si M. Albert Morel est un galant homme, s'il n'a rien de commun avec M. de Nancery...

– Eh bien ?

– Vous l'aurez mortellement offensé... car

avant de le déshabiller, il faudra bien lui raconter l'histoire de Charles de Nancery.

– C'est juste.

– Et, voyez les conséquences : si M. Albert Morel est un galant homme, dans quinze jours il sera le mari de votre sœur.

– Oh ! certes, oui.

– Croyez-vous qu'il vous pardonnera jamais de l'avoir pris pour un misérable et un assassin ?

– Mais que faire donc, alors ?

– Tenez, je considère la recherche de cette cicatrice comme la preuve matérielle de culpabilité que nous devons lui donner, à lui ; mais il nous faut une preuve morale, à nous, avant d'entreprendre cette recherche.

– Je ne vous comprends pas très bien, dit Victor de Passe-Croix.

– Écoutez : je vais, à déjeuner, parler de Bourbon, des colonies, de M. Raymond de Luz et du commandant Brunot.

– Bon !

– Épiez-le, regardez-le, observez ses gestes, son maintien, son regard. S’il se trouble, vous pourriez alors l’entraîner dans quelque coin de la forêt, pendant la chasse, et là, vous le sommerez de vous montrer à nu sa poitrine.

– Vous avez raison, dit Victor.

La cloche du déjeuner interrompit la conversation du marin et de Victor de Passe-Croix.

– Allons dit ce dernier, l’épreuve est prochaine.

Et ils regagnèrent le château.

– Quand ils entrèrent dans la salle à manger, tous les hôtes des Montalet étaient à table déjà.

Une seule place était vide. C’était celle de M. Albert Morel.

– Où est notre ami ? demanda M. de Montalet le père.

– Il est encore au lit, répondit Raoul.

– Allons, donc !

Amaury ajouta :

– Je l’ai rencontré ce matin, au point du jour, dans le jardin, souffrant d’une violente névralgie. Il s’est promené une partie de la nuit. Depuis il s’est couché et m’a fait prier de ne point l’attendre pour déjeuner.

– Pauvre Morel ! dit M. de Montalet, c’est un gai compagnon, d’ordinaire ; il va vous manquer aujourd’hui.

– Bah ! je le connais, dit Amaury ; il se lèvera vers onze heures, cassera une croûte, montera à cheval et viendra nous rejoindre.

– Sait-il où nous chassons ?

– Oui, dit Raoul de Montalet.

– Ah ! c’est-à-dire, observa Amaury, que je ne l’ai pas revu depuis le retour de Victor.

– Vous savez tous, messieurs, dit-il, le fameux pari de mon ami ?

– Oui, oui, dit-on à la ronde ; hurra ! pour la chienne beagle.

– Je l’ai vue tout à l’heure, dit un des chasseurs.

- Ah !
- Elle est charmante, ma foi !
- Eh bien ! messieurs, continua Amaury, je pensais que mon ami Victor se serait contenté d’une bête rousse.
- C’est déjà fort honnête, dit Raoul de Montalet.
- Mais Victor est ambitieux, ma foi !
- Je gage, dit M. de Montalet le père, qu’il veut un solitaire.
- Justement. Alors j’ai changé l’ordre du jour. Nous devons chasser dans les bois Rolland, mais nous irons attaquer au val Puiseaux ce vieux sanglier qui passe si gaillardement la Loire pour s’en aller en Gâtinais.
- Et que nous avons surnommé, dit Raoul, le *monsieur de Pithiviers*.
- Cette dénomination fit rire tout le monde, et Victor lui-même, en dépit de ses angoisses.
- Alors il faudra prévenir M. Albert Morel, dit M. de Montalet le père.

– C’est inutile, dit Raoul.

– Bah !

– La pauvre petite chienne beagle sera décousue sans que le *monsieur de Pithiviers* ait songé même à quitter sa bauge. Ce qui fait que les bêtes rousses seront chassées aujourd’hui.

Cette opinion de Raoul échauffa l’humeur chasseresse de Victor :

– C’est ce que nous allons voir bientôt, ami Raoul, dit-il.

– As-tu beaucoup d’argent sur toi, Victor ?

– J’ai cinquante louis que je vais doubler, répondit le jeune homme en nouant sa serviette et se levant de table.

– À cheval, messieurs ! dit Amaury.

– Les paris sont ouverts, ajouta Victor ; je tiens tout ce qu’on voudra...

L’assurance de Victor était telle que personne ne souffla mot.

On monta à cheval. La petite troupe des chasseurs se dirigea vers le val Puiseaux, suivie

d'un mulet qui portait sur son dos Fanchette,
couchée dans son panier.

XIV

Victor de Passe-Croix avait vingt ans, c'est-à-dire l'âge où les impressions sont vives et mobiles.

Une heure auparavant, notre héros n'avait qu'une préoccupation : savoir si M. Albert Morel n'était pas le même personnage que M. Charles de Nancery.

Mais M. Albert Morel n'avait point assisté au déjeuner ; on était parti sans lui ; et, une fois en route, Victor redevint le jeune homme aventureux qui ne songeait plus qu'à sortir triomphant de sa gageure.

Aux yeux de tous, Victor était insensé.

On ne chasse pas plus un sanglier avec un beagle qu'on ne tirerait sur un éléphant ou un rhinocéros avec un pistolet de salon.

Le beagle est un tout petit chien, à peu près de

la taille du terrier, bâti comme le basset ; avec cette différence qu'il a les jambes droites et qu'il est beaucoup moindre encore de volume. Le beagle a une petite voix glapissante qui ressemble bien plus à celle du renard chassant un lièvre qu'au coup de gorge d'un chien de meute.

On chasse le lapin dans les luzernes ou les bruyères avec le beagle ; on le met quelquefois sur un lièvre ou un chevreuil ; mais il n'est jamais venu à personne l'idée bizarre de lui faire attaquer un sanglier.

Cependant Victor avait parié, on tenait son pari, et, avec l'audace et la confiance naturelles à son âge, il s'en allait bravement en tête de la petite troupe, écoutant sans sourciller les brocards dont on l'accablait.

Le val Puiseaux, où était le rendez-vous, était un vallon assez sauvage, situé à une demi-lieue du château des Rigoles. Un taillis épais mélangé de broussailles, quelques roches grisâtres, se dressant çà et là aux flancs des deux coteaux qui l'enserraient, donnaient à ce vallon un aspect presque sinistre.

C'était au fond de ce vallon, situé lui-même au centre de grands bois, que le fameux solitaire, surnommé par les Montalet le *monsieur de Pithiviers*, se baugeait habituellement.

– Pauvre Fanchette ! dit Raoul de Montalet en tirant le joli animal de son panier, tu ne te doutes pas que tu vas mourir.

– Ne te presse donc pas tant de prononcer son oraison funèbre, cher, répondit Victor.

Il y avait, à l'entrée du vallon, une mare où le sanglier s'était souillé pendant la nuit.

– Tiens ! dit Amaury en lui montrant le pied du sanglier et ses vautrées, vois-tu ?

– Parbleu !... Au retour, là ! Fanchette, au retour, ma belle.

Et Victor mit le beagle au bord de la mare, reprit sa trompe et entonna la fanfare du *vautrait*.

Le petit animal flaira la passée et fit entendre un petit coup de voix.

– Tiens ! dirent les chasseurs, elle mord, la petite, et l'odeur ne lui est pas désagréable.

Comme si elle eût compris cet encouragement, Fanchette donna deux coups de voix, puis elle se prit à galoper vers le fourré, dans lequel elle se laissa glisser comme un lapin après deux jolis bonds.

– Elle court droit à la bauge ! cria Victor.

Et il poussa son cheval à travers les broussailles.

La voix menue, aigrette de la chienne beagle faisait un fort joli tapage sous le couvert.

On ne voyait plus Fanchette, mais on l’entendait.

Au bout de cinq minutes, elle fut au seuil de la bauge.

Le sanglier était couché sur le ventre, la hure à demi enfoncée dans la fange, l’œil rond et sanglant.

La petite chienne, un peu étonnée, un peu émue peut-être, s’arrêta hésitante et se tut un moment.

– Eh ! eh ! ricanèrent plusieurs chasseurs, est-ce qu’elle croyait être sur la voie d’un lapin ?

Mais Victor avait suivi Fanchette ; il était à deux pas d'elle, et il lui cria :

– Oh ! la la ! mon petit chien ; oh ! la, la ! sus ! sus !

Cette voix bien connue fit une héroïne de Fanchette, qui se rua sur le sanglier en faisant un tapage d'enfer.

Le solitaire, un peu surpris, n'avait point daigné se lever tout d'abord ; mais Fanchette fit un bond et le mordit à l'oreille gauche.

– Bravo ! bravo ! crièrent plusieurs voix ; mais gare le coup de boutoir !

Le coup de boutoir du solitaire fut terrible, en effet, car il entama un tronc d'arbre, mais non pas la peau de Fanchette.

Avec une adresse merveilleuse, le beagle avait esquivé le coup, tourné à mesure que le sanglier tournait, et elle jappait de plus belle, comme un roquet après un gros chien.

Le sanglier ahuri se ruait sur elle ; Fanchette fuyait, se jetait de côté, revenait en jappant, et le mordait, tantôt à l'oreille, tantôt à l'arrière-train,

esquivant toujours le coup de boutoir.

Victor était à quelques pas, sonnait l'attaque et triomphant par avance.

– Ah çà ! mais çà devient sérieux, sur mon honneur, dit enfin M. de Montalet le père.

– Bravo ! bravo ! murmurait-on tout alentour de la bauge.

Fanchette était un vrai petit démon.

Enfin, hors de lui, écumant, l'œil sanglant, fou de douleur et de colère, le solitaire débaugea.

Et Victor sonna le lancer.

Ce fut chose curieuse, pendant plus d'une heure, que cette chasse à travers les broussailles qui couvraient le val Puiseaux.

Le sanglier s'en allait lentement, faisait des randonnées, croisait ses fuites et ne paraissait nullement disposé à prendre un grand parti devant un aussi mince adversaire.

La petite chienne le suivait à vue, donnant de la voix avec un acharnement sans exemple.

– Eh bien, Amaury, fit Victor, qui suivait la

chasse au trot et avait à côté de lui l'aîné des Montalet, que penses-tu de cela ?

– Je pense que mon pari est perdu, dit Amaury.

– Tu te rends ?

– Morbleu ? oui. Et, tiens, en voilà la preuve.

En parlant ainsi, M. Amaury de Montalet prit dans le talon de sa selle une carabine à deux coups. Le sanglier trottait tranquillement à cinquante mètres en avant, ne songeant plus à revenir sur ses pas, mais suivant, au contraire, une ligne droite et se dirigeant vers le nord, c'est-à-dire vers la Loire.

M. Amaury de Montalet choisit un moment où la bête passait dans une éclaircie et présentait le travers.

Il épaula et fit feu.

Le sanglier tomba, frappé mortellement au défaut de l'épaule.

Alors Victor reprit sa trompe et sonna l'hallali.

– Combien veux-tu de ta chienne, Victor ? dit

Raoul de Montalet, qui arrivait au moment où le petit beagle mordait avec fureur les *suites* du sanglier agonisant.

– Combien m’en donnes-tu ?

– Vingt-cinq louis.

Le saint-cyrien se mit à rire.

– Elle n’est point à vendre, dit-il. Une chienne comme cela vaut pour moi un cheval de course. Vous voyez, messieurs, qu’elle me fait gagner des paris.

Victor avait mis pied à terre et avait pris dans ses bras la petite chienne, qu’il couvrait de caresses.

– Voilà tes vingt-cinq louis, dit Amaury de Montalet. Remets Fanchette dans son panier et allons-nous-en aux bois Rolland.

– Peuh ! fit Victor avec dédain ; après un solitaire, c’est maigre chose que des bêtes rousses.

– Tu n’as pas le triomphe généreux, Victor, dit Raoul.

Le marin s'était approché de Victor.

– Songez, lui dit-il à l'oreille, que nous retrouverons bien certainement M. Albert Morel aux bois Rolland.

– Vous avez raison, répondit Victor, qui s'empressa de remonter à cheval.

Deux heures après, les échos des bois Rolland, qui étaient de vastes sapinières, retentissaient des criailles de la meute des Montalet, du son du cor des piqueurs et des veneurs, et la chasse était à son plus beau moment.

Mais l'ardeur cynégétique de Victor s'était calmée.

Victor ne s'occupait plus de la chasse ; il songeait à M. Albert Morel. Le marin et lui galopèrent à travers champs et taillis, moins pour suivre la meute que pour rencontrer cet homme qui ressemblait si étrangement à M. Charles de Nancery.

Enfin, comme le soir venait, comme déjà le soleil s'inclinait à l'horizon, Victor, que l'officier de marine accompagnait encore, se trouva dans

une clairière face à face avec M. Albert Morel.

M. Albert Morel les salua tous les deux avec une grâce parfaite.

– Eh bien ! monsieur, dit-il à Victor, vous avez gagné votre pari ?

– Oui, monsieur.

– Je vous en fais mon compliment.

– Merci bien.

M. Albert Morel s'inclina.

– Dites donc, monsieur, continua Victor, oserais-je vous faire une proposition ?

– Faites, monsieur.

– Que penseriez-vous d'une petite halte sous ces grands chênes ?

– Comme vous voudrez ; il fait si chaud aujourd'hui ! Et M. Albert Morel, après avoir mis pied à terre, attacha son cheval à un arbre.

Le marin et Victor l'imitèrent.

Puis ils vinrent s'asseoir sur l'herbe, auprès de M. Albert Morel.

Le marin attachait sur lui un regard plein d'obstination.

– Vraiment ! monsieur, dit-il, vous craignez la chaleur ?

– Énormément, monsieur.

– Vous n'avez donc jamais vécu dans les pays chauds ?

– Jamais.

– Vous n'avez donc jamais franchi l'équateur ?

– Pas que je sache !

Et M. Albert Morel ajouta en souriant avec bonhomie :

– C'est bon pour vous, monsieur, qui avez fait le tour du monde.

– Deux fois, monsieur.

– Ah !

– Et je n'ai jamais eu plus chaud qu'un jour à l'île Bourbon.

– On dit pourtant que son climat est tempéré.

- Oui, au bord de la mer.
 - Vous vous étiez donc avancé dans l’intérieur des terres ?
 - Oui.
 - Alors, c’est différent.
 - J’ai fait à l’intérieur de l’île un singulier voyage.
 - ConteZ-nous donc cela, monsieur, dit M. Albert Morel avec calme.
 - Il faut dire qu’il était question d’un duel.
 - Ah !
 - Entre un officier français, le commandant Brunot, et un habitant de l’île Bourbon.
- Le marin prononça ces mots, lentement, appuyant sur le nom de Brunot et regardant M. Albert Morel bien en face.
- Celui-ci ne sourcilla point.
- À propos de quoi ce duel ?
 - Oh ! c’est tout une histoire.
 - Est-elle bien longue ?

- Non.
 - Voyons donc, alors ?
 - Il y avait, ou il y a encore à l’île Bourbon un créole appelé Charles de Nancery.
 - Ah !
 - Ce créole a épousé, voici sept ou huit ans environ, une riche héritière, mademoiselle de Luz, sœur d’un malheureux jeune homme qui fut tué en duel à Paris par un officier de hussards.
- M. Albert Morel écoutait avec une grande attention et ne sourcillait pas.
- Or, figurez-vous, continua le marin, que l’un des témoins de l’officier de hussards, devenu chef de bataillon d’infanterie de marine, fut envoyé à Bourbon sur une frégate à bord de laquelle j’étais moi-même aspirant.
 - Je devine, dit M. Albert Morel, ce M. de Nancery s’est battu avec le commandant.
 - Justement.
 - Pour venger le malheureux frère de sa femme.

– Vous vous trompez, monsieur.

– Bah !

– Car ce M. Charles de Nancery, acheva le marin en regardant M. Albert Morel en face, était un misérable assassin.

M. Albert Morel ne put être maître de lui en ce moment. Il pâlit et se leva avec précipitation. L'œil de Victor pesait sur lui comme la pointe d'une épée.

XV

Avant d'aller plus loin, disons ce qui s'était passé entre M. Albert Morel et ce personnage mystérieux que nous avons désigné sous le nom de *bûcheron*.

M. Albert Morel n'avait point songé à dormir, après qu'il eut reçu le billet que lui apportait son valet de chambre.

Aucune raison sérieuse ne l'avait empêché d'assister au déjeuner des chasseurs et de partir avec eux pour être témoin des exploits de Fanchette, la petite chienne beagle.

Mais M. Albert Morel avait bien autre chose à faire, ma foi ! que d'aller à la chasse.

Le bûcheron l'attendait.

Quand les veneurs furent partis, M. Albert Morel se leva, fit lentement sa toilette, et, comme l'avait prédit l'un des Montalet, il descendit vers

onze heures à la salle à manger.

Quand arrivait l'époque des chasses, le château des Rigoles devenait le centre d'une véritable république.

Chacun y vivait librement, à sa guise, suivant son humeur et sa fantaisie.

M. Albert Morel se fit servir à déjeuner, comme s'il eût été chez lui, puis il demanda un cheval, car le sien était las, et il partit annonçant qu'il allait rejoindre les chasseurs.

Il piqua même un temps de galop jusqu'aux bois, dans la direction du val Puiseaux.

Mais une fois qu'il fut sous la futaie, il tourna brusquement à gauche, gagna les bois Rolland, et arriva, comme l'angélus de midi sonnait au clocher d'un village voisin, au four à plâtre abandonné qu'on lui avait assigné pour rendez-vous.

Un homme l'y attendait.

Cet homme était monté sur le mur du four à plâtre, et, à première vue, c'était bien un bûcheron, vêtu d'un sarrau bleu, coiffé d'un

méchant béret, qui avait auprès de lui une hache et un marteau.

Mais en y regardant de plus près, on aurait pu voir que ce personnage avait du linge de corps comme jamais un vrai bûcheron n'en avait porté, et que ses mains blanches, longues, aristocratiques, ne s'étaient jamais durcies au contact de la cognée.

De plus, cet homme fumait un cigare, un vrai cigare, ma foi : de ceux que la régie vend soixante centimes, la moitié du salaire d'une journée pour un pauvre bûcheron.

Enfin cet homme était jeune et beau, il avait le teint blanc et mat, une fine moustache noire, une tournure distinguée, que son accoutrement bizarre était impuissant à dissimuler.

En voyant arriver M. Albert Morel, cet homme ne se leva point. Il demeura fort tranquillement assis sur son mur, secouant du bout des doigts la cendre de son cigare.

M. Albert Morel, au contraire, descendit de cheval et s'approcha, le chapeau à la main, dans

une attitude respectueuse qui ne semblait pas faire partie de ses habitudes.

En effet, tous ceux qui connaissaient M. Albert Morel le tenaient pour un homme parfaitement bien élevé, mais de formes légèrement hautaines.

Il était gentilhomme de manières, sinon de naissance, disait-on dans le monde.

– Bonjour, monsieur Morel, dit le faux bûcheron. Vous êtes exact, j’en conviens.

– Monsieur le vicomte sait bien, dit M. Albert Morel, que ses ordres sont toujours ponctuellement exécutés.

– Fi ! monsieur ; ne vous servez donc pas de ce vilain mot : *des ordres !* Je me contente d’exprimer des désirs, mon cher...

– Monsieur le vicomte est trop bon, en vérité !

– Voulez-vous un cigare ? dit le faux bûcheron.

Et il présenta son étui à M. Albert Morel. Celui-ci hésita.

– Prenez donc ! insista celui auquel on venait de donner le titre de vicomte ; nous avons à causer longuement, si j’en crois votre billet.

– En effet.

M. Albert Morel prit le cigare, l’alluma à celui du vicomte, mais il demeura debout.

– Asseyez-vous donc là, sur ce fagot, dit le faux bûcheron.

M. Albert Morel s’assit.

– À présent, je vous écoute.

Alors M. Albert Morel s’exprima ainsi :

– Tout allait fort bien, monsieur. M^{lle} Flavie de Passe-Croix m’aimait de plus en plus.

– Je sais cela.

– Elle avait accepté sans réserve la petite fable de l’oncle dont j’attends le nom et l’héritage.

– Je sais encore cela.

– Huit jours de plus, et elle était mûre pour l’enlèvement.

– Eh bien ?

- Une catastrophe est survenue.
 - Bah !
 - Vous savez bien que M^{lle} de Passe-Croix a un frère.
 - Oui, qui sort de Saint-Cyr cette année.
 - Justement.
 - Eh bien ! ce frère...
 - Ce frère était aux Rigoles, hier matin, chez les Montalet.
 - Je sais qu’il est lié avec eux.
 - Il y a pareillement aux Rigoles un officier de marine dont vous savez le nom, sans doute, M. de Fromentin.
 - Bon ! après ?
 - Cet officier et Victor de Passe-Croix ont beaucoup causé ensemble, hier, dans la journée.
 - Ah ! ah !
 - Tous deux me regardaient obstinément.
- Le faux bûcheron eut un sourire railleur.
- Est-ce que cela vous étonne, cher monsieur,

dit-il, que M. de Fromentin, qui a été le témoin du commandant Brunot, vous regarde ? Vous ressemblez si parfaitement à M. Charles de Nancery...

Un nuage passa sur le front de M. Albert Morel.

– Eh bien ! reprit le faux bûcheron, est-ce là ce que vous appelez une catastrophe, monsieur ?

– Oh ! non.

– Expliquez-vous donc alors...

– Hier soir, je suis allé, comme de coutume, à la Martinière.

– Bon !

– Et comme je quittais M^{lle} de Passe-Croix...

– Vous vous êtes trouvé face à face avec son frère Victor.

– Justement.

– Ce qui vous a étonné et même un peu épouvanté.

– Vous savez cela ?

– Je le suppose, du moins.

M. Albert Morel courba le front.

– Et M. Victor de Passe-Croix, continua le faux bûcheron, vous a sommé d'épouser sa sœur ?

– À peu près...

– Peut-être même vous a-t-il demandé des renseignements sur votre position et votre famille ?

– Oui, monsieur le vicomte, et, vous comprenez...

– Je comprends qu'il sera difficile à M. Albert Morel de satisfaire M. Victor de Passe-Croix, ricana le faux bûcheron.

– Aussi me suis-je hâté de vous écrire.

– Vous avez bien fait.

– Car je ne sais, en vérité...

– Que lui avez-vous dit ?

– Que, ce soir, je lui donnerais toutes les satisfactions qu'il demande.

– Ah !

– Car, ajouta M. Albert Morel, c'est ce soir qu'il veut m'emmener à la Martinière.

– Pourquoi faire ?

– Pour que je m'explique nettement à son père, le baron de Passe-Croix, sur mes intentions.

– Il va vite en besogne, le jeune homme, murmura en souriant le vicomte.

Puis il regarda M. Albert Morel.

– Monsieur, lui dit-il, changeant tout à coup de ton et d'attitude, savez-vous comment Victor de Passe-Croix a appris la vérité ?

– Je l'ignore, monsieur.

– Hier matin, comme il se rendait aux Rigoles, il a rencontré un de ses voisins qui lui a dit que, chaque nuit, un homme s'introduisait dans le parc de la Martinière.

– Et... ce voisin...

– C'était moi qui l'avais aposté sur le passage de Victor.

– Vous ! monsieur le vicomte ?

– Moi, monsieur.

M. Albert Morel regardait le faux bûcheron avec stupeur. Ce dernier reprit :

– N’en doutez pas, M. de Fromentin, l’officier de marine aura raconté à Victor de Passe-Croix l’histoire du créole Charles de Nancery.

– Je le crains.

– Il faut vous arranger aujourd’hui même, monsieur, pour que M. de Passe-Croix sache que Charles de Nancery et Albert Morel ne font qu’un.

– Mais... monsieur... tout est perdu, alors.

– Au contraire, tout est sauvé.

– Je ne comprends plus.

– C’est inutile. Agissez, on pense pour vous, monsieur.

M. Albert Morel s’inclina.

– Écoutez, poursuivit le faux bûcheron, Victor de Passe-Croix est jeune, mais il est circonspect et incapable de jouer sottement avec l’honneur de sa sœur. Quand il saura qui vous êtes, il songera à

vous tuer sans bruit, sans esclandre.

M. Albert Morel fit la grimace.

– Il vous proposera un duel, et, d’après ce que vous m’avez dit, il est probable que M. de Fromentin sera son témoin.

– Je le crois aussi, monsieur.

– S’il en est ainsi, vous lui donnerez rendez-vous à la clairière du val Fourchu.

– Bien.

– Et vous lui direz que vous y serez ce soir.

– À quelle heure ?

– Après le souper. Il fait clair de lune. On peut se battre à l’épée.

M. Albert Morel crut comprendre.

– Ah ! dit-il, je devine à présent votre but, monsieur le vicomte.

– Je ne crois pas, moi.

– Vous voulez que je tue Victor de Passe-Croix.

– Vous êtes un niais, monsieur Morel, dit

froidement le vicomte.

– Alors...

– Alors, il est inutile que vous compreniez. Dites seulement à Victor de Passe-Croix que vous serez à neuf heures, avec un témoin, des épées et des pistolets, à la clairière du val Fourchu.

– C’est parfait, monsieur le vicomte, j’obéirai.

– Allez, dit le *bûcheron*.

Et, d’un geste, le mystérieux personnage fit comprendre à M. Albert Morel que son audience était terminée.

Celui-ci se leva, salua profondément, alla reprendre son cheval, qu’il avait attaché à un arbre, sauta en selle et s’éloigna.

XVI

Alors ce personnage mystérieux qui signait ses billets : *Le Bûcheron*, et que M. Albert Morel appelait M. le vicomte, ce personnage se leva à son tour, mit la cognée et le marteau sur son épaule, et se dirigea vers un petit sentier qui s'enfonçait dans le bois.

Ce sentier, que le bûcheron suivit pendant près de trois quarts d'heure, courait sous la futaie en zigzags et conduisait à une sorte de hutte, qui avait dû être habitée par de vrais bûcherons, mais qui, pour lors, eût semblé abandonnée sans un mince filet de fumée qui montait au-dessus du toit.

Cependant le vicomte alla droit à la porte et frappa.

Une voix se fit entendre à l'intérieur et demanda :

– Que veut-on ?

– Causer de la pluie et du beau temps, messeigneurs.

La porte ne s’ouvrit point encore.

– Aimez-vous les nuits sombres ? demanda la voix du dedans.

– Non, répondit le vicomte, je préfère le *clair de lune*.

Alors la porte s’ouvrit.

Dans la hutte où pénétra le vicomte se trouvaient trois jeunes gens assis devant un feu de tourbe.

Tous trois fumaient de beaux cigares ; tous trois cependant étaient vêtus comme le bûcheron, d’un sarrau bleu et d’un pantalon de grosse laine.

– Eh bien ? dit l’un d’eux.

– La mine a éclaté.

– Ah ! ah !

– Victor sait tout.

– A-t-il tué Albert Morel ?

– Non ; mais ce soir il pourra bien le faire, si nous n’y mettons bon ordre.

Et le vicomte raconta à ses compagnons son entretien avec M. Albert Morel. Puis il ajouta :

– Maintenant, messieurs, il n’y a pas une minute à perdre.

– La chaise de poste est prête depuis trois jours, dit l’un des jeunes gens.

– Très bien.

– Où faudra-t-il la conduire ?

– Dans le fourré du val Fourchu, à cent pas de la clairière.

– C’est moi qui suis le postillon, ajouta un second, et je vous garantis, messieurs, que les chevaux de Cardassol n’auront jamais été menés si bon train.

– Et moi, messieurs, reprit le vicomte, je vous conseille de ne point oublier vos pistolets. Le jeune homme a de la race, il résistera comme un beau diable !...

Albert Morel, en quittant le prétendu

bûcheron, s'était donc dirigé vers le bois Rolland, et il n'avait point tardé à rejoindre les Montalet et leurs hôtes.

Deux heures après, nous l'avons vu, et il retrouvait face à face avec Victor de Passe-Croix et l'officier de marine. Ce dernier lui racontait cette histoire, qu'il ne savait que trop bien, du commandant Brunot et de M. de Nancery.

À cette épithète d'assassin dont le marin flétrit M. de Nancery, soit qu'il ne pût être maître de lui plus longtemps, soit qu'il ne fît qu'obéir aux ordres mystérieux de ce personnage plus mystérieux encore qu'on appelait le bûcheron, M. Albert Morel s'était donc levé tout pâle et tout frémissant.

L'œil de Victor pesait sur lui.

– Mais qu'avez-vous donc, cher monsieur, fit le marin.

– Moi ? rien... excusez-moi.

– Est-ce que vous auriez connu le commandant Brunot ?

– Oh ! non.

– Ou M. de Nancery ?

– Pas davantage.

Le trouble de M. Albert Morel allait croissant.

– Cher monsieur, dit Victor à son tour, M. de Fromentin ne vous raconte point l’histoire de M. le commandant Brunot et de M. Charles de Nancery sans raisons...

– Je ne vois pas celles qu’il peut avoir, cependant...

Et la voix de M. Albert Morel commençait à trembler.

– Ah ! c’est que, dit Victor, il paraît que vous ressemblez beaucoup...

– À qui donc ?

– À M. Charles de Nancery.

– Ah ! vous trouvez...

– Et, dit M. de Fromentin, qui ne doutait plus depuis un instant, si je pouvais seulement voir votre côté droit à nu...

Et M. Albert Morel reprit d’un air hautain :

– Plaît-il, monsieur ?

Le marin poursuivit avec calme :

– Voir votre côté droit, et constater que vous n’avez pas sous l’aisselle certain coup d’épée que reçut M. de Nancery.

– Monsieur !...

– Eh ! mon Dieu ! monsieur, dit le marin, M. de Passe-Croix m’a tout confié...

– Plaît-il ?

– Je sais que sa sœur vous aime ; et comme vous ressemblez, trait pour trait, à cet assassin qu’on nomme Charles de Nancery...

– Mais, monsieur...

– Vous ne pouvez nous refuser la seule preuve que nous vous demandons de votre non-identité avec ce misérable !

Victor avait un moment gardé le silence.

– Allons ! monsieur, dit-il à son tour, faites-moi donc le plaisir de vous exécuter.

– Comment l’entendez-vous ? fit M. Albert Morel en se redressant.

- Mettez votre habit bas.
- Comme pour un duel, n'est-ce pas ?
- Justement.
- Et puis ?

Et M. Albert Morel ricanait.

- Et puis ouvrez votre chemise...

Mais M. Albert Morel ne bougea pas et répondit :

– Vous êtes fou, monsieur, d'avoir pu supposer un moment que je descendrais à de semblables complaisances. Permettez que je rejoigne la chasse... à moins toutefois que M. de Fromentin ne veuille continuer son histoire.

– Vous la connaissez aussi bien que lui ! s'écria Victor.

Et le jeune homme, hors de lui, cingla un coup de cravache en plein visage à M. Albert Morel.

Celui-ci étouffa un cri rauque, un cri sauvage, recula d'un pas et leva sur Victor un regard injecté :

- Il me faut tout votre sang à présent ! dit-il.

- Et moi, j’ai soif du vôtre ! répondit Victor.
- Messieurs, dit à son tour le marin, après ce qui vient de se passer, il est inutile d’entrer dans de bien longues explications.
- C’est mon avis, dit Victor avec hauteur, et bien qu’il me répugne de me battre avec M. Charles de Nancery, l’assassin...
- Monsieur !...
- Je ferai cet honneur à l’homme qui a essayé de déshonorer la maison de mon père.
- Oh ! monsieur, prenez garde ! murmura M. Albert Morel, dont les dents claquaient de fureur.
- Je suis à vos ordres, monsieur.
- Eh bien, ce soir, après le souper...
- Soit.
- Nous nous battons au clair de lune.
- Oui.
- Au val Fourchu, dans la clairière.
- Oui.
- Amenez monsieur pour vous servir de

témoin ; j'en aurai un, moi aussi.

Et comme le marin et Victor se regardaient, M. Albert Morel ajouta :

– Mon témoin est étranger au château des Rigoles, et il est inutile de mettre aucun de ces messieurs dans la confiance de nos affaires.

Victor fit un signe d'assentiment.

Alors M. Albert Morel remonta à cheval, et au moment de s'éloigner il ajouta en regardant Victor :

– À propos, monsieur, quelles sont vos armes ?

– L'épée, si vous le voulez bien.

– Soit.

– La difficulté, dit le marin, sera peut-être de nous en procurer aux Rigoles.

– Ne vous inquiétez pas, j'en aurai. À ce soir, messieurs.

M. Albert Morel redevenu complètement maître de lui, salua Victor et le marin et s'éloigna au petit trot. Victor et M. de Fromentin se

regardèrent alors.

– Maintenant vous ne doutez plus, n'est-ce pas ? fit le marin.

– Hélas !

Et en prononçant cette exclamation, Victor songea à sa sœur.

– Pauvre Flavie ! murmura-t-il, elle est capable d'en mourir...

Une larme roula dans ses yeux et descendit lentement le long de sa joue.

– Courage ! lui dit le marin, il faut d'abord tuer cet homme... et puis nous songerons à guérir votre sœur de son fatal amour...

XVII

Le soir, au château des Rigoles, le souper fut gai et bruyant comme de coutume.

La journée de chasse avait été superbe. On avait pris trois sangliers, dont une laie, sans compter le vieux solitaire, dont la vaillante petite Fanchette avait occasionné la mort.

M. Albert Morel, Victor et l'officier de marine s'étaient comme donné le mot pour affecter une insouciance et une bonne humeur parfaites.

Personne, durant le souper, à les voir manger de fort bon appétit et rire de bon cœur, n'aurait pu supposer un seul instant qu'il y avait entre eux l'abîme creusé par un coup de cravache.

– Messieurs, dit Victor, comme le souper tirait à sa fin, j'ai la douleur de vous quitter ce soir.

– Comment ! tu pars ? dit Raoul de Montalet.

– Oui, j'ai promis à ma mère de retourner à la

Martinière ce soir ; mais je reviendrai.

– Quand ?

– Bientôt. Demain peut-être.

– Ce cher Victor, dit Amaury de Montalet, passe ses journées et ses nuits à cheval.

– Comment dors-tu donc, Victor ? demanda Raoul.

– Je dors à cheval, répondit Victor.

– Messieurs, dit à son tour M. Albert Morel, on vient d'allumer des cigares, et je puis maintenant, grâce aux consolations philosophiques du havane, vous porter, sans crainte, un coup terrible.

– Oh ! oh ! quel exorde !

– M. Victor de Passe-Croix n'est point le seul à désertier ce séjour hospitalier et charmant.

– Hein ? que dites-vous, Morel ? fit M. de Montalet le père.

– Moi aussi, je vais vous quitter.

– Vous ?

– Je pars ce soir même pour aller prendre le chemin de fer à la première station.

– Et où allez-vous ?

– À Paris.

– Mais vous ne nous aviez pas dit un mot de tout cela ce matin ?

– Non ; mais j’ai reçu une lettre qui me rappelle à Paris. Seulement, je vais vous dire, comme M. de Passe-Croix, non point : Adieu ; mais : Au revoir !

– Vous reviendrez ?

– Dans trois ou quatre jours, probablement.

– À la bonne heure !

M. Albert Morel consulta sa montre.

– Il est huit heures et demie, dit-il ; je n’ai que le temps de monter à cheval et de courir au chemin de fer. Je vous laisse mes chevaux et mon valet de chambre, Montalet.

– Parbleu ! c’est tout simple.

M. Albert Morel fit ses adieux rapidement, et dix minutes après il montait à cheval.

Un quart d'heure plus tard, Victor partait à son tour, et descendait la grande allée qui servait d'avenue au château, tandis que M. de Fromentin, officier de marine, s'en allait par un sentier détourné, à pied et fumant son cigare, attendre notre héros à l'entrée du val Fourchu.

Le val Fourchu était une vaste sapinière enserrée entre deux ondulations de terrain que, dans le pays, on se plaisait à nommer les collines.

C'était peut-être le seul endroit un peu accidenté que l'on pût trouver à dix lieues à la ronde.

M. de Fromentin avait, comme disent les paysans, coupé par le plus court, tandis que Victor, au contraire, avait fait un détour assez long ; si bien que le saint-cyrien trouva le marin à l'entrée de la sapinière.

– Hâtons-nous, dit le marin, il faut arriver les premiers.

La sapinière était fourrée, et le sentier qui courait au travers et conduisait à la petite clairière qui devait être le lieu du combat était çà et là

encombré de ronces.

– Vous ferez bien de laisser votre cheval ici, dit le marin.

– J’y songeais.

Et Victor mit pied à terre ; mais il prit ses pistolets dans ses fontes et les passa à sa ceinture.

– Avec un homme comme M. Charles de Nancery, dit-il, toutes les précautions sont bonnes...

– Il s’est chargé d’apporter des épées, ce me semble ?

– Oui.

– Alors, vous pouvez compter que les épées qu’il apportera lui sont familières.

– Oh ! peu importe !

– Tirez-vous bien ?

– Je passe, à Saint-Cyr, pour un des plus forts.

– M. de Nancery tire merveilleusement aussi.

– Bah ! fit Victor avec une fierté insouciante, rassurez-vous, je le tuerai !...

– Il le faut, dit laconiquement le marin.

Ils arrivèrent, tout en causant ainsi, à l'entrée de la clairière.

La lune brillait au ciel, et, à sa clarté, Victor et son témoin aperçurent deux hommes assis l'un près de l'autre, au pied d'un arbre.

Ces deux hommes se levèrent à leur approche et vinrent à leur rencontre.

L'un était M. Albert Morel.

L'autre, un inconnu qui avait le visage barbouillé de suie.

– Ah ça ! monsieur, fit Victor avec hauteur, en s'adressant à M. Albert Morel et lui montrant du doigt l'homme qui l'accompagnait, est-ce que c'est là votre témoin, par hasard ?

– Oui, monsieur.

– Un charbonnier ?

– On prend ce qu'on trouve, monsieur, dit l'homme barbouillé d'un ton moqueur.

Puis il marcha droit à M. de Fromentin étonné.

– Pardon, monsieur, lui dit-il, n'êtes-vous pas

monsieur de Fromentin, lieutenant de vaisseau ?

Le marin tressaillit au son de cette voix, et chercha à reconnaître ce visage barbouillé de suie.

– Est-ce que vous me connaissez, monsieur ? fit-il.

– Vous souvenez-vous de la nuit du 13 mars ?

Le marin étouffa un cri.

– Que voulez-vous de moi ? fit-il avec une sorte d'inquiétude subite.

– Vous allez le savoir...

Et l'homme barbouillé de suie entraîna le marin à l'autre extrémité de la clairière, comme pour y régler avec lui les conditions du combat.

Le marin semblait avoir été métamorphosé subitement par l'accent de cette voix, qui lui rappelait cette date mystérieuse du treize mars.

Toute sa personne trahissait une profonde inquiétude, et cet homme, qui était brave et loyal, semblait éprouver comme une terreur superstitieuse.

– Ainsi, lui dit l’homme au visage noirci, vous vous souvenez de la nuit du 13 mars ?

– Oui ! dit M. de Fromentin en baissant la tête.

– Par conséquent, vous êtes prêt à tenir votre serment ?

– Oui !

– Songez que vous avez juré d’obéir à celui qui vous rappellerait cette date ?

– J’obéirai.

– Alors, écoutez...

Et l’inconnu se pencha à l’oreille du marin, qui tressaillit, et eut un geste d’étonnement et presque d’effroi.

– Mais c’est impossible ! dit-il.

– Non, puisque vous m’avez fait un serment.

– Je ne puis trahir l’amitié et la confiance de ce jeune homme, cependant.

– Il ne lui arrivera aucun mal.

– Vous me le jurez ?

– Je vous le jure.

Le marin courba la tête et ne souffla plus un mot.

Durant ce court colloque, Victor s'était tenu à l'autre extrémité de la clairière, à quelques pas de M. Albert Morel, muet et immobile lui-même.

Notre héros avait cru d'abord que son témoin et l'homme barbouillé de suie réglaien ensemble les conditions du combat. Cependant il s'étonna de ne voir ni épées, ni pistolets.

Et comme les témoins revenaient, il dit à M. Albert Morel :

– Il me semble, monsieur, que vous vous étiez engagé à apporter des armes ?

– Oui, monsieur, répondit M. Albert Morel en s'inclinant.

– Où sont-elles ?

Le témoin de M. Albert Morel se chargea de la réponse.

– Tranquillisez-vous, monsieur, dit-il avec un ton de courtoisie et une pureté d'accent qui semblaient hautement démentir sa prétendue profession de charbonnier, les épées vont venir.

– Hein ? fit Victor.

– On va les apporter.

– Qui donc ?

– Mon valet de chambre, répondit simplement le bûcheron.

Victor, surpris, fit un pas en arrière et regarda cet homme avec défiance.

– Qui donc êtes-vous ? fit-il.

– Le témoin de monsieur.

– Mais encore.

– Oh ! peu importe le reste !

Et l'inconnu appuya deux doigts sur ses lèvres et fit entendre un coup de sifflet modulé d'une façon particulière.

– Monsieur !... fit Victor, qui fut pris d'un sentiment de défiance.

– J'appelle mes gens.

– Vos... gens ?

Et, instinctivement, Victor posa la main sur la crosse de ses pistolets qu'il avait passés à sa

ceinture.

Presque aussitôt deux hommes sortirent du fourré derrière Victor, tandis qu'un troisième venait se placer auprès de M. Albert Morel.

Ces hommes, comme le premier, avaient le visage noirci. À leur vue, Victor devina une trahison ; mais incapable de supposer que son témoin, M. de Fromentin, pût être le complice de ces hommes, il lui tendit vivement un de ses pistolets en lui disant :

– Monsieur, nous sommes tombés dans un guet-apens, défendez-vous !

Le marin prit le pistolet, et comme c'était convenu sans doute entre lui et l'homme qui lui avait rappelé la date du 13 mars, il vint se placer à côté de lui.

Mais déjà ce dernier avait changé d'attitude et de langage, et il s'était avancé vers Victor.

– Monsieur, lui dit-il, vous vous trompez, nous ne sommes pas des assassins.

– C'est possible, répondit fièrement Victor ; mais, dans tous les cas, votre présence ici est

inqualifiable.

– Je suis le témoin de M. Albert Morel.

– Bon ! mais... ces hommes ?

– Ces hommes m'obéissent.

– Ah ! Et qu'allez-vous donc leur commander ?

– Vous allez voir...

L'homme barbouillé de suie fit alors un signe, et les trois personnages qui étaient sortis du fourré se rapprochèrent de Victor.

Celui-ci leva son pistolet.

– Je tue le premier qui fait un pas de plus ! dit-il froidement.

Mais l'homme barbouillé de suie n'en tint aucun compte.

Et il marcha résolument vers Victor.

Celui-ci n'hésita point ; il ajusta et fit feu.

L'homme fit un mouvement et s'arrêta une seconde, comme s'il eût été frappé en pleine poitrine, puis il se remit en marche.

– Feu ! monsieur, feu ! cria Victor, ivre de rage en se tournant vers M. de Fromentin.

Le marin appuya le doigt sur la détente, mais le coup ne partit pas.

La capsule avait brûlé.

Ce fut alors comme un signal.

Les quatre hommes et M. Albert Morel se ruèrent sur Victor.

En moins d'une minute, le jeune homme fut enlacé, pressé, renversé, et on le prit à la gorge pour l'empêcher de crier.

– Des cordes ! demanda le bûcheron.

– En voici, répondit une voix.

L'officier de marine se tenait à l'écart, immobile et confus.

On jeta un mouchoir sur les yeux de Victor, on lui en passa un autre dans la bouche en guise de bâillon.

À partir de ce moment, le jeune homme ne vit plus rien et ne put proférer ni une parole ni un cri ; mais il se sentit emporté à travers le bois, et

il entendit autour de lui les pas précipités de ces inconnus qui semblaient obéir à M. Albert Morel.

Enfin, ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et on le jeta dans une voiture.

Puis deux hommes se placèrent à côté de lui, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite.

– Fouette ! dit la voix de l'un deux.

*

À deux pas de la chaise de poste, l'homme barbouillé de suie, qui s'était montré le premier aux yeux de Victor, causait à voix basse avec M. Albert Morel.

– Eh bien ! disait ce dernier, que dois-je faire à présent ?

– Vous en aller chez les Cardassol.

– Ah !

– Et y demeurer caché.

- Pourrait-on sortir le soir ?
- Parbleu !
- Et aller à la Martinière ?
- Demain, comme à l'ordinaire.
- Et demain, que dirai-je ?
- Je vous verrai d'ici là.
- Où ?
- Chez les Cardassol.

M. Albert Morel s'inclina.

– Et je vous donnerai vos instructions à ce sujet. Allez.

Et le personnage mystérieux que M. Albert Morel avait le matin salué de son titre de vicomte, et qui signait ses lettres *le Bûcheron*, accompagna ces derniers mots d'un geste assez significatif pour que M. Albert Morel levât immédiatement la séance.

Puis, tandis que ce dernier s'écartait, le *bûcheron* s'approcha de la berline de voyage, qui s'ébranlait en ce moment, et s'adressant à l'un de ceux qui se trouvaient auprès de Victor, il ajouta :

– Vous connaissez bien vos instructions, n'est-ce pas ?

– Oui, oui.

– Alors, bon voyage ! Fouette ! postillon, fouette !

La chaise de poste était alors sur la lisière nord de la sapinière, dans un chemin de traverse sablonneux, comme tous les chemins de Sologne, du reste. Elle était attelée de trois vigoureuses bêtes percheronnes, bien mieux taillées, du reste, pour traîner la charrue que pour courir la poste ; mais celui des hommes qui la conduisait à grandes guides détacha aux chevaux un si merveilleux coup de fouet que ceux-ci s'élançèrent à fond de train, laissant au bord du chemin l'inconnu qui se faisait appeler *le bûcheron*.

Ce dernier se retourna vers la sapinière et aperçut alors l'officier de marine qui, mélancoliquement assis au revers d'un fossé, assistait en spectateur muet à l'enlèvement de son jeune ami M. Victor de Passe-Croix.

– Ah ! vous voilà, monsieur, lui dit le bûcheron en le saluant de la main.

– Oui, monsieur.

– Convenez que nous sommes de vrais bandits à vos yeux ?

– Monsieur, répondit le marin tout pensif, il faut que je me rappelle votre situation dans le monde, le nom honorable que vous portez, la réputation de galant homme dont vous avez toujours joui, pour ne point me figurer, à cette heure...

Et comme M. de Fromentin hésitait, le bûcheron acheva, se mettant à rire :

– Que je suis affilié à une bande de voleurs dont M. Albert Morel est le chef, n'est-ce pas ?

– Ah ! c'est que vous ne savez peut-être pas, reprit le marin, ce qu'est M. Albert Morel ?

– Si, je le sais.

– Vous... le... savez ?

– C'est un assassin, et il se nomme de son vrai nom, Charles de Nancery.

– Et c’est à un pareil homme que vous prêtez votre appui ?

– Peut-être.

– Et vous le favorisez pour déshonorer une famille honorable ?

– Monsieur, interrompit le bûcheron, connaissez-vous bien Victor de Passe-Croix ?

– C’est un loyal caractère, une excellente nature, un brave garçon, en un mot, monsieur.

– Connaissez-vous le baron de Passe-Croix, son père ?

– Non.

Un second ricanement passa dans la gorge du bûcheron.

– Et si je vous disais que celui-là est un misérable ?

– Monsieur !...

– Pire que M. Albert Morel...

– Oh ! c’est impossible !...

– C’est pourtant vrai. M. Albert Morel,

dominé par une pensée cupide, a fait tuer un homme...

– Et... le baron ?

– Le baron ? ricana le bûcheron, il a fait mieux que cela, monsieur.

Le marin tressaillit.

– Il a assassiné une femme et il a dépouillé une pauvre enfant de son héritage.

– Monsieur ! monsieur ! dit le marin en prenant le bras du bûcheron et le serrant avec force, êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez ?

– Sur l'honneur du nom que je porte ! répondit son interlocuteur.

M. de Fromentin courba de nouveau le front et se tut un moment ; puis il reprit tout à coup :

– Mais enfin, monsieur, le fils n'est point coupable du crime de son père ?

– Chut !... dit le bûcheron. Je vous ai promis qu'il ne lui arriverait aucun mal ; ne m'en demandez pas davantage...

Tandis qu'ils causaient ainsi, le marin et le bûcheron avaient tourné la sapinière, et ils étaient arrivés à l'endroit où Victor de Passe-Croix avait, une heure auparavant, attaché son cheval.

L'animal hennissait et piaffait d'impatience.

Le bûcheron le détacha, puis il lui mit la bride sur le cou et la noua.

– Que faites-vous ? demanda le marin un peu étonné.

– Je renvoie le cheval à la Martinière. Oh ! soyez tranquille, il y retournera bien tout seul.

– Mais songez donc qu'en voyant arriver le cheval... sans le cavalier...

– On sera inquiet, voulez-vous dire ?

– C'est impossible autrement.

– Eh bien, c'est ce que je veux, répondit froidement le bûcheron.

Et, cassant une branche d'arbre, il s'en fit une cravache pour fouetter la croupe de Neptune, qui s'élança au galop dans la direction de la Martinière.

XVIII

Cependant la chaise de poste roulait au grand trot.

Durant quelques minutes, Victor de Passe-Croix fut comme anéanti.

La scène de violence dont il avait été victime avait été si rapidement conduite, on l'avait si étroitement garrotté, si solidement bâillonné, qu'un homme plus âgé et plus calme que lui eût tout aussi bien perdu la tête dans les premiers moments.

Mais enfin le sentiment exact de sa situation lui revint, et, passant de la prostration à la violence, il essaya de briser ses liens et de se débattre, poussant au travers de son bâillon des sons inarticulés.

Alors un des deux hommes qui s'étaient placés auprès de lui, posa une main sur son épaule et lui

dit :

– Au lieu de vous débattre, monsieur, veuillez m’écouter.

Cette voix était jeune, et avait je ne sais quoi de sympathique.

Victor en subit le charme, et se contint sur-le-champ. L’inconnu reprit :

– Vous êtes ici garrotté et sans armes, entre deux hommes armés. Si vous parveniez à briser vos liens, ce serait pour affronter une mort certaine. Vous êtes brave, monsieur, nous le savons, et vous n’avez point à faire vos preuves de courage ; par conséquent, tenez-vous tranquille, je vais vous débarrasser de votre bâillon.

En parlant ainsi, l’inconnu délia le mouchoir qui empêchait Victor de parler.

– Ah ! misérables ! murmura celui-ci aussitôt que sa voix put se faire jour.

– Monsieur, répondit la voix sympathique, c’est mal à vous d’user de la première liberté que nous vous rendons pour nous insulter.

- Vous insulter ! murmura Victor avec dédain.
- Oui, certes.
- Vous m’avez fait tomber dans un guet-apens.
- C’est vrai.
- Donc, vous êtes des...
- N’achevez pas, monsieur, c’est inutile. Nous obéissons à une nécessité terrible ; voilà tout. Mais nous n’avons l’intention ni de vous voler, ni de vous assassiner ; à moins que... cependant, vous nous opposiez une résistance chevaleresque et folle.
- Oh ! répondit Victor avec hauteur, je me sais trop brave pour jouer inutilement ma vie contre des bandits tels que vous !
- Celui des deux inconnus qui parlait haussa légèrement les épaules, mais sa voix ne témoignait aucune irritation.
- Monsieur, dit-il, si vous voulez nous donner votre parole que vous ne chercherez point à nous résister davantage...

– Eh bien ?

– Je vous débarrasserai de vos liens, car il répugne à des gens bien élevés comme nous... de vous maltraiter inutilement.

– Ah ! ah ! ricana Victor.

– Remarquez, continua l'inconnu, que, libre de tous vos mouvements, vous n'en serez pas moins en notre pouvoir...

– Eh bien ! soit ! dit Victor, je vous donne ma parole que je ne chercherai point à vous échapper.

– Bien, et que vous n'ôterez pas le bandeau que nous vous avons mis sur les yeux ?

– Il paraît que je ne dois pas savoir où vous me conduisez ?

– Non.

– Soit. Je vous jure que je ne chercherai point à enlever mon bandeau.

– À la bonne heure !

Alors l'inconnu, armé sans doute d'un poignard, coupa une à une les cordes qui

attachaient les pieds et les mains de Victor.

La chaise de poste roulait bon train.

– Monsieur, reprit le jeune homme à celui des deux gardiens qui lui avait parlé jusque-là, je ne dois pas savoir où vous me conduisez, paraît-il ; mais peut-être pourrez-vous répondre à quelques-unes de mes questions ?

– Cela dépend, monsieur.

– Suis-je prisonnier pour longtemps ?

– Je n'en sais rien.

– Comment ?

– Votre captivité ne dépend ici ni de vous ni de moi.

– Et de qui donc ?

– Je ne puis vous le dire.

Ces mots firent songer Victor, qui ne put s'empêcher de penser à sa sœur.

– Monsieur, reprit-il, je vois bien que je suis dans les mains de M. Albert Morel.

– Vous vous trompez.

– Plaît-il ? fit Victor étonné.

– M. Albert Morel n'a pas et n'aura jamais l'honneur d'être au nombre de nos amis.

À ces derniers mots, Victor respira bruyamment, comme s'il eût été débarrassé d'un poids immense.

– Ah ! dit-il, vous n'êtes pas ses amis ?

– Non.

– Alors, peut-être savez-vous que c'est... un misérable ?

– Nous le savons.

– Et... cependant... vous semblez... le servir ?

– C'est nous que nous servons.

Victor écoutait, de plus en plus étonné.

– Mais vous ne savez pas, demanda-t-il, que cet homme avec qui j'allais me battre me devait tout son sang ?

– Nous le savions.

– Et vous m'avez empêché...

– C'est pour vous empêcher de le tuer que

nous vous avons enlevé.

– Mais, messieurs.

Et la voix du fier jeune homme devint presque suppliante.

– Monsieur, dit l’inconnu, dans le lieu où nous vous conduisons, il y a des plumes et de l’encre.

– Eh bien ?

– Il vous sera facultatif d’écrire un mot à M. le baron de Passe-Croix, votre père.

Victor eut froid au cœur. Les mots qu’il venait d’entendre lui disaient que ces hommes possédaient le secret de sa haine pour M. Albert Morel.

Cependant il essaya d’en douter.

– À quoi bon ? fit-il.

– Mais, dit l’inconnu, vous pourrez prévenir monsieur votre père du danger qu’il court.

– Assez, monsieur, dit brusquement Victor.

Et il parut vouloir garder le silence.

La chaise de poste roula environ une heure

encore. Pendant cette heure, Victor demeura silencieux et sombre, se demandant quel intérêt ces hommes pouvaient avoir à empêcher son duel avec M. Albert Morel, puisque M. Albert Morel était à leurs yeux le dernier des misérables. Enfin, la chaise s'arrêta.

– Nous sommes arrivés, dit l'un des deux inconnus, celui qui n'avait point encore parlé.

– Monsieur, reprit l'autre en s'adressant à Victor, vous allez me donner la main et vous laisser conduire.

– Allons ! dit le jeune homme qu'on aida à descendre de la voiture.

– Et, dit encore l'inconnu, souvenez-vous que vous nous avez juré de ne pas soulever votre bandeau.

– Je vous le jure encore.

– Alors, venez.

Victor se laissa conduire et devina, en sentant sous ses pieds un sable menu et friable, qu'il traversait une cour ou longeait une avenue.

Puis on lui dit :

– Vous avez devant vous un escalier.

Et il gravit l'escalier qui avait une dizaine de marches.

Au bout de cet escalier, Victor comprit qu'il traversait un vestibule ; après quoi il entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

On lui fit franchir le seuil de cette porte, qui se referma aussitôt derrière lui.

Alors la voix sympathique lui dit encore :

– Nous allons vous conduire, monsieur, dans un lieu où vous demeurerez seul un moment. Jurez-nous que vous ne chercherez point à nous échapper.

– Vous avez ma parole, répondit simplement Victor.

– Voici un second escalier à gravir, reprit la voix sympathique ; donnez-moi la main.

Victor gravit encore une trentaine de marches ; après quoi il entendit une autre porte s'ouvrir, puis il se sentit enveloppé d'une atmosphère plus chaude, en même temps qu'une sorte de clarté semblait pénétrer son bandeau.

– Quand vous entendrez la porte se refermer, lui dit la voix, vous pourrez ôter votre bandeau.

– Et puis ensuite ? demanda Victor de Passe-Croix.

– Ensuite vous attendrez une visite qui ne peut tarder.

– Une visite ?

– Oui. Chut !... Au revoir...

Victor entendit des pas s'éloigner, puis le bruit de la porte qui se refermait. Alors il ôta son bandeau. On n'arrive pas à vingt ans, on n'est point entré à Saint-Cyr après avoir passé par le collège et l'école préparatoire, sans avoir lu beaucoup de romans. Victor savait par cœur toute la littérature contemporaine ; cependant, en dépit du mystère qui l'entourait depuis une heure, il ne put se défendre d'un véritable cri d'étonnement lorsqu'il eut arraché son bandeau et ouvert les yeux.

– Où suis-je donc ? se demanda-t-il avec une sorte de stupeur.

Il se trouvait dans une petite salle qui ne

pouvait être autre chose, si on en jugeait par l'ameublement coquet et les tentures, que le boudoir d'une jeune femme.

C'était luxueux et simple à la fois, élégant et discret ; un demi-jour, produit par une lampe à globe dépoli, éclairait doucement les meubles en bois de rose, les sièges en soie bleue capitonnée, une pendule Louis XV du meilleur style, et un admirable portrait de femme qui attira tout de suite les regards du jeune homme.

Ce portrait représentait une belle jeune fille de dix-neuf à vingt ans, blonde, blanche, avec des yeux bleus et une adorable et abondante chevelure qui retombait sur ses épaules en boucles confuses.

– Est-ce donc là, murmura Victor, la fée du logis ?

– Peut-être !... répondit une voix.

En même temps, Victor vit une portière s'agiter : il entendit le frou-frou d'une robe de soie, et en même temps aussi, une femme lui apparut.

C'était évidemment celle que représentait le portrait sur lequel le jeune homme avait attaché les yeux avec une ardente curiosité.

XIX

Victor demeura ébloui.

La femme qui venait de lui apparaître était belle comme une héroïne de roman, belle à désespérer un peintre ou un sculpteur.

Elle entra, salua le jeune homme d'un geste de reine, et vint se placer devant la table sur laquelle Victor avait appuyé une de ses deux mains.

Victor avait vingt ans, le cœur et l'imagination enthousiastes.

La vue de cette merveilleuse créature produisit sur lui une impression si vive et si étrange, qu'il oublia tout en ce moment, même sa chère sœur Flavie, pour l'honneur de laquelle il avait essayé de soutenir cette lutte inégale.

L'inconnue sembla jouir un instant des effets de cette fascination, puis elle dit en souriant :

– C'est moi, monsieur, qui vais vous dicter la

lettre que vous devez écrire à votre père, M. le baron de Passe-Croix.

– Vous ! balbutia Victor, de plus en plus étonné et comme dominé par le charme de ce sourire.

– Oui, reprit-elle, c'est moi.

Le jeune homme s'enhardit subitement.

– Vous connaissez donc tous ces hommes ? demanda-t-il.

Elle fit un signe de tête affirmatif.

Et comme il la regardait avec une stupéfaction douloureuse, elle ajouta :

– Ils m'obéissent comme des esclaves.

– Oh !

Cette unique exclamation de Victor fut si éloquente, qu'elle toucha profondément la jeune femme.

– Je gage, dit-elle en souriant, que vous avez d'eux une opinion déplorable.

– Ce sont des bandits !

- Vous pourriez vous tromper.
 - Des lâches !
 - Oh ! pour cela, non, et chacun d’eux vous offrirait la réparation que vous exigeriez, si...
 - Si ?... fit Victor.
 - Si je le leur permettais.
- Cette fois, Victor de Passe-Croix regarda l’inconnue avec une surprise impossible à rendre.
- Et pourquoi donc, demanda-t-il, ne le leur permettriez-vous pas ?
- Elle le regarda en souriant.
- Parce que, dit-elle, je ne veux pas que vous mouriez.
 - Ce n’est pas moi, ce sont eux qui... Elle l’interrompit d’un geste.
 - S’ils vous tuaient, dit-elle, j’en serais au désespoir.
 - Vraiment ! Vous êtes trop bonne, fit-il avec amertume.
 - Et s’il arrivait malheur à l’un d’eux, acheva-

t-elle, j'en serais inconsolable.

Un nuage passa sur le front de Victor, et il éprouva une sensation étrange, comme un sentiment de jalousie subite.

Pourquoi donc cette femme s'intéressait-elle tant à ces hommes ? Victor avait vingt ans, il n'avait jamais aimé... et l'inconnue était si belle, que, pour la première fois, son cœur venait de tressaillir.

– Ah ! dit-il, vous aimez donc ces hommes ?

– Oui, répondit-elle.

– Tous les quatre ?

À son tour elle tressaillit ; peut-être avait-elle un secret au fond du cœur, mais ce secret ne monta point jusqu'à ses lèvres.

– Ce sont mes amis, dit-elle simplement.

Et comme Victor demeurait sombre et le front penché :

– Eh bien, monsieur, reprit-elle, voulez-vous écrire à M. le baron de Passe-Croix ?

Elle lui montrait la table, le papier et les

plumes. Victor poussa un soupir ; il s'assit, prit la plume et regarda l'inconnue.

– Que faut-il écrire ?

– Vous comprenez, monsieur, répondit-elle, que je ne puis pas vous autoriser à tenir M. votre père au courant de ce qui vous est arrivé ce soir.

– Ah !

– Il est inutile qu'il sache que vous avez été enlevé.

– Mais... cependant...

– D'ailleurs, ce n'est point le but de votre lettre.

– Que voulez-vous dire, madame ?

– Il suffit que le baron sache que mademoiselle Flavie, votre sœur, aime M. Albert Morel, et que M. Albert Morel est un misérable.

– Mais, comment expliquer mon absence ?

– Attendez, vous allez voir.

– J'attends, dit Victor. L'inconnue dicta.

« Mon cher père,

« Un voyage de quelques jours, que je n'avais pas prévu et dont je ne pourrai t'expliquer le but qu'à mon retour, m'oblige à m'éloigner de la Martinière. Ma lettre te parviendra par une main sûre et te mettra sur tes gardes.

« Nous courons un grand danger, mon cher père, il n'est que temps d'aviser.

« Cette petite folle de Flavie s'est éprise d'un homme sans foi ni loi, sans honorabilité et sans nom qui se trouve chez les Montalet, et qu'on nomme Albert Morel.

« Or, figure-toi que ce misérable a eu l'audace de venir plusieurs fois, la nuit, jusque dans le parc de la Martinière, où Flavie l'attendait.

« Pour des raisons que je ne puis confier à une lettre, M. Albert Morel est indigne d'entrer dans notre famille.

« Je t'engage à voir Flavie et à la raisonner sérieusement.

« Peut-être maman ferait-elle bien de l'emmenner à Paris. On la conduirait dans le monde, on chercherait à la distraire, sinon à

l'étourdir.

« Mais, quoi qu'il arrive, ce mariage ne peut avoir lieu.

« Adieu, mon cher père, au revoir, plutôt. Ne cherche point à savoir où je suis ; c'est inutile.

« Ton fils dévoué,

« Victor ».

Quand il eut écrit et signé cette lettre, Victor reporta sur la belle jeune femme un regard mélangé de surprise et d'anxiété.

Sans doute elle devina ce qui se passait en lui.

– Voulez-vous, lui dit-elle, que je vous dise votre pensée tout entière ? Vous vous demandez pourquoi on vous permet d'écrire à M. le baron de Passe-Croix, votre père, puisqu'on ne vous a point permis de vous battre avec M. Albert Morel ?

– C'est vrai, murmura Victor avec simplicité.

Et il accompagna ces paroles d'un regard interrogateur et suppliant.

Un sourire énigmatique glissa sur les lèvres de

la jeune femme.

– Malheureusement, dit-elle, je ne puis vous répondre.

– Ah ! madame, madame ! dit Victor avec anxiété ; savez-vous bien qu'il y va du repos de mon père, de l'honneur de ma famille tout entière ?

La jeune femme garda le silence et baissa la tête.

– Vous n'avez point voulu me dire, reprit Victor, quels sont ces misérables... ces hommes, veux-je dire, dit-il en tressaillant sous le regard sévère de l'inconnue.

– Je ne le puis, monsieur, répondit-elle ; plus tard, vous saurez tout.

La voix de la jeune femme était calme, sympathique, et cependant empreinte d'une autorité dont Victor subit l'ascendant.

Il y eut entre eux un moment de silence. Puis elle se leva.

– Monsieur, lui dit-elle, de votre conduite ici va dépendre le sort de cette lettre.

– Que voulez-vous dire, madame ? demanda Victor avec un sentiment d'inquiétude.

– Écoutez-moi : vous êtes mon prisonnier. Si, d'ici à demain, vous n'avez point cherché à vous évader, ce que je ne vous conseille pas, car la chose est impossible ; si vous demeurez calme, tranquille et ne tentiez point de pénétrer le mystère qui vous enveloppe.

– Eh bien ?

– Cette lettre partira au point du jour.

– Et s'il en était autrement ? interrogea Victor anxieux.

– La lettre ne partirait point. Au revoir, monsieur.

Et la jeune femme, qui s'était emparée de la lettre de Victor, souleva une draperie et disparut, laissant le jeune homme au comble de la stupeur.

XX

Tandis que Victor était le prisonnier de la belle inconnue à qui obéissaient les hommes au visage noirci, un paysan suivait à pied un petit sentier qui conduisait jusqu'à la Martinière à travers les bois.

Le jour naissait, et lorsque cet homme fut parvenu à la lisière du parc, il put apercevoir un des jardiniers occupé à tailler une charmille.

– Hé ! l'ami ! cria le paysan.

Le jardinier tourna la tête, vit un homme de l'autre côté de la haie vive qui servait de clôture au parc, et se dirigea vers lui.

Le paysan était vêtu d'un bourgeron bleu, d'un pantalon de grosse toile, et coiffé d'un chapeau de paille.

Il était complètement inconnu au jardinier.

Ce dernier le regarda avec curiosité.

– Que voulez-vous ? dit-il.

Le paysan montra du doigt l'habitation qu'on apercevait à travers les arbres.

– Est-ce que ce n'est pas là le château de la Martinière ?

– Oui.

– Monsieur le baron y est-il ?

– Tenez, justement, dit le jardinier, voilà qu'il se lève.

En effet, une des fenêtres du château venait de s'ouvrir, et le baron, en robe de chambre, s'y accoudait pour fumer un cigare.

– Que lui voulez-vous ? demanda le jardinier.

– Voilà une lettre pour lui, dit le paysan, qui étendit la main par-dessus la haie.

– D'où vient-elle ?

– C'est une lettre de M. Victor.

– Ah ! fit le jardinier, qui prit la lettre et ajouta : Vous attendez sans doute la réponse ? Tenez, suivez le fossé jusqu'à la grille là-bas. La grille est ouverte. Vous prendrez la grande allée,

et vous me rejoindrez au château.

– Oh ! c'est pas la peine, dit le paysan ; il n'y a pas de réponse. Bonsoir, l'ami.

Il tourna le dos au jardinier, et s'en alla en courant par le sentier qu'il avait suivi pour venir.

Le jardinier, un peu étonné, se dirigea vers le château.

M. le baron de Passe-Croix, qui n'avait point quitté la fenêtre, avait aperçu le paysan, puis il avait vu le jardinier revenir avec une lettre à la main.

– Hé ! Antoine ! lui cria-t-il lorsque ce dernier passa sous sa fenêtre, qu'est-ce donc ?

Le jardinier ôta son chapeau.

– C'est une lettre de M. Victor, dit-il.

– Attends, cria le baron, je vais descendre dans le parc.

Et, en effet, M. de Passe-Croix, ayant endossé une veste du matin, quitta sa chambre, et par un escalier dérobé, rejoignit son jardinier qui s'était assis sur une des marches du perron.

– Qui donc a apporté cette lettre ? demanda-t-il en prenant le message des mains du jardinier.

– C’est un paysan que je ne connais pas.

– Sans doute un garçon de ferme des Rigoles, pensa le baron, qui allait briser le cachet de la lettre après avoir reconnu l’écriture de Victor, lorsque son attention fut éveillée par le galop d’un cheval retentissant sur la grande allée du parc.

– Oh ! oh ! dit-il, je ne connais que Neptune qui galope ainsi...

Il se fit un abat-jour de sa main et regarda.

Neptune, le cheval de Victor, monté par un cavalier inconnu au baron, arpentait, en effet, la grande allée de marronniers qui servait d’avenue au château de la Martinière.

Ceci parut tellement extraordinaire à M. de Passe-Croix, qu’il oublia d’ouvrir la lettre de son fils et s’en alla droit au cavalier, qui, à trois pas de distance, arrêta net le cheval.

Ce cavalier n’était autre qu’un bûcheron de la forêt, que le jardinier reconnut.

– D’où viens-tu, donc, et qui t’a confié ce cheval ? demanda le jardinier, non moins stupéfait que son maître.

– Ma foi ! répondit le bûcheron en sautant à terre et saluant M. de Passe-Croix, je ne sais pas ce qui a pu arriver à M. Victor, que je connais bien, mais...

– Comment ! s’écria le baron, ce n’est donc pas lui qui t’a remis son cheval ?

– Non, monsieur.

– Qui donc, alors ?

– J’ai trouvé le cheval dans la forêt ; il s’était entortillé avec sa bride, qui pendait à terre, dans une broussaille, et ne pouvait ni avancer ni reculer.

M. de Passe-Croix eut un frisson d’épouvante.

Qu’était-il donc arrivé à son fils ?

Alors seulement il songea à briser le cachet de la lettre que le paysan inconnu lui avait apportée.

Les deux premières lignes le rassurèrent, et il respira librement. Victor parlait d’un voyage, et,

sans doute, il serait allé prendre le chemin de fer à la station voisine du château des Rigoles. Là, il aurait confié son cheval à un domestique pour le ramener soit aux Rigoles, soit à la Martinière, et Neptune, qui était une monture difficile, se serait débarrassé de son cavalier. Cette hypothèse était si admissible, que M. de Passe-Croix, bien convaincu qu'il n'était rien arrivé à son fils, continua la lecture de sa lettre.

Mais, soudain, il eut le vertige, une sueur glacée baigna ses tempes, une pâleur mortelle couvrit son front.

Le jardinier et le bûcheron le virent faire un pas en arrière et chanceler.

– Pour sûr, murmura le jardinier, il est arrivé malheur à M. Victor.

Ces mots arrivèrent jusqu'à l'oreille du baron, et réagirent sur lui aussitôt. Il se redressa donc, et dit au jardinier :

– Tu te trompes, il n'est rien arrivé du tout à M. Victor. Emmène ce brave garçon à la cuisine et Neptune à l'écurie...

En même temps, le baron tira sa bourse et donna dix francs au bûcheron.

Puis il s'éloigna brusquement, monta en chantant les degrés du perron, et retourna s'enfermer dans sa chambre.

Là, assis devant une table, la tête dans ses deux mains, les yeux rivés à cette lettre de son fils, qu'il lut et relut plusieurs fois, M. de Passe-Croix sembla se demander s'il n'était point le jouet de quelque horrible rêve...

Tandis que M. de Passe-Croix demeurait comme foudroyé par les révélations que contenait la lettre de son fils, tout près de lui, à l'étage supérieur, mademoiselle Flavie sa fille, était en proie à une anxiété sans nom.

La jeune fille ne s'était pas mise au lit de la nuit.

Accoudée à sa fenêtre ouverte, elle avait, depuis la veille au soir, prêté vainement l'oreille au moindre bruit. Ni le galop d'un cheval, ni ce cri bizarre, ce *houhoulement* qui était pour elle un signal, n'avaient troublé le silence nocturne. Et

cependant Flavie avait attendu M. Albert Morel comme à l'ordinaire.

Il était parti la veille, lui disant : « À demain ! » Et Flavie avait eu foi en lui.

Pendant la première moitié de la soirée, M^{lle} de Passe-Croix avait été le jouet d'une espérance bizarre.

Elle avait cru que M. Albert Morel arriverait en compagnie de Victor, qu'il entrerait par la grande grille du parc, au lieu d'y pénétrer par une brèche, et qu'il irait droit au baron, lui demandant la main de sa fille.

Victor, son cher Victor, ce frère qui l'aimait tant, ne lui avait-il point promis d'être pour M. Albert Morel, de le présenter lui-même au baron ? Ne lui avait-il pas engagé sa parole que M. Albert Morel serait son mari ?

Jusqu'à minuit elle avait eu foi en la double parole de son frère et de son amant. À minuit seulement, Flavie avait compris qu'il n'était plus possible que M. Albert Morel se présentât ouvertement.

Alors son esprit inquiet s'était livré à mille conjectures.

Elle savait Victor d'un naturel emporté. Un moment elle craignit qu'il n'eût eu avec M. Albert Morel une explication qui eût dégénéré en querelle. Alors la pauvre jeune fille, éperdue, croyait voir déjà son frère et son amant l'épée à la main.

Parfois aussi, plus calme, elle s'était dit que sans doute M. Albert Morel et Victor s'étaient vus, s'étaient entendus, et avaient arrêté d'un commun accord qu'ils viendraient ensemble à la Martinière le lendemain matin.

Mais cette deuxième supposition était celle à laquelle Flavie croyait le moins.

La pauvre jeune fille avait donc passé la nuit à l'attendre.

Plusieurs fois elle était descendue dans le parc et avait couru jusqu'à la brèche par où M. Albert Morel avait coutume de pénétrer.

Plusieurs fois aussi elle s'était arrêtée auprès du pavillon où elle le recevait chaque nuit.

M. Albert Morel n'était point venu.

Flavie avait vu arriver le jour, puis elle avait vu poindre le premier rayon du soleil.

Enfin elle avait entendu la voix de son père échangeant quelques mots avec le jardinier qui lui apportait une lettre de Victor.

Alors le cœur de Flavie s'était repris à battre avec violence.

La lettre de Victor allait sans doute lui expliquer bien des choses.

Un moment, elle fut tentée de descendre à son tour dans le parc, et d'y rejoindre son père.

Mais soudain, à cette pensée, elle rougit et trembla tour à tour. Comment oserait-elle affronter le regard de son père, lorsqu'il saurait que, depuis un mois, elle voyait chaque soir M. Albert Morel.

Et Flavie, tremblante, anxieuse, n'osait sortir de sa chambre, et attendait avec une sorte d'épouvante quelque mystérieux événement.

Soudain, un pas saccadé, inégal, brusque, retentit dans le corridor qui conduisait à sa

chambre.

– C’est mon père ! pensa Flavie, qui sentit tout son sang affluer à son cœur.

On frappa à la porte.

– Entrez ! murmura-t-elle d’une voix mourante.

Le baron entra et jeta un regard rapide autour de lui.

Il s’aperçut que le lit de la jeune fille n’était même pas foulé ; il remarqua que les deux flambeaux placés sur la table avaient dû brûler toute la nuit.

La pâleur et l’agitation de M. de Passe-Croix étaient telles que Flavie les remarqua, malgré son trouble et sa terreur.

Le baron ferma la porte et s’assit auprès de sa fille.

Puis, après l’avoir regardée silencieusement un moment, il lui dit :

– Flavie, mon enfant, il faut faire vos préparatifs de départ aujourd’hui.

Flavie regarda son père avec stupeur.

– Je viens de voir votre mère, continua le baron, et il est convenu que vous partirez demain matin avec elle.

– Partir ! balbutia la jeune fille, qui sembla s'arracher un moment à la torpeur morale qui l'étreignait.

– Oui, mon enfant.

– Mais... mon père...

– Vous allez en Poitou, chez votre oncle à la mode de Bretagne, le marquis de Morfontaine.

– Mais... dit la jeune fille, pourquoi ce départ, mon père ?

– Il le faut.

– Cependant... hier encore...

M. de Passe-Croix, qui s'était longtemps contenu, éclata tout à coup :

– Hier encore, dit-il avec un emportement subit, hier j'ignorais que vous vous étiez éprise d'un misérable aventurier, d'un homme que votre frère tuera, si je ne prends cette besogne pour

moi-même.

Flavie poussa un cri terrible.

– Oh ! dit-elle, c'est faux ! c'est faux !

– Ma fille, acheva M. de Passe-Croix avec l'accent d'une résolution inébranlable, tant que je vivrai, vous n'épouserez point M. Albert Morel...

Flavie exhala un dernier cri, un cri de désespoir suprême, et elle tomba évanouie.

XXI

Plusieurs heures s'écoulèrent.

En s'évanouissant, Flavie de Passe-Croix était tombée sur le parquet comme une masse inerte.

Au bruit de sa chute, la baronne accourut.

On fit respirer des sels à la jeune fille, et on ne tarda point à lui rendre l'usage de ses sens.

Alors M. de Passe-Croix la laissa avec sa mère.

La baronne était une sainte femme qui n'avait trempé dans aucune des infamies qui avaient souillé la vie de son mari.

Elle les ignorait.

Après avoir pris sa fille dans ses bras et l'avoir pressée sur son cœur avec tendresse, elle obtint d'elle des aveux complets.

– Oh ! mère, mère, murmurait Flavie en

sanglotant, si tu savais comme je l'aime !

– Mais, mon enfant, répondit la mère, tu ne sais donc pas ce qu'a écrit Victor ?

– Mais Victor m'a promis...

– Victor, dit vivement la baronne, nous a écrit que cet homme était un misérable !

– Oh ! c'est faux ! c'est faux !

– Mon Dieu ! le connais-tu bien ?

– Ah ! mère... si tu l'avais vu !

– Mais, enfin, Victor est ton frère, il t'aime...

– Victor se trompe.

– On ne s'exprime point ainsi sur le compte d'un homme, mon enfant, sans avoir des preuves certaines.

Mais, en dépit de la logique de sa mère, Flavie secouait la tête et continuait à fondre en larmes.

– Écoute, mon enfant bien-aimée, lui dit la baronne, nous allons partir pour Paris.

– Mais, partir, c'est le condamner !

– Non. Écoute.

Et la baronne assit sa fille sur ses genoux et la couvrit de baisers.

– Écoute, reprit-elle : nous partirons demain pour Paris, nous pourrons avoir sur cet homme des renseignements positifs, exacts... et si Victor s'est trompé...

Flavie eut un terrible battement de cœur.

– Eh bien ! acheva la baronne, tu l'épouseras !

Cette promesse calma un peu le désespoir de Flavie.

Elle avait si bien foi dans l'amour de cet homme, elle croyait si fermement en lui, qu'en écoutant sa mère parler ainsi, elle se vit dans l'avenir la femme de M. Albert Morel.

– Soit, murmura-t-elle en courbant le front, je t'obéirai, mère.

Et, dès lors, la jeune fille s'occupa de ses préparatifs de départ avec un empressement fiévreux.

Une heure auparavant, la pensée d'un départ l'épouvantait, et maintenant cette même pensée lui souriait ; elle aurait voulu être à Paris déjà.

Quand elle se retrouva seule, Flavie, désormais plus tranquille, n'eut plus qu'une préoccupation : avertir M. Albert Morel de son départ.

Mais comment ? À qui se confier ? Quel serviteur de la Martinière serait assez discret, assez dévoué pour se charger d'une lettre et la porter aux Rigoles ?

Tandis que la pauvre enfant se mettait l'esprit à la torture pour trouver un moyen de faire parvenir de ses nouvelles à M. Albert Morel, il se passa à la Martinière un événement en apparence sans importance, et qui, cependant, devait avoir des conséquences terribles.

La veille, avant de quitter les Rigoles pour se rendre au Bois-Fourchu, où il espérait rencontrer M. Albert Morel et se battre avec lui, Victor, en annonçant son départ aux Montalet, les avait priés de lui renvoyer, le lendemain, à la Martinière, Fanchette, sa petite chienne beagle.

Or, ce fut précisément le valet de chambre de M. Albert Morel qui fut chargé de cette mission par M. Amaury de Montalet.

Flavie était à sa fenêtre lorsque le valet arriva, monté sur un mulet chargé d'un panier dans lequel se trouvait la petite chienne.

Poussée par un pressentiment inexplicable, et en même temps peut-être dominée par le désir de savoir ce qu'était devenu Victor, qui avait dû partir des Rigoles pour ce mystérieux voyage dont il ne précisait pas le but dans sa lettre, Flavie descendit et assista à l'arrivée de cet homme. Elle ignorait que ce fût le valet de M. Albert Morel, et cependant quelque chose lui disait qu'il lui apportait de ses nouvelles.

Cependant cet homme ne lui adressa point la parole, mais il la regarda d'une façon singulière et tellement significative, que Flavie ne douta plus qu'il n'eût quelque chose à lui dire.

Le baron et un domestique de la Martinière, qui venaient de s'emparer de Fanchette, rendaient impossible toute communication entre elle et le valet.

Pourtant, celui-ci profita d'un moment où le baron tournait la tête pour se pencher vers la jeune fille et lui dire rapidement à l'oreille :

– Ne me perdez pas de vue quand je m'éloignerai.

Puis il remonta sur son mulet sans avoir voulu accepter ni une gratification ni un verre de vin.

Flavie était montée sur le perron, et avait les yeux fixés sur l'avenue bordée de marronniers.

Le valet mit son mulet au petit trot et s'en alla tranquillement. Lorsqu'il fut arrivé aux trois quarts de l'avenue il se retourna.

M. de Passe-Croix et le domestique s'étaient éloignés.

Flavie seule demeurait assise sur le perron.

Alors le valet de chambre de M. Albert Morel laissa tomber quelque chose de blanc au pied d'un arbre.

Puis, certain que M^{lle} de Passe-Croix l'avait vu, il continua son chemin et sortit du parc, se dirigeant vers les Rigoles.

Flavie devina que c'était une lettre, et son cœur battit à l'avance. Un moment, son émotion fut si forte, qu'elle demeura comme paralysée, et n'osa quitter la place où elle était assise.

M. de Passe-Croix n'était plus auprès d'elle, mais il était encore dans le parc, donnant des ordres aux jardiniers.

Cependant, comme il s'éloignait de plus en plus de l'avenue et se dirigeait vers la pièce d'eau, au bord de laquelle était le pavillon, Flavie s'enhardit, et, se levant, elle se dirigea vers l'endroit où le laquais avait laissé tomber la lettre.

Là, elle s'assit de nouveau un moment, s'empara du pli, qui était assez volumineux, et le glissa sous ses vêtements.

Puis elle se releva, s'enfuit vers le château et courut s'enfermer dans sa chambre.

Ce ne fut que là, quand elle eut tiré les verrous, qu'elle osa briser le cachet de cette enveloppe, sur laquelle il n'y avait écrit qu'un seul mot : « Souvenez-vous ! »

Ce mot était de l'écriture de M. Albert Morel.

L'enveloppe contenait deux lettres : une que Flavie reconnut pour être de la main de son frère Victor, une seconde, qui était de M. Albert

Morel.

Naturellement, M^{lle} de Passe-Croix, bien plus pressée d'avoir des nouvelles de son amant que de son frère, prit la lettre de M. Albert Morel et la lut la première. Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma bien-aimée Flavie, vous me disiez hier que nous pouvions compter sur votre frère ; la lettre que je vous envoie vous prouvera le contraire.

« Victor est dévoué corps et âme à son ami Raoul de Montalet, qui vous aime, et il a juré que vous seriez sa femme.

« Victor a inventé je ne sais quel tissu de calomnies à l'aide duquel il espère me perdre à tout jamais dans l'esprit de votre père.

« Je n'ose plus aller à la Martinière, et cependant il faut que je vous voie.

« Tâchez de vous esquiver dans la soirée, avant le coucher du soleil. Vous me trouverez dans la sapinière qui borde le parc, auprès de la cabane de bûcheron abandonnée. Là, je vous dirai ce que je n'ose confier à cette lettre.

« Votre Albert pour la vie. »

Cette lettre bouleversa Flavie plus que ses émotions de la nuit précédente et de la matinée.

Mais quelle était donc cette lettre de Victor que lui envoyait M. Albert Morel.

Elle n'était point sous enveloppe et ne portait aucune suscription. C'était un simple billet que voici :

« Cher ami,

« Dieu et ton ami Victor aidant, tu épouseras Flavie.

« Je réserve au Morel un joli tour de ma façon. Sois tranquille, tu peux dormir sur tes deux oreilles.

« Victor. »

Flavie, à la lecture de ce billet, eut froid au cœur.

Elle éprouva même subitement comme un sentiment de haine pour ce frère qui semblait la trahir.

– Oh ! c'est infâme ! murmura-t-elle.

Et elle se cramponna de toutes les forces de son être à cet amour qu'elle éprouvait pour M. Albert Morel, et elle ne douta plus un seul moment qu'il ne fût, aux yeux de son père, la victime des odieuses calomnies de Victor.

Alors, tout à coup, cette enfant devint femme ; l'être faible se sentit fort ; son amour fit naître en elle l'instinct de la lutte.

– Non, non, pensa-t-elle, je ne me laisserai point sacrifier ainsi ; je résisterai !

Il était alors trois heures de l'après-midi. Le soleil quittait l'horizon vers cinq heures. Le moment du rendez-vous donné par M. Albert Morel approchait donc. Flavie sortit de sa chambre et descendit au salon. M^{me} de Passe-Croix s'y trouvait et faisait de la musique.

– Mère, lui dit Flavie, je vais me promener jusqu'au bout du parc. J'ai tant de chagrin depuis ce matin, que j'ai besoin de me trouver seule...

– Pauvre enfant ! murmura la baronne en lui mettant un baiser au front.

Flavie s'esquiva.

Et, comme son père était toujours dans le parc, elle prit une direction opposée et gagna la sapinière indiquée par M. Albert Morel.

XXII

Les sapinières de Sologne ne sont point, comme on pourrait le croire, semblables à ces belles forêts de pins qui couvrent la chaîne des Alpes, et sous les hautes futaies desquelles on se promène à l'aise.

Le pin de Sologne est un pauvre arbre souffreteux qui atteint à peine sept ou huit pieds de haut, et qu'on plante serré, serré, de façon à pouvoir arracher, chaque année, deux arbres sur six. En certains endroits, la sapinière est tellement fourrée, qu'on dirait un maquis corse.

Les chiens de chasse y pénètrent souvent avec répugnance, tant les basses branches qui rasant le sol sont épaisses et pointues.

Cependant le bûcheron se crée des sentiers au travers et se familiarise bientôt avec l'obscurité qui y règne, même en plein jour.

La sapinière que M. Albert Morel avait indiquée à Flavie comme rendez-vous était une des plus impénétrables des environs de la Martinière, au moins du côté du parc.

Il est vrai qu'en se dirigeant vers le Nord, on voyait les arbres s'écarter peu à peu, et on finissait par rencontrer une sorte de clairière à l'extrémité de laquelle se trouvait une hutte de bûcheron.

Ce fut vers cet endroit que se dirigea Flavie.

M. Albert Morel avait été fidèle au rendez-vous.

Il était venu à cheval, et avait attaché sa monture à un arbre. Puis il s'était assis sur un petit tertre de gazon encore vert, malgré la froidure de novembre.

Lorsque M^{lle} de Passe-Croix arriva, M. Albert Morel avait su donner à sa physionomie une expression de tristesse désespérée.

Il se leva, courut à la jeune fille, lui prit les mains et se montra si ému, qu'il ne put d'abord articuler un seul mot.

– Mon Dieu ! fit-elle épouvantée, comme vous êtes pâle, Albert !

Il essaya de sourire, mais une larme brilla dans ses yeux.

– Je suis venu vous dire un éternel adieu, Flavie, murmura-t-il.

– Un éternel adieu ! fit-elle.

– Oui, ma bien-aimée !

– Vous êtes fou, Albert !

Il secoua la tête.

– Oh ! non, dit-il ; je vais partir pour Paris dans une heure...

– Mais, moi aussi, répondit-elle ; nous partirons demain, ma mère et moi.

– Demain, j’aurai quitté Paris, et je m’embarquerai au Havre dans deux jours.

– Oh ! fit-elle suffoquée... vous ne pouvez pas... vous... L’émotion qui l’étreignait fut si forte, qu’elle chancela et se laissa tomber dans les bras de M. Albert Morel.

Il la fit asseoir auprès de lui en tenant toujours

ses mains :

– Mon enfant, dit-il, ayez du courage et écoutez-moi.

– Oh ! Albert... Albert, dit-elle éperdue, n'est-ce pas que vous ne partirez point ?

– Il le faut.

– Mais pourquoi ?

– Il faut que nous soyons à jamais séparés.

Elle eut un irrésistible élan d'amour.

– Ah ! dit-elle avec un accent fiévreux, tu sais bien que c'est impossible.

– Ma chère âme, répondit-il, tu ne sais donc pas qu'il y a un abîme entre nous ?

– Oui, la volonté de mon père. Mais ma mère, est pour nous... et quant à Victor...

– Victor est un traître ! fit-il avec énergie.

– Oh ! dit Flavie, est-ce possible ?

– Victor a juré à Raoul de Montalet que tu serais sa femme.

– Jamais ! dit-elle.

– Victor a mon secret...

– Quel secret ?

Il la pressa sur son cœur :

– Eh bien, dit-il, je vais tout t'avouer, Flavie, ma bien-aimée. Il y a entre nous un abîme plus infranchissable que la volonté de ton père...

– Quoi donc, mon Dieu ?

– Du sang !

Flavie se leva épouvantée.

– Oh ! tu es fou, dit-elle, tu es fou !

– Non, chère âme !... hélas ! non !...

– Mais expliquez-vous donc, Albert ! s'écria-t-elle affolée...

– Écoute, reprit-il. Ton père n'avait-il pas un frère aîné ?

– Oui.

– Qui fut tué en duel sous la Restauration ?

– Justement ; par un officier de hussards...

– C'est bien cela. Sais-tu le nom de cet officier ?

– M. de Montmorelle.

– C’était mon père ! dit M. Albert Morel avec un geste tragique.

M^{lle} de Passe-Croix jeta un cri étouffé et se laissa retomber défaillante dans les bras de son séducteur. Celui-ci reprit :

– Tu vois bien qu’il faut que nous nous séparions...

– Oh ! non ! jamais !

– Tu ne peux être ma femme...

Mais elle répondit en se jetant à son cou :

– Oh ! l’obstacle double encore mon amour ! Je suis ta femme devant Dieu, je le serai devant les hommes !...

– Mon Dieu !... mon Dieu !... murmurait M. Albert Morel, qui jouait cette comédie avec un rare talent.

Tout à coup il parut céder à un irrésistible élan de désespoir.

– Tiens !... dit-il, veux-tu fuir ?

– Fuir !... fuir !...

Et elle répéta ce mot avec épouvante.

– Fuir, ou ne jamais nous revoir !... dit-il.

– Ah !

Et, pour la seconde fois, elle fut prise d'une défaillance.

– Allons, pensa M. Albert Morel, la partie est gagnée.

Et il la prit dans ses bras à demi évanouie, et la porta sur son cheval.

Deux minutes après, le ravisseur galopait dans la direction de cette maison mystérieuse où Victor de Passe-Croix était le prisonnier de la belle inconnue...

XXIII

Victor de Passe-Croix demeura longtemps immobile, en proie à un trouble inexprimable.

Quelle était donc cette femme dont la beauté l'avait si vivement impressionné ? Comment était-elle dans cette maison, ou plutôt pourquoi commandait-elle à ces hommes qui servaient de complices à M. Albert Morel ?

Telles furent les questions qu'il s'adressa tout d'abord sans pouvoir les résoudre. Mais chez les hommes de la trempe de Victor, les torpeurs morales sont de courte durée. En dépit de ses vingt années, notre héros avait déjà la maturité d'esprit, qui permet d'être sage en présence des mystères du hasard.

Victor vint s'asseoir dans le fauteuil qu'avait occupé l'inconnue, et là, l'œil toujours fixé sur cette draperie qui était tombée sur elle, il se prit à réfléchir.

Sous le charme du regard et de la parole de la jeune femme, le saint-cyrien, fasciné, avait pu croire un instant à tout ce qu'on disait et subir l'ascendant mystérieux d'une situation romanesque. Mais la belle inconnue partie, il devait forcément revenir au côté positif des choses et les envisager sinon de sang-froid, du moins avec une logique rigoureuse.

Or, Victor ne tarda point à faire le raisonnement que voici :

– Je ne sais pas où je suis ; mais je sais positivement que M. Albert Morel m'a fait tomber dans un guet-apens. Donc, les hommes qui m'ont renversé, garrotté, bâillonné et amené ici sont ses complices, et par conséquent cette femme, à laquelle ils paraissent obéir, ne vaut pas mieux qu'eux. Quel est leur but ? M'empêcher de voir ma sœur et de lui ouvrir les yeux sur ce misérable ? Et pourtant, s'il en est ainsi, pourquoi cette femme m'a-t-elle dicté une lettre qu'elle doit, dit-elle, faire parvenir à mon père ?

Il y avait, en tout cela des contradictions si flagrantes, que l'esprit le mieux rompu aux ruses

diplomatiques se fût inévitablement fourvoyé. Victor se fourvoya sur-le-champ.

– Cette lettre qu’on m’a fait écrire, pensa-t-il, ne parviendra jamais à mon père. C’est un moyen de me tenir en repos et d’obtenir de moi que je n’essaye point de m’échapper. Ces hommes sont des misérables, cette femme est une aventurière, en dépit de son regard humide et sa voix enchanteresse.

Or, ces réflexions amenèrent dans l’esprit de Victor cette conclusion d’une logique rigoureuse :

– Il faut absolument que je leur échappe et que je sauve ma sœur !

Aussitôt le jeune homme se leva.

– Voyons d’abord où je suis, se dit-il en promenant son regard tout autour de lui.

La pièce où on l’avait conduit était, comme nous l’avons déjà dit, un coquet boudoir, meublé avec goût, assez spacieux, et qui devait être éclairé par deux croisées.

Victor alla vers la première de ces deux

croisées et voulut l'ouvrir ; mais elle était solidement cadenassée, et derrière les vitres, des persiennes massives ne permettaient point au regard de plonger au-dehors.

La deuxième croisée était pareillement fermée.

Alors Victor souleva la draperie que la jeune femme avait laissée retomber derrière elle. Cette draperie recouvrait une porte. Victor essaya d'en tourner le bouton et reconnut qu'elle était fermée.

– Je suis prisonnier, se dit-il, prisonnier et sans armes, par conséquent hors d'état d'employer la force. Il faut donc user de ruse, si je veux sortir d'ici.

Une fois entré dans cette voie de dissimulation, notre héros prit la résolution d'attendre que le hasard vînt à son aide.

Il se coucha sur un divan placé auprès de la cheminée, et y prit l'attitude d'un homme qui veut dormir.

Puis, après avoir consulté sa montre, qui marquait deux heures du matin, il souffla la bougie, qu'il avait placée près de lui sur un

guéridon.

Victor espérait sans doute que l'inconnue ou quelqu'un des hommes barbouillés de suie ne tarderait point à revenir. Victor se trompait ; la nuit s'écoula, aucun bruit ne se fit entendre.

Le jeune homme n'avait point fermé l'œil, il avait constamment prêté l'oreille, pendant cette nuit silencieuse ; puis il s'était relevé au bout de plusieurs heures, et était allé près de la cheminée regarder l'heure, à sa montre, aux clartés mourantes du feu, qui commençait à s'éteindre.

Sa montre marquait huit heures ; et cependant aucun rayon de jour ne pénétrait l'obscurité qui régnait dans le boudoir, tant les fenêtres étaient hermétiquement closes.

Victor alla se recoucher sur son divan, mais comme il y cherchait une position commode, il sentit entre les coussins et lui un corps dur, et sa main rencontra un objet qui le fit tressaillir de joie.

Cet objet n'était autre qu'un petit couteau-poignard long d'environ quatre pouces, et qui

avait glissé de sa poche sur le divan.

Victor avait oublié ce couteau, qu'il portait toujours sur lui et qui lui servait ordinairement à couper la gorge d'un chevreuil blessé.

Dès lors, le jeune homme prit une singulière résolution :

– On ne peut pas, se dit-il, me laisser mourir de faim ; je finirai bien par voir venir quelqu'un, et alors malheur à celui qui m'apportera à manger.

La prévision de Victor se réalisa, du moins en partie.

Peu après l'instant où il avait retrouvé son couteau-poignard, il entendit le bruit d'une clef qui tournait dans la serrure ; puis cette porte s'ouvrit et un flot de clarté envahit le boudoir.

Mais ce ne fut point un homme qui entra ; ce fut une femme : la belle inconnue.

Elle était enveloppée dans un grand peignoir du matin ; sa chevelure blonde, à moitié dénouée, flottait sur ses épaules.

Elle parut à Victor plus belle encore que la

veille, et, sous le charme de son sourire mélancolique, le jeune homme sentit faiblir sa résolution. Elle vint à lui et lui dit :

– Puisque vous avez été raisonnable, il est juste que je vous donne une bonne nouvelle. Votre lettre est partie pour la Martinière.

– Ah ! dit Victor, qui attacha sur elle un regard plein d’admiration.

Elle posa le flambeau qu’elle portait sur la cheminée, et poursuivit :

– Depuis longtemps déjà il fait grand jour, mais vous êtes condamné à vivre provisoirement loin de la lumière du soleil, et je vous apporte un flambeau.

Elle souriait en parlant ainsi, et son sourire produisit sur Victor une véritable fascination.

– Non, non, se disait-il, revenant sur sa première opinion, cette femme ne saurait être une aventurière.

L’inconnue reprit :

– Je ne puis prévoir encore, monsieur, combien de temps durera votre captivité. Tout ce

que je puis vous promettre, c'est que vous serez traité avec les plus grands égards.

Et comme Victor ouvrait la bouche pour la questionner :

– Ne m'interrompez pas, dit-elle. L'heure où je pourrai vous répondre n'est point venue. On va vous apporter à déjeuner. Voulez-vous des livres, des plumes, du papier ? Êtes-vous musicien ? Je vous enverrai un piano, si vous le désirez.

Victor écoutait, charmé, cette voix fraîche, harmonieuse et timbrée d'un léger accent de mélancolie.

– Merci, dit-il ; je préférerais savoir, madame...

– Chut ! fit-elle, portant un doigt sur sa bouche. Au revoir, monsieur.

Et, comme la veille, elle disparut sans que Victor, fasciné, eût songé à faire un pas ou un geste pour la retenir.

Si, en présence de la belle inconnue, le saint-cyrien sentait s'évanouir ses plus mauvaises pensées, ces mêmes pensées reprenaient le dessus

dans son esprit aussitôt qu'elle avait disparu.

Victor avait lu bien des romans, depuis cette épopée romanesque d'Homère qu'on nomme *l'Odyssée*, et dans laquelle il est question des sirènes, jusqu'aux compositions de nos auteurs modernes, qui ont mis en scène tant d'enchanteresses corrompues.

– Ce sourire archangélique, se dit-il de nouveau, lorsque la jeune femme eut franchi le seuil de la porte, cache évidemment une âme de démon. Cette créature est vendue corps et âme à ces hommes... Au lieu de l'aimer, il me faut la haïr.

Victor s'approcha de nouveau des croisées. Un faible rayon de jour glissait à travers les fentes des persiennes ; mais il eut beau regarder, il ne vit rien des objets extérieurs.

Songer à briser la fenêtre eût été folie.

Victor de Passe-Croix malgré sa jeunesse, était doué d'une certaine dose de patience.

– Attendons ! se dit-il encore.

Et il alla se recoucher sur le divan.

Une heure s'écoula. Au bout de ce temps, la clef tourna de nouveau dans la serrure ; mais, cette fois, ce ne fut point la belle inconnue qui entra. Ce fut un des hommes barbouillés de suie, et Victor reconnut sur-le-champ celui qui, la veille, semblait exercer une autorité mystérieuse sur ses compagnons.

Cet homme salua Victor avec une grande politesse.

– Monsieur, lui dit-il, vous êtes chasseur, pourtant vous vous levez de grand matin, et vous devez avoir l'habitude de déjeuner de bonne heure. À quelle heure voulez-vous être servi ?

Victor rendit le salut et répondit avec douceur :

– Quand cela pourra vous plaire, monsieur.

L'homme au visage noirci s'inclina et fit un pas de retraite, en disant :

– Alors, je vais donner les ordres, monsieur.

– Monsieur, reprit Victor, est-ce que vous ne vous déciderez point à me répondre enfin ?

– Sur quoi ?

– Mais sur cette étrange violation du droit des gens, dont je suis la victime, ce me semble, répondit Victor.

L’homme noirci, celui-là même qui signait ses lettres de *charbonnier*, regarda fixement le jeune homme.

– Avez-vous entendu parler, monsieur, dit-il, d’une vieille loi pénale usitée chez les anciens et qu’on nommait le talion ?

– Oui, monsieur ; mais je ne suppose point qu’elle me soit applicable.

– Qui sait ?

– Je n’ai jamais séquestré personne, et je me suis toujours loyalement conduit avec mes semblables.

Un rire énigmatique crispa les lèvres du mystérieux inconnu, qui ajouta :

– Souvent la faute des pères retombe sur les enfants.

Victor tressaillit et se sentit subitement en proie à une émotion indicible.

– Monsieur ! monsieur ! fit-il, qu’osez-vous donc dire ?

– Je m’expliquerai plus tard ; au revoir, monsieur.

Et le charbonnier s’en alla par où il était venu, avant que Victor eût songé à le retenir.

Ce dernier, immobile, la sueur au front, demeura debout, au milieu de la salle, croyant encore entendre cette phrase sinistre :

« Souvent la faute des pères retombe sur les enfants !... »

– Mais, s’écria-t-il enfin, mon père a donc commis une faute grave ?

Et alors le jeune homme prit son front à deux mains, en cherchant à se souvenir.

Son père passait dans le monde pour être d’humeur sombre et bizarre, mais il avait la réputation d’un galant homme. Sa mère était une sainte. Qu’avait donc voulu dire cet homme ?

La tête de Victor se perdait en conjectures étranges. Mais, de même qu’il avait douté des paroles de la belle inconnue, de même il puisa

bientôt dans son respect filial une incrédulité inébranlable aux paroles du charbonnier.

– Mensonge ! mensonge que tout ceci ! se dit-il.

Quelques minutes après le départ de l'homme barbouillé de suie, la porte se rouvrit et Victor vit apparaître une petite table que roulait devant lui un domestique.

La table était chargée de viandes froides et d'une bouteille de vin. Le domestique, vêtu d'une livrée noire à boutons recouverts, avait un masque sur le visage.

Il roula la table vers la cheminée, salua sans mot dire et fit un pas de retraite, mais Victor l'arrêta d'un geste.

– Dis donc, l'ami, fit-il, à quelle heure m'apporteras-tu à dîner ?

– À l'heure que monsieur m'indiquera.

– Eh bien, le plus tard possible : je veux dormir entre mes deux repas.

– À huit heures, en ce cas ?

– Soit, à huit heures.

Le valet partit. Victor se mit à table et ne put réprimer un sourire en s'apercevant que le couteau qu'on lui avait apporté était mince, flexible, et hors d'état de servir à tout autre usage qu'à celui qui lui était destiné pour le moment.

– Mon couteau vaut mieux, pensa le jeune homme, qui, à partir de ce moment, eut un plan tout arrêté.

Il déjeuna avec cet appétit qui, chez les jeunes gens, résiste à toutes les émotions ; puis il se recoucha, et, malgré lui sans doute, il fut fidèle au programme qu'il venait d'annoncer, car il s'endormit.

Soit que le vin qu'il avait bu fût capricieux, soit qu'il eût cédé à une grande lassitude, Victor dormit profondément durant plusieurs heures et ne fut arraché à son sommeil que par le bruit que fit de nouveau la porte en s'ouvrant. Il était huit heures du soir, et le laquais masqué apportait le dîner de Victor. Ce dernier bondit sur ses pieds, et, instinctivement, il chercha son couteau-poignard dans sa poche.

– Voilà votre souper, monsieur, dit le valet qui, de nouveau, voulut se retirer aussitôt.

– Mon ami, lui dit Victor, mon feu s'éteint, arrangez-le-moi.

Le laquais, sans aucune défiance, se pencha devant la cheminée, prit la pincette et se mit en devoir d'obéir ; puis, pour aller plus vite en besogne, il s'agenouilla et activa le feu avec le soufflet.

Mais soudain, Victor se précipita sur lui, arrondit une de ses mains autour de son cou, et le serra si fort que le malheureux laquais ne put jeter un cri.

En même temps il lui appuya la pointe de son couteau sur la poitrine, et lui dit tout bas :

– Si tu appelles, si tu te débats, tu es un homme mort !

Le laquais était fidèle, sans doute, mais sa fidélité fut moins forte que la terreur de la mort.

Victor l'avait, du reste, renversé sous lui et lui appuyait son poignard sur la gorge.

– Maintenant, mon bonhomme, lui dit-il, tu

vas parler ou tu mourras, et ne t'avise point d'appeler à ton aide.

Le visage du laquais était recouvert d'un masque. Victor le lui arracha ; mais cet homme lui était inconnu.

– Où suis-je ? demanda Victor d'un ton impérieux.

– Dans une maison perdue au milieu des bois, répondit le laquais.

– Comment la nomme-t-on ? Parle ? je n'ai pas le temps d'attendre.

– La Rousselière.

Victor fronça le sourcil, et un monde tout entier d'idées nouvelles traversa son cerveau. La Rousselière était une petite maison de campagne qui appartenait aux Cardassol.

– Et quels sont les hommes qui me tiennent enfermé ici ? continua Victor, toujours prêt à enfoncer son poignard si le laquais ne répondait pas.

– J'ignore leurs noms. Il y en a un qui se fait appeler le vicomte. C'est tout ce que je sais.

La pointe du poignard lui piqua la gorge.

– Tu mens ! dit Victor.

– Au nom de Dieu ! murmura le laquais, que l'épouvante de la mort bouleversait, je vous jure, monsieur, que je dis la vérité. Je suis d'Orléans, j'étais sans place, ces messieurs m'ont trouvé sur la place du Martroi ; ils m'ont offert un gros gage, et je les ai suivis.

– Eh bien, reprit Victor, il faut choisir : mourir sur l'heure, ou me faire sortir d'ici.

– Mais, monsieur, si vous ne me tuez pas, ils me tueront peut-être, eux...

L'accent épouvanté du laquais toucha Victor.

– Écoute, dit-il, il y a un moyen de tout arranger. Tu vas m'indiquer le chemin à prendre pour sortir d'ici ; puis je te bâillonnerai et je te lierai pieds et poings. Mais rappelle-toi que si tu me mens, si tu m'indiques une fausse route, je te retrouverai tôt ou tard, et alors nous réglerons un fameux compte. Si, au contraire, je m'échappe, si je parviens à retourner à la Martinière, tu peux t'y présenter quand tu voudras, je te compterai mille

francs.

– Mais, monsieur, répondit le valet, il ne vous sera pas facile de sortir de la maison, alors même que je vous indiquerais le chemin. Vous êtes ici au premier étage. *Madame* est là, tout près, dans une pièce qui donne sur le corridor. Ces messieurs sont en bas... On vous entendra descendre l'escalier... et, à moins que vous ne sautiez par la fenêtre de l'antichambre, qui est à huit pieds du sol...

– Je sauterai. Donne-moi la clef qui ouvre cette porte.

Le laquais donna la clef. Alors Victor prit son mouchoir et le bâillonna ; puis il lui lia les pieds et les mains avec les embrasses de soie des rideaux, et lui dit :

– Reste-là, étendu devant le feu. Ces messieurs, comme tu les appelles, ne te soupçonneront point de trahison.

Victor ouvrit la porte, tandis que le laquais demeurait couché sur le parquet ; puis il la poussa sans bruit et sortit sur la pointe du pied.

L'antichambre dont avait parlé le laquais était une petite pièce qu'une deuxième porte séparait du corridor. Cette porte était fermée. En revanche, une croisée était ouverte et laissait pénétrer cette clarté indécise qui se dégage d'une belle nuit d'hiver.

Notre héros se pencha sur l'appui de la croisée et regarda au-dehors.

Il y avait devant lui un jardin et de grands arbres, au bout desquels on distinguait vaguement une haie vive qui servait sans doute de clôture.

Au-delà de la haie vive on voyait une bande noire qui fermait l'horizon, une forêt de sapins, sans doute.

Victor mit son poignard aux dents, grimpa sur l'appui de la croisée, s'y suspendit avec les deux mains, se balança une minute les pieds dans le vide, puis se laissa tomber, avec la précision et la légèreté d'un homme qui a longtemps appris la gymnastique, sur le sol sablonneux, qui ne rendit aucun son.

Le saint-cyrien ne s'était point fait de mal,

malgré les huit pieds de hauteur, qui le séparaient maintenant de la croisée.

D'abord immobile, indécis sur le parti qu'il allait prendre, Victor de Passe-Croix attachait les yeux sur la maison qui lui avait servi de prison pendant vingt-quatre heures. Un moment il eut la pensée audacieuse d'y rentrer par la porte, son poignard à la main, et d'y demander raison sur-le-champ à ces hommes qui l'avaient si étrangement traité la veille. Mais la prudence triompha chez lui de la colère.

– Retournons à la Martinière, se dit-il, je reviendrai avec du renfort.

Et il s'élança en courant vers les grands arbres qui bordaient la haie de clôture.

Agile comme un chevreuil qui bondit devant une meute ardente, Victor franchit la haie, traversa un champ, un bout de prairie, et commença par mettre une distance raisonnable entre la Rousselière et lui.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint la forêt de sapins.

Si les Cardassol avaient peu de scrupules pour chasser sur les terres des autres, Victor, au contraire, respectait le bien d'autrui, et il n'était jamais venu le fusil sur l'épaule aux environs de la Rousselière.

Le pays lui était complètement inconnu, et tout ce qu'il savait, c'est que la Rousselière était distante d'environ deux lieues de l'habitation occupée par ces gentillâtres de mauvais aloi.

Il eut donc tout d'abord quelque peine à s'orienter ; mais enfin il trouva un sentier qui courait sous les sapins, et il s'y aventura, ne sachant trop si ce sentier le rapprocherait des Rigoles ou de la Martinière.

Peu lui importait, du reste, pourvu qu'il rencontrât un ami quelconque qui consentît à l'accompagner.

Le jeune homme cheminait d'un pas rapide, ne s'arrêtant que pour reprendre haleine ; et, tout en marchant, il rêvait déjà une vengeance éclatante.

– Si je vais aux Rigoles, se disait-il, Amaury et Raoul ne refuseront point de me suivre ; si

j'arrive à la Martinière, j'emmènerai nos gens bien armés...

Tout à coup un souvenir traversa le cerveau du saint-cyrien. Il se rappela l'étrange conduite de cet officier de marine, son ami d'un jour, qui lui avait raconté la sinistre histoire de M. Albert Morel, et qui soudain avait paru obéir à ces hommes qui l'avaient entouré, lui, Victor, sur le terrain du combat, renversé et bâillonné.

– Ah ! se dit-il, celui-là parlera, j'imagine !... et s'il me refuse une explication, il ne me refusera pas de se battre, car je le souffletterai devant les Montalet, ses amis !...

Au bout d'une heure de marche, Victor atteignit une clairière que traversait un petit ruisseau. Là il se reconnut. Il était sur les terres de M. de Monblan, un châtelain du pays, à trois lieues environ de la Martinière et à deux des Rigoles.

– Allons aux Rigoles ! se dit-il. Autant ne point mettre mon père dans la confiance de cette aventure, si c'est possible.

Victor chemina gaillardement, traversant les sapinières, sautant les fossés et les haies, et il n'était pas encore minuit lorsqu'il atteignit l'habitation de MM. de Montalet.

Une lumière brillait au deuxième étage.

– Raoul n'est pas encore couché, se dit Victor. C'est à lui que je vais faire mes confidences.

Il traversa le parc et pénétra dans le château par une petite porte qui n'était jamais fermée qu'au loquet. Tout le monde était couché sans doute, à l'exception de Raoul de Montalet, car Victor traversa le vestibule, gagna l'escalier et monta sur la pointe du pied jusqu'au deuxième étage sans avoir rencontré âme qui vive.

Le jeune homme avait une connaissance parfaite des êtres du château. Il arriva sans lumière jusqu'à la porte de Raoul et frappa.

– Entrez ! répondit le jeune Montalet, qui allait se mettre au lit.

Victor entra. Raoul laissa échapper une exclamation de surprise.

– Comment ! dit-il, c'est toi ? ou bien est-ce

ton ombre ?

– C’est moi, répliqua Victor. Mais avant de t’expliquer pourquoi j’arrive à cette heure, laisse-moi te faire une question.

– Parle.

– M. de Fromentin est-il toujours aux Rigoles ?

– Toujours. Il sort d’ici ; je crois qu’il va se coucher.

– Eh bien ! je vais lui parler... Au revoir !...

Et Victor, laissant Raoul de Montalet stupéfait, alla frapper à la porte de l’officier de marine.

– Il faut d’abord, s’était dit notre héros, que j’arrache son secret à M. de Fromentin. Après, Raoul saura tout....

XXIV

M. de Fromentin était assis devant une table sur laquelle il écrivait.

– Entrez, dit-il en entendant frapper ; et il ne se retourna point, croyant avoir affaire à un domestique.

Victor entra d'un pas lent, les lèvres crispées, le regard farouche. À deux pas du fauteuil de M. de Fromentin, il s'arrêta.

M. de Fromentin, n'entendant plus aucun bruit, finit par se retourner, et soudain il jeta un cri.

– Vous ! dit-il en voyant le jeune homme debout, les bras croisés devant lui.

Victor fit un pas encore et le regarda fixement.

– Monsieur, dit-il, il est minuit : c'est vous dire que nous n'avons ni le temps ni la possibilité de jouer à nous deux un acte de mélodrame.

M. de Fromentin répondit d'une voix grave, triste, mais empreinte d'une grande simplicité :

– Je suis à vos ordres, monsieur. Si vous voulez une explication, je vais vous la donner sur-le-champ. Si vous doutez par avance de ma sincérité et qu'il vous faille une *réparation*, – il insista sur ce mot, – éveillez MM. de Montalet, prenons des épées et descendons dans le parc.

M. de Fromentin, nous l'avons déjà dit, avait exercé tout d'abord sur Victor une sorte de fascination sympathique. Malgré l'inexplicable conduite qu'il avait tenue en présence de M. Albert Morel et des hommes noircis, cette sympathie subsista dans l'esprit de Victor. Le saint-cyrien fut donc dominé par cette voix pleine de tristesse, par ce regard éclatant de franchise.

– Monsieur, répondit Victor, il sera toujours temps de nous battre. J'attends votre explication.

Il y eut comme un éclair de joie dans les yeux de M. de Fromentin, qui reprit :

– Qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur, si vous aviez été lié par un serment ?

– Un serment !

– Je méprise M. Albert Morel, poursuit M. de Fromentin, et je vous jure sur l'honneur que j'ignorais ses relations avec les hommes dont vous avez été le prisonnier. J'ignore si vous les connaissez à cette heure, je ne sais pas comment vous leur avez échappé, mais je jurerais, en présence du déshonneur et de la mort, que tous sont d'honnêtes gens...

– Ah ! fit Victor avec un geste d'indignation.

– Monsieur, reprit M. de Fromentin, écoutez-moi jusqu'au bout : un serment terrible me liait à ces hommes. Voici ce que j'avais juré : « Le jour où vous aurez besoin de moi, je serai votre esclave. » Maintenant, écoutez encore : ces hommes m'ont garanti votre vie, ils m'ont promis qu'il ne vous arriverait point malheur. J'ai dû me souvenir de mon serment, il m'a fallu vous abandonner...

Tandis que l'officier de marine parlait, Victor s'était assis dans un grand fauteuil qui se trouvait à sa portée.

– Mais, monsieur, dit-il, le serment dont vous me parlez...

Le marin l’interrompit :

– Attendez, dit-il, vous allez tout savoir ; seulement, écoutez-moi.

– Soit !

Et Victor se croisa les bras et attendit.

Le marin reprit :

« Le récit que je vais vous faire remonte au 13 mars dernier, le lendemain de mon arrivée à Paris.

« Je venais de passer deux ans dans les mers du Sud, j’étais débarqué à Brest le 28 février, et, après un séjour d’une semaine dans ma famille, qui habite le Morbihan, j’étais parti pour Paris, où je venais solliciter de l’avancement.

« Un pauvre marin qui a passé de longs mois en pleine mer ressemble fort à un enfant longtemps en pénitence, et qui, rendu à la liberté, a soif de plaisirs jusqu’au délire.

« Le lendemain de mon arrivée était un

samedi, jour du bal de l'Opéra.

« Pour tout ce qui ne vit pas complètement à Paris, le bal de l'Opéra, jouit d'un singulier prestige. J'allai donc au bal de l'Opéra, insoucieux comme un homme qui désire s'amuser et ne croit engager ni son honneur, ni sa liberté, ni sa fortune. Je me promenais dans le foyer depuis une heure, lorsque je fus abordé par un jeune enseigne de vaisseau que j'avais connu aspirant à bord de *l'Orénoque*.

« C'était un tout jeune homme qu'une brillante conduite avait élevé rapidement à l'aiguillette. On le nommait Alexandre Rény.

« Nous nous prîmes par le bras et nous fîmes plusieurs fois le tour du foyer, cherchant une aventure qui ne se présentait pas.

« Au bout d'une heure, Alexandre me proposa d'aller souper en tête à tête, et de nous consoler de notre mauvaise étoile en buvant le meilleur vin du restaurateur.

« J'acceptai sa proposition.

« Nous soupâmes. Alexandre se grisa ; ce qui

est pardonnable à vingt-deux ans.

« Il sortit de table en trébuchant et me proposa de rentrer dans le bal. J'aurais dû refuser ; j'eus la faiblesse d'accepter.

« Dans le grand escalier, une femme couverte d'un domino montait lentement.

« Mon jeune ami la dépassa et lui jeta ce regard provocateur et légèrement insolent de l'homme ébriolé qui cherche fortune.

« Le domino ne parut pas l'avoir remarqué et continua tranquillement son chemin.

« – Mordieu ! me dit Alexandre Rény, voilà ma conquête... Adieu ; je te retrouverai !...

« Et il doubla le pas et alla se planter à la porte du foyer, de sorte que le domino fut contraint de passer auprès de lui.

« Lorsque la femme masquée eut atteint le seuil du foyer, Alexandre étendit la main vers elle et lui dit cette phrase banale qui se répète deux mille fois durant un bal d'Opéra : « Veux-tu, mon cœur, du pâté de foie gras et des huîtres ? » Le domino le repoussa en laissant échapper un léger

cri, puis il releva fièrement la tête et passa.

« Alexandre se remit à sa poursuite.

« Le domino traversa le foyer, regardant à droite et à gauche et paraissant chercher quelqu'un ; puis, ne trouvant point sans doute la personne qu'il cherchait, il alla se réfugier dans une loge dont il referma la porte sur lui.

« J'avais suivi Alexandre de loin ; je le vis arriver à la porte de la loge et frapper.

« La porte s'ouvrit et Alexandre entra.

« En ce moment, je fus pris d'un sinistre pressentiment et je doublai le pas. Presque aussitôt après, j'entendis un cri de femme, puis le bruit retentissant d'un soufflet.

« Lorsque j'arrivai, je trouvai Alexandre ivre de rage, mais réduit à l'impuissance, car deux hommes l'avaient saisi par les poignets et le maintenaient immobile. Voici ce qui s'était passé.

« Deux personnes, deux jeunes gens, se trouvaient dans la loge, lorsque le domino y pénétra. Ces deux personnes attendaient sans doute quelqu'un encore, car lorsque Alexandre

frappa on lui ouvrit.

« Soudain la femme, en se retournant, reconnut celui qui l'avait assez cavalièrement abordée à l'entrée du foyer, et elle laissa échapper un nouveau cri d'effroi.

« Au lieu de s'excuser et de se retirer, en voyant que la femme n'était point seule, Alexandre, que le vin enhardissait outre mesure, entra et fit deux pas vers le domino.

« – Monsieur, lui dit poliment un des deux jeunes gens, je crois que vous vous trompez !...

« Cette courtoisie, qui cachait une tempête, ne dégrisa point mon ami. Il fit un pas encore. Alors celui qui lui avait adressé la parole, lui posa la main sur le bras, et lui dit avec une irritation contenue :

« – Je vous répète que vous vous trompez, monsieur, et je vous prie de sortir.

« Complètement ivre, Alexandre se crut insulté, et il répondit par ce soufflet bruyant que j'avais entendu.

« Les deux jeunes gens se jetèrent alors sur lui, le saisirent aux poignets, et celui qui avait été frappé lui dit :

« – Il me faut tout votre sang ! Sortons d’ici.

« Ce fut au moment où il prononçait ces mots que j’arrivai.

« Mon visage bouleversé et, mieux que cela, mon uniforme, apprirent à ces messieurs que j’étais l’ami d’Alexandre. Deux mots d’explication suffirent.

« – Monsieur, me dit l’un des deux jeunes gens, voici ma carte, je suis le vicomte de... »

Ici, l’officier de marine s’interrompit.

– Permettez-moi, dit-il, au moins pour le moment, de vous taire les noms de ces messieurs.

– Allez ! dit Victor, impressionné malgré lui par ce récit.

L’officier reprit :

« – Je suis le vicomte de C..., me dit-il en me remettant sa carte. Nous serons dans une heure,

mon ami et moi, au bois de Boulogne, derrière le chalet des lacs.

« – Nous y serons, répondis-je en lui donnant ma carte à mon tour.

« Le vicomte ajouta :

« – Je suis l’insulté, j’ai le choix des armes : je me battraï au pistolet.

« Il offrit alors son bras au domino tout tremblant, et lui dit avec les marques du plus profond respect :

« – Venez, madame.

« Quand ils furent partis tous trois, car l’ami du vicomte les suivit, je regardai Alexandre. Il était pâle ; ma présence l’avait dégrisé.

« – Voilà, lui dis-je, un homme qui te tuera, si tu ne le tues. Tires-tu bien le pistolet ?

« – Très mal, me répondit-il, mais qu’importe !

« Je l’emmenai hors du bal. Quatre heures allaient sonner. J’étais descendu dans un hôtel de la rue du Helder, Alexandre m’y suivit. Nous

nous renfermâmes dans ma chambre, et je lui mis un pistolet de salon à la main.

« Cinq minutes après, j'avais acquis la conviction que mon pauvre ami ne savait pas tirer et qu'il manquerait un homme à dix pas. Une heure après, nous arrivions au bois.

« Le vicomte de C... et son ami, le baron de N..., s'y trouvaient déjà.

« Le vicomte paraissait avoir hâte d'en finir, c'est-à-dire de tuer l'homme qui avait osé le frapper au visage.

« Le baron de N... et moi, nous tirâmes les pistolets au sort. Il fut convenu que chacun des adversaires aurait deux coups à tirer, qu'ils se placeraient à trente pas de distance et marcheraient ensuite l'un sur l'autre.

« Au signal donné, tous deux s'avancèrent.

« Alexandre marchait d'un pas rapide, le vicomte lentement.

« Alexandre fit feu le premier, sa balle passa en sifflant à deux pieds au-dessus de la tête du vicomte.

« – Trop haut ! lui cria celui-ci, qui continua à marcher.

« Alexandre fit feu de nouveau, et, pour la seconde fois, il manqua son adversaire.

« Alors celui-ci étendit la main et dit en pressant la détente :

« – Je vais vous enlever l’agrafe de vos aiguillettes.

« En effet, le coup partit, et les aiguillettes se détachèrent de l’épaule de mon ami. Alors le vicomte s’arrêta.

« – Transigeons, messieurs, dit-il.

« – Mais tirez donc, comme c’est votre droit, s’écria Alexandre impatienté.

« Il s’écoula dix secondes, qui eurent pour moi la durée d’un siècle. Je vis le malheureux enseigne mort.

« – Monsieur, répliqua froidement le vicomte, votre vie est entre mes mains et j’ai le droit de vous tuer !

« – Usez-en donc ! car bien certainement je ne vous demanderai pas grâce, dit fièrement le jeune homme.

« Le vicomte se tourna vers moi et me dit :

« – Deux mots seulement, monsieur.

« Ce qui se passait là était inouï et tout à fait en dehors des règles du duel ; mais il y allait de la vie d'un homme, et ni moi, ni M. de N... n'y prîmes garde.

« Je m'approchai du vicomte. Il laissa retomber le bras qui tenait le pistolet.

« – Monsieur, me dit-il, j'ai reçu un soufflet, je pardonne et ne demande aucune excuse ; mais je vous crois un galant homme, et je suis persuadé que si votre ami avait possédé tout son sang-froid, il se fût conduit autrement.

« – Je vous le jure, monsieur, répondis-je.

« – En échange de sa vie qui m'appartient encore, je vais vous demander un serment, continua rapidement le vicomte. La femme que votre ami poursuivait représente à elle seule une des plus grandes et des plus nobles infortunes de

ce monde, une infortune dont je me suis fait le protecteur. Nous étions au bal de l'Opéra pour un motif impérieux que je ne puis vous dire. Qu'il vous suffise de savoir que cette femme a droit au respect le plus profond et le plus absolu.

« Je m'inclinai.

« – Et vous demandez le silence, sans doute ? fis-je, me méprenant.

« – Mieux que cela, reprit le vicomte, j'exige de vous un serment solennel. Il peut se faire, un vague pressentiment m'en est venu, que vous vous trouveriez un jour sur notre route, un jour où j'accomplirai quelque grand acte de mystérieuse réparation. Eh bien ! jurez-moi que, ce jour-là, si je vous rappelle la date du *treize mars*, vous ne vous opposerez à aucun de mes desseins.

« – Je vous le jure sur l'honneur de mon épaulette ! répondis-je.

« Le vicomte jeta son pistolet, alla droit à Alexandre, qui avait attendu la mort avec calme, et lui tendit la main.

« Alexandre la prit et la serra ; puis il lui fit le

même serment. »

– Et voilà pourquoi, monsieur, acheva l’officier de marine, hier, esclave de ma parole, j’ai dû vous abandonner. Il est vrai que le vicomte m’avait juré à l’oreille qu’il ne vous arriverait aucun mal.

Victor avait écouté le récit de M. de Fromentin avec le plus grand calme, sans l’interrompre une seule fois ; mais son sourcil était demeuré froncé.

– Monsieur, dit-il enfin, je conçois que vous considérez ces hommes, dont l’un, à vos yeux, porte le titre de vicomte, comme de parfaits modèles de galanterie ; mais je ne suppose pas que vous songiez à m’entraver dans mes projets ?

M. de Fromentin baissa la tête et se tut.

– Monsieur, poursuivit le saint-cyrien, je ne vous demande point leur noms, je saurai bien les contraindre à me les décliner. Au revoir !

Et Victor se leva, salua froidement M. de Fromentin, sortit et retourna frapper à la porte de Raoul.

Le plus jeune des Montalet était encore plongé dans l'étonnement que lui avaient fait éprouver la brusque apparition de Victor, son visage bouleversé et le ton étrange avec lequel il avait demandé si M. de Fromentin était encore aux Rigoles.

– Ah ça, dit-il à son ami, à qui en as-tu donc ? Que t'arrive-t-il ? Es-tu devenu fou ?

– J'ai été outragé, répondit simplement Victor. On m'a renversé, foulé aux pieds, garrotté comme un criminel. Je veux me venger !...

Raoul, au comble de la stupeur, regardait Victor. Celui-ci continua d'une voix brève et saccadée :

– Tu es mon ami ; ton épée est à moi, comme la mienne t'appartient. Tu vas venir avec moi.

– Où ?

– À la Rousselière. En route, je te dirai tout. Nous allons emmener Bertrand, ton garde-chasse ; et certes, trois hommes comme nous vaudront toujours quatre bandits !

– Mais explique-toi, dit Raoul, dont la surprise allait croissant.

– Je n’ai pas le temps, viens.

– Au moins allons-nous prévenir mon père et mon frère ?

– Non, dit encore Victor, c’est inutile ! c’est impossible !...

Et il serra fortement le bras de Raoul, ajoutant tout bas :

– Il ne s’agit point seulement de moi, il y va de l’honneur de ma sœur.

Ce mot ferma la bouche à Raoul de Montalet. Il se leva, prit son chapeau, boucla son couteau de chasse, qui était accroché au chevet de son lit, et prit son fusil.

– Allons, dit-il, emmène-moi où tu voudras...

Les deux jeunes descendirent aux écuries et y sellèrent eux-mêmes des chevaux. Raoul fit lever un palefrenier et lui dit :

– Va réveiller Bertrand, dis-lui de mettre ses bottes et de prendre son couteau de chasse ; nous

allons courre un cerf.

Bertrand était un vieux piqueur, carré d'épaules, trapu, chasseur enragé, braconnier au besoin, et qui passait des nuits entières à l'affût, à demi enseveli dans une touffe de broussailles.

Les gens du château des Rigoles étaient habitués à ses nocturnes expéditions. Plus d'une fois on avait vu arriver Victor au milieu de la nuit réveiller tout le monde et dire : J'ai connaissance d'un cerf ; allons vite le rembucher. Nous l'attaquerons demain au point du jour. Le palefrenier alla donc faire lever le piqueur ; celui-ci s'habilla, chaussa ses bottes fortes et descendit.

– Quel limier prenons-nous, monsieur ? demanda-t-il en entrant dans l'écurie : Bellande ou Ramoneau ?

– Ni Bellande ni Ramoneau, répondit Raoul ; mais tu peux couler deux balles dans ta carabine et la fourrer dans ta fonte.

Le piqueur eut un geste d'étonnement ; mais il vit à la physionomie sérieuse de son jeune maître que ce n'était pas le moment de questionner.

Cinq minutes après, Victor, Raoul et Bertrand le garde-chasse étaient à cheval.

Raoul se pencha vers Victor :

– Où allons-nous ?

– À la Rousselière, la ferme des Cardassol.

Et Victor mit l'éperon au flanc de son cheval.

XXV

Les trois cavaliers firent un temps de galop sans échanger un mot ; ce ne fut que lorsque le chemin qu'ils suivirent pénétra dans les sapinières, que Victor rangea son cheval à côté de celui de Raoul, en disant :

– Il faut maintenant que tu saches tout.

Le piqueur se tenait à une distance respectueuse des deux jeunes gens et ne pouvait entendre leur conversation.

Alors Victor raconta d'abord à son ami Raoul sa liaison subite avec M. de Fromentin, et l'histoire de M. Charles de Nancery, puis l'amour de sa sœur pour ce misérable, puis sa provocation et les événements bizarres qui en avaient été la conséquence.

Raoul écouta, stupéfait ; puis, lorsque Victor eut terminé son récit, il s'écria :

– Mais sais-tu bien, mon ami, que c'est à croire que tu as fait un mauvais rêve et que tu es sous l'influence d'une hallucination ?

– C'est vrai, murmura Victor, car tout cela est plus qu'étrange ; mais dans une heure tu verras bien que je n'ai point rêvé.

Et il poussa son cheval avec une sorte de fureur.

En moins d'une heure ils eurent atteint la lisière de ce bois de sapins qui entourait les terres de la Rousselière.

La Rousselière n'était pas, à proprement parler une ferme ; c'était, comme on dit dans l'Orléanais, une simple locature ; c'est-à-dire qu'il n'y avait ni fermiers, ni troupeau, ni bœufs.

Les fermiers des Cardassol en cultivaient les terres, et le corps de logis qui s'élevait au milieu était un petit pied-à-terre de chasse, rarement habité par ces dignes gentilshommes, dont le château était situé à une lieue plus loin.

Cet isolement et cet abandon expliquaient jusqu'à un certain point comment les mystérieux

amis de M. Albert Morel avaient pu s'établir à la Rousselière sans éveiller l'attention.

À la lisière du bois de sapins, Raoul de Montalet s'arrêta.

– Mon ami, dit-il à Victor, avant d'aller plus loin, il serait bon de nous entendre.

– Que veux-tu dire ?

– Qu'allons-nous faire à la Rousselière ? reprit Raoul ; nous allons demander raison à ces gens-là de leur conduite vis-à-vis de toi, n'est-ce pas ?

– Naturellement.

– Mais, d'après ce que tu m'as raconté, il est peu probable que ces messieurs aient envie de te satisfaire. Il faudra donc les y forcer ?

– Oui, certes.

– C'est-à-dire faire un siège de la maison d'abord, et ensuite tomber sur ces drôles à coups de carabine ou de couteau de chasse.

– Est-ce que tu hésiterais, ami ? demanda Victor.

– Moi, fit Raoul, en riant, est-ce que je ne suis

pas ton ami ? Je tenais seulement à arrêter un petit plan de bataille, voilà tout. Maintenant il faut prévenir Bertrand.

Celui qui répondait à ce nom était un homme d'environ quarante ans, petit, trapu, large d'épaules, d'une vigueur herculéenne et d'une bravoure éprouvée.

Bertrand daguait un sanglier ou un cerf avec autant de calme et de sang-froid que s'il se fût agi d'un simple chevreuil.

Il tirait juste, et jamais un loup passant à la portée de son fusil n'avait continué son chemin.

– Bertrand, lui dit le jeune Montalet, tu le vois, nous allons à la Rousselière.

– Mais c'est inhabité l'hiver, monsieur, dit le piqueur.

– Tu te trompes, il s'y trouve une intrigante et quatre bandits que nous allons exterminer.

– Bah !

– Cela te va-t-il ? C'est le seul gibier que nous ayons à détourner cette nuit, mon ami Bertrand.

– Monsieur Raoul sait bien, répondit le piqueur, que je lui suis dévoué corps et âme. S’il faut exterminer, on exterminera.

– C’est bien, allons !

Les trois cavaliers se remirent en route, traversèrent au galop la pièce de labour qui s’étendait entre la maison et le bois de sapins, contournèrent la haie du jardin, et arrivèrent à la porte principale.

Aucune lumière ne brillait aux croisées ; pas un chien n’aboia ; aucun bruit ne se fit entendre.

– C’est singulier, dit Victor, ils doivent pourtant s’être aperçus de ma fuite. Et il frappa de la crosse de sa carabine sur la porte.

– Il paraît, observa Bertrand, que les gens que nous allons attaquer ont voyagé cette nuit. Voyez donc tous ces pieds de cheval dans la boue, monsieur Raoul.

En effet, le sol était piétiné, et il était facile de se convaincre que plusieurs cavaliers avaient stationné devant la Rousselière.

M. de Montalet mit pied à terre, donna son

cheval à tenir à Bertrand, frappa à la porte comme avait frappé Victor. Nul ne répondit.

– Les drôles font le mort, dit le saint-cyrien, et il frappa plus fort. Même silence.

– Hé ! Bertrand ? dit alors Raoul, tu as l'épaule solide, toi, donne-moi donc une poussée à cette porte.

Bertrand mit pied à terre à son tour, appuya son épaule contre la porte, s'affermi contre la marche du seuil, s'arc-bouta, exerça une pesée vigoureuse d'une seconde, et fit voler la porte en morceaux.

Alors tous trois se trouvèrent en présence d'un corridor sombre, silencieux, et qui pouvait bien receler d'invisibles ennemis dans la profondeur de ses ténèbres.

– Heureusement, dit le piqueur, que j'ai toujours une mèche soufrée, dans ma fonte. N'avancez pas ; messieurs, et armez vos carabines.

Victor et Raoul mirent leur couteau de chasse aux dents et armèrent les deux coups de leur

carabine, tandis que le piqueur, après avoir attaché les chevaux, battait le briquet et allumait sa mèche.

– Maintenant, dit-il, vous pouvez me suivre, messieurs.

Et son couteau de chasse d'une main, sa mèche de l'autre, Bertrand marcha le premier.

Trois portes donnaient dans le corridor. Toutes trois étaient fermées.

D'un coup de pied, Bertrand enfonça la première et se trouva au seuil d'une petite salle à manger.

La salle à manger était vide, mais il y avait au milieu une table encore chargée de débris d'un repas.

– Ces messieurs, ricana Victor, ont soupé tard sans doute, car les plats sont encore chauds.

Et il fit voler en éclats une seconde porte qui ouvrait sur une pièce également vide.

– Je crains bien qu'ils ne soient partis, murmura Raoul de Montalet.

Alors les deux jeunes gens et le piqueur se prirent à parcourir la maison silencieuse et déserte ; ils visitèrent chaque chambre, fouillèrent les combles et la cave.

Les mystérieux amis de M. Albert Morel et la femme plus mystérieuse encore qui semblait les commander avaient disparu.

Mais tout à coup, comme il pénétrait dans une sorte de petit boudoir qui sans doute avait servi de retraite à l'inconnue durant son séjour à la Rousselière, Victor poussa un cri et s'arrêta comme foudroyé.

Un objet que Victor reconnut sur-le-champ gisait sur le parquet : c'était la capeline de soie bleue que sa sœur Flavie portait ordinairement dans le parc de la Martinière, quand elle sortait par les soirées humides et fraîches.

Comment cette coiffure se trouvait-elle là ?... Flavie était donc venue à la Rousselière ?

Victor se prit à frissonner, une sueur glacée mouilla ses tempes...

– Mon Dieu ! murmura-t-il en chancelant,

mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? que s'est-il donc passé ici depuis mon départ ?

Raoul et Bertrand se regardaient avec stupeur.

– À la Martinière ! s'écria enfin Victor, qui fut pris d'une énergie sauvage après avoir cédé un moment à une sorte de prostration ; allons à la Martinière !

Et il redescendit en courant, détacha son cheval et sauta en selle.

– Mais attends donc, lui dit Raoul ; si ta sœur est venue ici, ce dont je doute, il est presque certain qu'elle n'est pas retournée à la Martinière. Ces hommes l'auront enlevée sans doute...

– Tais-toi !

– Et, dit Raoul, le plus simple serait de suivre leurs traces. Bien certainement nous les rattraperons.

Ces mots de Raoul furent un trait de lumière pour Victor.

– Tu as raison, dit-il ; mais comment les suivre, leurs chevaux n'auront pas toujours laissé des traces sur le sable ?

– Ah ! ne vous inquiétez pas de cela, monsieur Victor, répondit le piqueur ; s’il y a seulement une jument parmi leurs chevaux, je vous promets de les rattraper.

Tout en parlant ainsi, le piqueur était entré dans l’écurie de la Rousselière.

La paille fraîche qui en jonchait le sol, le foin qui garnissait le râtelier, un reste d’avoine dans la mangeoire, attestaient un départ imprévu et précipité.

Il y avait eu là cinq chevaux au moins, et deux d’entre eux s’étaient couchés.

Le piqueur fit entrer son cheval à lui dans l’écurie.

C’était un petit étalon percheron sous poil gris de fer, qui avait été primé au dernier concours agricole de Romorantin.

Bertrand le promena devant le râtelier et le lui laissa flairer.

Tout à coup le cheval se mit à hennir.

– Ah ! dit Bertrand, nous pourrions les suivre, et, à moins que leurs bêtes n’aient des ailes, je

vous répons que nous les rejoindrons.

Le piqueur sauta en selle et lâcha la bride au *Petit-Gris*. C'était le nom de l'étalon.

Le petit cheval aspira l'air bruyamment, parut hésiter un moment sur la direction qu'il prendrait ; puis, tout à coup, il fit une volte-face et s'élança, hennissant toujours dans la direction du chemin de fer de Vierzon, qui passait à douze kilomètres environ à l'ouest de la Rousselière.

Raoul et Victor suivaient le piqueur.

Ce fut pendant vingt-cinq minutes une course insensée, un véritable steeple de haies. Le *Petit-Gris* sautait les fossés, passait comme un sanglier dans la broussaille, courait au bord des mares, quand il ne les franchissait pas d'un seul bond. Et à mesure qu'il s'animait, il hennissait plus fort.

– Hourrah ! le *Petit-Gris* ! criait Bertrand ; hourrah !

Et le vaillant petit cheval de chasse précipitait de plus en plus son galop presque fantastique.

Tout à coup on entendit un coup de sifflet lointain, puis une lueur rougeâtre longea

l'horizon, laissant derrière elle une longue trace de fumée blanche.

C'était le train du chemin de fer qui passait.

– Malédiction ! s'écria Victor ; ils auront pris le train qui s'arrête à la station de Nouan.

– Non, monsieur, répondit Bertrand, qui s'arrêta un moment, ça n'est pas possible.

– Pourquoi ?

– Parce que le train qui vient de passer est un express qui ne s'arrête pas à Nouan. Le train omnibus est passé avant minuit et le prochain n'arrivera à Nouan qu'à sept heures moins dix minutes.

Raoul consulta sa montre ; il était cinq heures du matin, et le jour commençait à poindre à l'horizon.

Victor calculait qu'à moins qu'on ne se fût aperçu de sa fuite pendant la première heure qui l'avait suivie, il était impossible, en admettant qu'ils eussent songé à prendre le chemin de fer, que les inconnus fussent arrivés à temps pour le train de minuit.

Le *Petit-Gris* avait repris sa course et galopait avec une telle furie, que Victor et Raoul, bien que montant deux doubles poneys d'Écosse, avaient peine à le suivre.

À mesure que l'étalon approchait de la station de Nouan, ses hennissements devenaient plus bruyants, plus accentués.

– Enfin, messieurs, s'écria tout à coup Bertrand, nous voici arrivés !

Et il s'élança dans le creux qui conduisait à la station.

Mais comme il l'atteignait, il s'arrêta brusquement. Il venait d'apercevoir cinq chevaux de selle attachés les uns aux autres, près de la barrière du passage à niveau, et, auprès d'eux, un domestique en livrée.

– Nous les tenons ! cria Victor, qui sauta à bas de son cheval et se précipita à l'intérieur de la station, où, sans doute, il le croyait du moins, les fugitifs attendaient le passage du train.

Mais la station était vide, et le chef de gare dit à Victor :

– Vous arrivez trop tard, monsieur, le train est parti.

– Comment ! s'écria Victor, qui poussa un cri de rage, mais ce train qui vient de passer ne s'arrête point ici !

– Pardon, monsieur, répondit le chef de station ; depuis trois jours *l'express* du matin s'arrête pour faire de l'eau.

– Et il prend des voyageurs ?

– Oui, monsieur. Il est parti tout à l'heure trois messieurs et une dame.

Victor poussa un cri :

– Savez-vous leurs noms ?

– Je les ignore.

– Comment étaient-ils ?

– Jeunes tous trois. L'un d'eux est décoré.

– Et la femme ?

– Grande, blonde, avec beaucoup de cheveux.

À ce portrait, Victor reconnut la belle et mystérieuse hôtesse de la Rousselière.

– Et elle était seule ? dit-il.

– Avec ces trois messieurs. Elle est arrivée comme eux à cheval.

Victor tourna le dos au chef de gare, sortit de la station et courut au laquais qui tenait les chevaux en main.

Il reconnut ce même domestique qui était entré masqué dans la chambre où il avait passé vingt-quatre heures prisonnier.

– Ah ! misérable ! dit-il en l'arrachant de sa selle, car le domestique était remonté à cheval et s'apprêtait à s'éloigner, cette fois tu vas tout me dire ou je te plonge mon couteau de chasse dans la gorge.

Le valet, qui était tombé de cheval, se releva tout meurtri.

– Ma foi ! monsieur, dit-il, je ne vois pas pourquoi, maintenant, je ne vous dirais pas tout ce que je sais... On ne m'a pas recommandé le secret et je suis payé.

*

Avant d'écouter le récit du domestique, disons ce qui s'était passé à la Rousselière après la fuite de Victor de Passe-Croix.

XXVI

Quelques instants avant que le laquais masqué fût entré dans la chambre qui servait de prison à Victor de Passe-Croix, le *bûcheron* et ses trois compagnons étaient réunis dans la petite salle à manger de la Rousselière.

L'un d'eux disait :

– Mon cher vicomte, depuis huit jours nous avons fait toutes vos volontés et nous avons obéi sans vous demander aucune explication.

– Et je vous en remercie, milord, répondit celui à qui on donnait le titre de vicomte.

– Nous ne t'avons pas questionné, dit un troisième, parce que c'est la règle que nous nous sommes imposée, dans les statuts de notre association, de nous nommer un chef pour chaque affaire, et de le laisser gouverner.

– Cependant, reprit l'Anglais, qui n'était autre

que lord Blakstone, je voudrais savoir...

– Vous allez tout savoir, milord, reprit le vicomte de Chenevières. À présent que nous tenons le jeune et turbulent saint-cyrien, et qu'il ne peut nous échapper, je ne vois aucun inconvénient à vous dévoiler mes plans.

– Voyons, fit le baron Gontran de Neubourg, nous t'écoutons, vicomte.

– Messieurs, dit le vicomte de Chenevières, soyez tranquilles, je ne laisserai point ce misérable Albert Morel aller trop loin.

– Cependant, observa le baron de Neubourg, il est déjà bien avancé.

– Oui, mais ce soir même son triomphe tournera en défaite.

– Comment ! fit lord Blakstone, vous l'attendez ce soir ?...

– Avec mademoiselle Flavie de Passe-Croix, qu'il doit avoir enlevée à cette heure.

Les trois chevaliers du Clair de Lune se regardèrent avec une sorte de stupéfaction.

– Es-tu fou, vicomte ? fit le marquis.

– Il était pourtant convenu... observa le baron.

M. de Chenevières sourit, et, d'un geste, il imposa silence à ses amis.

– Écoutez, messieurs, dit-il, l'heure est venue, je crois, de vous mettre au courant de la situation que j'ai patiemment et, j'ose le dire, assez habilement amenée.

– Voyons ? demandèrent à la fois les trois amis du vicomte.

M. de Chenevières reprit :

– Quel est notre but ? nous voulons châtier ce voleur et cet assassin qui se nomme le baron de Passe-Croix, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Le frapper dans ses affections de famille, et le contraindre à restituer à la fille de ses victimes la fortune dont il l'a dépouillée ?

– Oui.

– Pour cela, il était nécessaire de laisser M. Albert Morel se faire aimer de Flavie de Passe-

Croix.

– Cependant, mon cher ami... dit M. de Neubourg.

– Vous allez voir, baron, que j'avais tout prévu, même le moyen de sauvegarder l'honneur de cette jeune fille, qui, après tout, n'est nullement responsable des crimes de son père.

– Parle donc, vicomte, nous t'écoutons.

– Ce n'est pas moi, continua M. de Chenevières, qui suis la cause première de cette intrigue. Quelque honorable que soit notre but, quelque intéressante que puisse être la cause que nous servons, j'avoue que j'aurais hésité à jeter sur les pas de M^{lle} de Passe-Croix un misérable comme cet Albert Morel ; mais le hasard s'était chargé de cette besogne. J'ai trouvé M. Albert Morel dans le salon des Montalet, faisant à M^{lle} de Passe-Croix une cour à laquelle la jeune fille ne paraissait pas indifférente. Je savais le passé de cet homme, je pouvais le prendre au collet et le chasser honteusement ; j'ai préféré m'en faire un instrument. Ne fallait-il pas châtier le baron ? Le jour où M^{lle} de Passe-Croix

apprendra la vérité tout entière, elle sera guérie de son amour ; mais d'ici là, il faut que le baron son père ait restitué le bien volé. Albert Morel sera ici dans quelques minutes, alors...

M. de Chenevières fut brusquement interrompu par l'apparition de la jeune femme blonde, qui entra précipitamment dans la salle à manger...

Danielle, car c'était bien elle, avait le visage bouleversé.

– Venez ! dit-elle, venez, venez !...

Les quatre jeunes gens étonnés se levèrent.

– Qu'est-ce donc ? demanda le vicomte.

Mais déjà la jeune fille s'était élancée dans le corridor et gravissait l'escalier disant :

– Le jeune homme s'est enfui...

Les chevaliers du Clair de Lune poussèrent un cri de rage et suivirent Danielle, pour ne s'arrêter que sur le seuil de la chambre, qui, tout à l'heure encore, servait de prison à Victor de Passe-Croix.

La porte était ouverte ; sur le parquet, devant

le feu, le domestique, à demi étouffé par le mouchoir qui le bâillonnait, était couché sur le dos.

Les quatre jeunes gens se regardèrent avec une sorte de stupeur.

Victor s'était enfui, mais par où ?

La fenêtre de l'antichambre était ouverte...

– Il aura sauté dans le jardin, et si nous ne le rattrapons pas, tout est perdu, dit le vicomte de Chenevières.

M. de Neubourg avait ôté le bâillon du domestique et lui déliait les pieds et les mains.

Ce dernier roulait autour de lui des yeux effarés et hagards, et il jouait si bien l'épouvante que les chevaliers du Clair de Lune s'y laissèrent prendre.

– Comment cela s'est-il fait ? lui demanda M. de Neubourg.

– Il avait un couteau... Il me l'a appuyé sur la gorge... Il m'aurait tué... murmura le domestique.

– Messieurs, s'écria le vicomte, que vous

importe maintenant de savoir comment notre prisonnier s'est échappé ? L'essentiel, c'est de le reprendre, s'il est possible.

Et, s'adressant au domestique :

– Depuis quand étais-tu là ?

– Oh ! répondit le valet, il y a plus d'une heure.

– Ainsi, il y a plus d'une heure qu'il s'est échappé ?

– Oui.

M. de Chenevières frappa du pied avec fureur.

– Alors, dit-il, je crois qu'il est inutile de courir après lui. Il est bien certainement déjà aux Rigoles.

– Mais alors qu'allons-nous faire ? demanda lord Blakstone.

– Une seule chose, messieurs...

Et le vicomte tordait ses mains avec colère.

– Nous allons monter à cheval, reprit-il, et gagner la prochaine station du chemin de fer.

– Hein ? fit le baron.

– Tout est perdu, au moins pour le moment, acheva le vicomte. Il ne nous reste plus qu'à disparaître. C'est à Paris que nous reprendrons notre œuvre.

En ce moment, on entendit retentir au-dehors le galop d'un cheval. Le vicomte s'élança dans l'escalier.

– C'est Albert Morel, dit-il.

En effet le ravisseur arrivait ayant en croupe Flavie de Passe-Croix, tremblante et pâle.

Le vicomte alla lui-même ouvrir la porte de la maison.

En le voyant apparaître sur le seuil, Flavie fit un geste d'effroi. Quel était donc cet homme ?

M. de Chenevières se dirigea droit vers elle et se découvrit respectueusement.

– Mademoiselle, dit-il, j'ai l'honneur d'être un ami de votre famille, et il est fort heureux que je me trouve ici pour vous sauver.

En même temps le vicomte fit un signe

impérieux à M. Albert Morel. Ce signe était singulièrement éloquent ; il voulait dire : « Vous êtes un esclave, il faut obéir et ne vous étonner de rien. »

M. Albert Morel courba donc la tête, et M. de Chenevières reprit :

– Mademoiselle, vous alliez perdre le bonheur de votre vie tout entière en suivant cet homme.

D’abord muette de surprise, la jeune fille avait regardé le vicomte, se demandant qui il pouvait être et ce qu’il avait de commun avec M. Albert Morel.

Mais elle tressaillit et se tourna vers ce dernier en entendant M. de Chenevières lui parler ainsi.

– Quel est donc cet homme et que nous veut-il ? dit-elle.

M. Albert Morel se taisait toujours.

– Mademoiselle, fit le vicomte, je suis un ami que le hasard vous envoie. Regardez cet homme... il est indigne de votre amour !

Flavie jeta un cri et se serra toute tremblante contre M. Albert Morel.

– Mais cet homme vous insulte ! s’écria-t-elle.

Le vicomte ajouta, s’adressant au ravisseur :

– Dites à mademoiselle que vous êtes marié !...

Au lieu de protester, au lieu de s’indigner, M. Albert Morel continuait à courber la tête.

Alors Flavie se mit à trembler ; puis, tout à coup, comprenant le silence de cet homme, l’œil hagard, la bouche crispée, elle poussa une sorte de gémissement, étendit les bras, chancela comme si elle eût été frappée mortellement et tomba à la renverse.

M^{lle} de Passe-Croix était évanouie !

Le vicomte se pencha sur elle et appela à son aide. Ses amis accoururent et Danielle avec eux.

– Ce n’est rien, dit le vicomte, elle n’est qu’évanouie, et cet évanouissement nous sert.

– Que veux-tu dire ? fit M. de Neubourg.

– Sans doute, reprit le vicomte. Maintenant que Victor nous a échappé, il est inutile d’enlever sa sœur. Il faut, au contraire, la ramener chez son

père, et comme elle est évanouie, nous allons l'y transporter bien plus facilement.

– Comment cela ?

– N'avons-nous pas, depuis le commencement de la soirée, une voiture attelée et prête à partir ?

– Oui.

– Eh bien, aidez-moi !...

On transporta la jeune fille dans la voiture, et on l'y coucha avec précaution. Cela fait, le vicomte ajouta :

– Maintenant, messieurs, et vous, mademoiselle, il s'adressait à Danielle, montez à cheval et partez... il n'est que temps !... car, dans une heure, Victor de Passe-Croix et ses amis les Montalet seront ici.

En même temps, il fit un signe à Albert Morel.

– Montez sur le siège, monsieur ; vous allez nous servir de cocher.

Et M. de Chenevières s'installa dans la voiture, auprès de la jeune fille évanouie. Un quart d'heure après, la ferme de la Rousselière

était déserte, et deux heures plus tard, Victor, Raoul de Montalet et son piqueur arrivaient à la station du chemin de fer, au moment où le train s'éloignait.

*

Nous avons vu le saint-cyrien jeter en bas de son cheval le domestique des chevaliers du Clair de Lune et lui dire :

– Tu parleras, ou je te tuerai !

Le laquais avait répondu :

– Maintenant qu'ils sont partis, je vais tout vous dire. Et, en effet, il raconta à Victor ce qui s'était passé à la Rousselière depuis l'instant où l'on avait découvert son évasion, c'est-à-dire l'arrivée de M. Albert Morel et de Flavie, et l'évanouissement de la jeune fille, qu'on avait transportée dans une voiture.

Le laquais ignorait ce qui s'était passé entre le vicomte de Chenevières, Flavie de Passe-Croix et M. Albert Morel. Il n'avait rien entendu, mais il

avait vu le vicomte prendre place dans la voiture et M. Albert Morel monter sur le siège.

Et comme Victor, anxieux, lui demandait quelle direction cette voiture avait prise, le laquais dit :

– Vous trouverez bien certainement la trace des roues dans la sapinière qui est au nord de la Rousselière, et que traverse la route de Sandisson.

Victor n'en voulut point entendre davantage. Toujours persuadé qu'on enlevait sa sœur, il remonta à cheval, criant à ses compagnons :

– Nous avons fait un chemin inutile, il faut revenir sur nos pas.

Victor et Raoul s'élançèrent de nouveau dans la direction de la Rousselière.

Ils avaient fait en vingt-cinq minutes le trajet de la Rousselière à la station du chemin de fer, ils accomplirent au retour la même prouesse : il ne leur fallut que vingt-cinq minutes pour regagner la Rousselière.

Comme ils y arrivaient, le premier rayon du

soleil glissait au-dessus des sapinières.

Il fut alors facile à Victor de remarquer la trace des roues, qui s'étaient enfoncées profondément dans le sable. Cette trace, comme l'avait dit le laquais, s'allongeait vers la sapinière du nord et gagnait le chemin de Sandisson. Or, ce chemin passe à un demi-kilomètre de la Martinière.

– Par exemple ! c'est trop d'audace ! murmura Victor. Ces misérables ont eu l'aplomb de repasser devant la Martinière. Les deux jeunes gens et le piqueur s'engagèrent à fond de train dans ce chemin. Victor labourait les flancs de son cheval à coups d'éperon et murmurait avec désespoir :

– Ils ont deux heures d'avance sur nous, jamais nous ne les rattraperons.

– Patience ! répondait Raoul de Montalet ; ils ne vont point rejoindre le chemin de fer en suivant cette direction ; avant trois heures nous les aurons rejoints.

Comme ils atteignaient le chemin de traverse

qui conduit à la Martinière, Victor s'arrêta.

Il venait de remarquer que la voiture avait dû stationner un moment en cet endroit. Les chevaux avaient piétiné le sol, les roues étaient entrées plus profondément dans le sable.

Sur la droite, au bout du sentier, à un demi-kilomètre, on apercevait les toits de la Martinière.

Victor eut une inspiration. Au lieu de suivre la route de Sandisson, car, d'après les indices recueillis, la voiture avait continué son chemin dans cette direction, il se jeta dans le sentier qui conduisait à la Martinière.

– Mon père et ma mère doivent être fous de douleur se dit-il, car il est impossible qu'ils ne se soient point aperçus déjà... Je vais perdre un quart d'heure, mais je le regagnerai, car je trouverai un cheval frais à la Martinière.

Et Victor et Raoul, quelques minutes après, franchissaient le fossé du parc et arrivaient ventre à terre devant le château. Un domestique accourut. Il avait le visage consterné.

– Ah ! monsieur Victor, dit-il, quel malheur !

– Je sais, je sais, dit le jeune homme, qui s'élança vers l'escalier ; où est mon père ?

– Il est avec madame la baronne, auprès de mademoiselle Flavie.

Victor jeta un cri.

– Flavie ! dit-il, Flavie est donc ici ?

– Oui, monsieur.

Victor s'appuya à la rampe de l'escalier pour ne point tomber.

– Mais de quel malheur parles-tu donc, imbécile ? demanda-t-il.

– Du malheur qui est arrivé à mademoiselle Flavie.

Victor se cramponna à la rampe avec fureur. Ses yeux s'injectèrent.

– Elle est folle ! acheva le domestique.

Raoul de Montalet, qui gravissait le grand escalier de la Martinière derrière son ami, le reçut à demi mort dans ses bras. On eût dit que Victor avait été foudroyé !

XXVII

Huit jours après les événements que nous venons de raconter, un poney-chaise attelé d'un vigoureux trotteur irlandais s'arrêta vers le milieu de la rue de la Michodière.

Un jeune homme, qui conduisait lui-même, en descendit et franchit lestement le seuil d'une porte cintrée à trois pas de laquelle s'ouvrait un large escalier de pierres à balustrade de fer, tel qu'on en voit encore dans quelques vieilles maisons de ce quartier. Ce jeune homme, dont la mine annonçait le meilleur monde, ne demanda rien au concierge, monta d'un pas rapide au premier étage, et s'arrêta devant une porte sur laquelle il y avait un écusson de cuivre portant ces mots :

CABINET D'AFFAIRES

Tournez le bouton S. V. P.

Le visiteur obéit à l'invitation de l'écriveau, poussa la porte devant lui et pénétra dans une petite pièce munie d'un grillage qui masquait à demi un bureau, une caisse et un employé.

Le jeune homme s'approcha du guichet, et, tendant sa carte, dit à l'employé, qui était un garçon de quinze à seize ans :

– Voulez-vous demander à votre patron s'il peut me recevoir ?

Le commis jeta les yeux sur la carte, salua en découvrant un écusson à l'un des angles, se leva sans mot dire, poussa une porte qui se trouvait derrière lui et disparut.

Deux minutes après, une porte qui se trouvait à droite du grillage s'ouvrit à son tour, et un homme en robe de chambre, le visage couturé, les yeux abrités par de grandes lunettes bleues, se montra sur le seuil.

– Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur le vicomte, dit-il au jeune visiteur, qui entra dans une seconde pièce tendue en damas rouge, garnie de meubles d'acajou, et telle qu'elle était le jour

où M. le baron Gontran de Neubourg avait eu sa première entrevue avec l'homme aux lunettes bleues.

Nos lecteurs ont reconnu sans doute déjà la maison et le cabinet d'affaires de cet étrange personnage qui avait joué un rôle de valet à la Charmerie, et qui autrefois s'était nommé Rocambole.

Le vicomte de Chenevières, car c'était lui, s'assit sur un fauteuil que son hôte lui avança, tandis qu'il demeurait lui-même debout, adossé au chambranle de la cheminée.

– Monsieur le vicomte, dit Rocambole, je sais tout ce que vous venez me dire.

– Bah !

– Je connais jour par jour et heure par heure tout ce que vous avez fait en Sologne. Vos ingénieuses combinaisons ont échoué, vous n'êtes pas plus avancé aujourd'hui qu'il y a un mois, et après avoir cru pouvoir vous passer de mes bons offices, vous vous apercevez que je vous suis à peu près indispensable. Est-ce vrai ?

– C’est vrai, dit simplement le vicomte de Chenevières.

– Voulez-vous, reprit l’homme aux lunettes bleues, que je vous résume la situation ?

– Soit, parlez.

– M^{lle} de Passe-Croix est folle, mais sa folie n’est que momentanée. Les chagrins d’amour se guérissent, et la raison revient. Le baron de Passe-Croix continue à jouir paisiblement du bien mal acquis, et son fils, rentré à Saint-Cyr, après avoir vainement cherché ses ravisseurs mystérieux, finira par oublier cette aventure. C’est-à-dire que tout est à recommencer.

M. de Chenevières baissa humblement la tête.

– Je crois que vous avez raison, dit-il.

L’homme aux lunettes bleues laissa glisser un sourire railleur sur ses lèvres :

– J’ai eu l’honneur de le dire déjà à M. le baron de Neubourg, dit-il, les gens du monde comme vous, messieurs, ne sont pas de taille à se tirer d’affaire dans une semblable besogne.

– Eh bien, voulez-vous nous aider de

nouveau ? demanda M. de Chenevières.

– Volontiers, mais à une condition, monsieur le vicomte.

– Laquelle ?

– C'est que vous me laisserez des pleins pouvoirs.

– Soit.

– Et ne me questionnez jamais.

– Soit encore.

– Oh ! soyez tranquille, continua le bizarre personnage ; s'il en est ainsi, tout ira bien.

– Vous croyez ?

– Avant un mois, le marquis de Morfontaine, le vicomte de la Morlière et le baron de Passe-Croix se seront brûlé la cervelle.

Le vicomte ne put se défendre d'un léger tressaillement et il regarda cet homme qui parlait aussi tranquillement de cette triple mort que s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde.

– Ah ! dame ! fit l'homme aux lunettes bleues, il ne faut pas oublier que lorsque j'avais un vrai

nom je m'appelais Rocambole.

Il eut un nouveau sourire diabolique et ajouta :

– Vous pouvez rejoindre vos amis, monsieur le vicomte, et leur répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

– Quand vous reverrai-je ? demanda M. de Chenevières.

– J'aurai l'honneur de vous envoyer, ce soir même, une petite note.

Le vicomte se leva.

– Ah ! un moment, dit Rocambole ; j'ai une recommandation à vous faire.

– Voyons.

– Il se peut que vous rencontriez Paul de la Morlière.

– Je m'y attends.

– Il vous provoquera.

– C'est impossible autrement. Faut-il me battre ?

– Vous lui demanderez un délai de trois jours.

– Et... au bout de ces trois jours...

– D’ici là nous verrons.

– C’est bien ; au revoir !

Et... le vicomte prit son chapeau, salua Rocambole et sortit.

M. de Chenevières remonta en voiture, rendit la main à son trotteur et gagna le boulevard, se disant :

– Cet homme a raison ; il n’y a qu’un ancien scélérat comme lui qui puisse lutter avantageusement avec les trois coquins que nous poursuivons vainement. S’il ne nous guide pas, s’il ne nous trace un programme, nous n’arriverons jamais à notre but.

M. de Chenevières rentra chez lui et y trouva une lettre dont la souscription le fit tressaillir.

Il avait reconnu l’écriture de Danielle. Danielle lui disait :

« Monsieur le vicomte,

« J’ai absolument besoin de vous voir aujourd’hui même. Voulez-vous m’attendre à

huit heures du soir et réunir vos amis ?

« À vous,

« Danielle. »

– Voilà qui est bizarre, murmura M. de Chenevières. Danielle nous avait quittés hier pour sept ou huit jours, et devait attendre que nous eussions besoin d'elle... Que s'est-il donc passé depuis hier au soir ?

XXVIII

La veille du jour où le vicomte de Chenevières se présentait rue de la Michodière chez l'homme aux lunettes bleues, comme la nuit venait, une jeune femme monta dans une voiture de place, sur le boulevard, et dit au cocher.

– Conduisez-moi rue du Vieux-Colombier, et marchez bon train !...

La mise de la jeune femme annonçait la distinction riche, son sourire promettait un généreux pourboire, le cocher fit merveille et ne mit guère que vingt-cinq minutes pour faire le trajet.

À l'entrée de la rue, la voyageuse descendit, mit cent sous dans la main du cocher, et se dirigea vers une petite porte qui donnait accès sur une allée humide et noire.

Une vieille femme, qui servait de concierge à

la maison, passa la tête au travers du carreau.

– Ah ! Jésus-Dieu ! dit-elle, c'est vous, mam'selle Danielle ?

– Oui, mère Louis, c'est moi, répondit la jeune fille.

– Comme il y a longtemps que vous n'êtes venue, mam'selle ! reprit la portière avec une nuance d'affection dans la voix. Si vous saviez comme ce pauvre M. Grain-de-Sel vous attend avec impatience !... Le temps lui dure, voyez-vous !...

– Et à moi aussi, fit Danielle, en grim pant lestement l'escalier. Comment va-t-il, *petit père* ?

Petit père était le nom que la jeune fille donnait à Grain-de-Sel.

– Il va bien, mam'selle, à part son moignon, qui le fait souffrir les jours de pluie.

– Et ses yeux ?

– Vous savez bien qu'ils ont toujours été mauvais depuis l'accident. Pourtant le docteur, qui vient tous les matins, dit que ça se passera.

Danielle, tandis que la portière parlait, était déjà en haut de l'escalier. Elle arriva au troisième étage et s'arrêta devant une porte après laquelle pendait un cordon de sonnette rouge.

Sur la porte on avait cloué une carte de visite lithographiée qui portait ces mots :

Grain-de-Sel,
capitaine retraité.

La clef était dans la serrure, en dehors. Cependant Danielle sonna.

– Entrez ! dit une voix mâle et sonore à l'intérieur.

Danielle tourna la clef et se trouva sur le seuil d'un petit logement composé de trois pièces.

La première, que la jeune fille, après avoir refermé la porte sur elle, traversa sans s'arrêter, était une sorte de salle à manger meublée en noyer, avec des rideaux de calicot bordés de rouge.

C'était propre et modeste, mais on y respirait une sorte de gêne dissimulée avec soin.

À droite et à gauche d'un buffet chargé de vaisselle commune, s'ouvraient deux portes. L'une était celle de la chambre qu'avait longtemps occupée Danielle ; l'autre donnait dans le logis du capitaine Grain-de-Sel.

Danielle franchit le seuil de cette dernière ; puis on entendit un double cri de joie, le bruit de deux gros baisers, et ces mots entrecoupés :

– Enfin ! enfin ! te voilà !...

Certes, ceux qui avaient jadis vécu au château de Bellombre, au temps du vieux général Morfontaine, et qui avaient connu Grain-de-Sel, le petit gars, l'intrépide enfant qui enfourchait Clorinde et la lançait à bride abattue à travers le Bocage, se seraient arrêtés bien étonnés à la vue de ce personnage au cou duquel Danielle venait de se suspendre avec un élan de tendresse filiale.

Qu'on se figure un homme d'environ trente-sept ans amputé de la jambe droite, les yeux brûlés par l'explosion d'un *camouflet*, la lèvre supérieure couverte d'une épaisse moustache noire.

Grain-de-Sel était assis dans un grand fauteuil à la Voltaire, au coin d'un maigre feu, lorsque Danielle était entrée en disant :

– Ah ! cher petit père, où donc es-tu, mon Dieu ?

*

Qu'il nous soit permis, à propos de Grain-de-Sel, quelques lignes d'histoire rétrospective.

Après avoir retrouvé Danielle, Grain-de-Sel était demeuré au service.

La guerre de Crimée le trouva lieutenant dans un régiment de chasseurs à pied.

Grain-de-Sel confia Danielle à une pauvre vieille femme, sœur de sa défunte mère, et qui avait épousé un maître maçon venu à Paris en 1848. Puis il suivit le drapeau de son bataillon, s'en alla en Crimée, se battit comme un lion à l'Alma et à Inkermann, et il s'apprêtait à monter à l'assaut de la tour de Malakoff, lorsque son accident, comme disait la portière de la rue du

Vieux-Colombier, lui arriva.

Une nuit, Grain-de-Sel était de tranchée. Il s'aventura dans une mine avec des soldats du génie et un officier d'artillerie, son ami. Les Russes minaient en sens inverse.

À un certain moment, les pioches et les instruments de forage des deux armées se rencontrèrent. Les Russes donnèrent le camouflet, et Grain-de-Sel fut renversé, les yeux brûlés et la jambe broyée. Six mois après, le jeune officier revenait en France, invalide, presque aveugle, décoré de la Légion d'honneur et capitaine retraité.

Avec sa pension, ses deux croix, – il avait le medjidié, – et ses campagnes, Grain-de-Sel avait tout au plus 1200 livres de rente, et Danielle n'avait que lui en ce monde.

Ah ! certes, le jeune et vaillant officier avait fait un autre rêve en partant pour Sébastopol : il se voyait, au retour, officier supérieur, portant la tête haute, confiant en sa force, et capable d'engager enfin cette lutte qu'il rêvait avec les spoliateurs de Danielle.

Un peu de poudre avait renversé toutes ces belles espérances, et c'était pour cela que le pauvre Grain-de-Sel avait laissé entreprendre aux chevaliers du Clair de Lune une besogne que jadis il n'eût voulu confier à personne. Là était tout le mystère de cette inaction.

Danielle couvrait de baisers celui qui lui avait servi de père.

Grain-de-Sel avait pris dans ses mains les petites mains de la jeune fille, et y imprimait ses lèvres en murmurant :

– Ah ! ces quinze grandes journées que tu viens de passer loin de moi m'ont paru avoir la durée de quinze siècles.

– Cher petit père, répondit Danielle d'une voix caressante, on aime donc un peu sa Danielle ?

– Si je t'aime ! s'écria Grain-de-Sel d'un ton d'affectueux reproche.

Et le pauvre Grain-de-Sel attachait ses yeux brûlés sur Danielle, qu'il n'apercevait qu'à travers un nuage.

– Mais, reprit-il, dis-moi ce qui s'est passé.

L'heure de la réparation est-elle venue ?

– Pas encore, répondit Danielle, qui jugea inutile de raconter à Grain-de-Sel l'échec subit par les chevaliers du Clair de Lune ; mais elle approche.

– Chère enfant du bon Dieu ! murmura le soldat, si je pouvais voir et marcher, ce n'est pas *eux* qui prendraient soin de venger ta mère et ton père et de te rendre ton héritage... Si je te disais que parfois je suis jaloux ?

– Jaloux ? fit Danielle avec naïveté.

– Oui, jaloux de ces hommes qui sont jeunes, beaux, titrés, et qui t'aiment tous quatre.

Danielle tressaillit. Si Grain-de-Sel avait eu ses yeux d'autrefois, il aurait peut-être vu monter un léger incarnat au front de la jeune fille.

Cependant elle répliqua en souriant :

– Mais c'est précisément pour cela, petit père, que tu ne dois pas être jaloux.

– Oui, mais qui me dit, reprit Grain-de-Sel, qu'il n'en est pas un sur les quatre qui fasse battre ton cœur ?...

Danielle baissa la tête un moment, son sein se gonfla ; elle étouffa un soupir.

– Je ne sais pas, dit-elle enfin.

Grain-de-Sel soupira, lui aussi, et prit les deux mains de la jeune fille.

– Dis-moi lequel ! fit-il.

Mais elle dégagea ses mains avec une sorte d'effroi subit.

– Non, non, dit-elle ; je ne le sais pas moi-même, je ne veux pas le savoir... Ne m'interroge pas, petit père, c'est un secret.

Grain-de-Sel n'avait jamais contrarié Danielle.

– Allons, dit-il, ne parlons plus de tout cela, puisque ça te contrarie ; mais causons de ton héritage. Crois-tu qu'ils pourront te le rendre ?

– Oh ! j'en suis sûre !

Grain-de-Sel soupira de nouveau.

– Mais qu'as-tu donc, petit père ? demanda la jeune fille.

– Rien.

– Tu me trompes...

Grain-de-Sel fit un brusque mouvement dans son fauteuil.

– Après tout, dit-il, au diable la dissimulation ! j'aime mieux parler à cœur ouvert, ma Danielle.

– Parle, petit père.

– Figure-toi que ce butor de camouflet est venu briser toutes mes espérances, en m'emportant une jambe et me rendant aux trois quarts aveugle. Je serais peut-être revenu chef de bataillon, et alors j'aurais fait à moi tout seul la besogne de ces quatre beaux messieurs.

– Je le crois, petit père.

– Sais-tu bien, poursuivit Grain-de-Sel, que tu auras trois ou quatre cent mille livres de rente le jour où ils t'auront rendu ton héritage ?

– Oh ! fit Danielle avec insouciance, que m'importe ! En vérité, ce que je veux, c'est venger mon père et ma mère.

– Oui, sans doute, reprit Grain-de-Sel ; mais quatre cent mille livres de rente permettent bien des choses, et j'avais pour toi...

– Quoi donc, petit père ?

– Je voulais te marier.

– Avec qui donc ? fit-elle en souriant.

Danielle tressaillit encore.

– Avec un enfant comme toi déshérité, comme toi sans famille, et qui, comme toi, a droit à une famille et à un héritage.

– Tu ne m’as jamais parlé de cela, observa la jeune fille avec surprise.

– C’est vrai. D’ailleurs, c’était inutile, puisque je ne pouvais plus rien moi-même.

– Mais quel est ce jeune homme ? où l’as-tu connu ?

– Je l’ai vu l’espace d’une nuit, à Sébastopol, tandis que nous avions douze heures de trêve pour enterrer nos morts.

– Et tu as songé à me marier avec lui ?

– Oui, mon enfant.

Danielle se mit à rire.

– Mais tu as donc des moments de folie, cher

petit père ? dit-elle en lui sautant au cou.

– Non, mon enfant, répondit Grain-de-Sel d'une voix grave. Tu ne sais donc pas qu'on a parfois des pressentiments inexplicables, qu'il s'élève au fond du cœur de mystérieuses révélations de l'avenir ?

– Quelquefois, en effet.

– Eh bien, cette nuit-là, c'était vingt-quatre heures avant l'explosion du camouflet, eh bien, cette nuit-là, j'ai fait tout un rêve d'avenir. Pendant les quelques heures que j'ai passées avec ce jeune homme, j'ai cru que c'était là celui que tu aimerais un jour. Ne souris pas mon enfant, la destinée a parfois de singulières volontés. Qui sait ?

Grain-de-Sel parlait d'un ton convaincu et pour ainsi dire inspiré.

Il reprit la main de Danielle dans les siennes.

– Voyons ! dit-il, as-tu le temps de m'écouter ? Je veux te raconter cette histoire.

– Comment ! fit Danielle, mais je ne te quitte plus, petit père. Me voici revenue, je ne m'en vais

pas... je reste à Paris, et tu sais bien que ma chambre est là... tout près de la tienne...

– À la bonne heure ! s'écria l'invalidé.

Et il se leva joyeux, s'appuyant sur une canne, et il alla ouvrir la croisée qui donnait sur la cour. Puis il se pencha en dehors.

– Hé ! mère Antoine ! cria-t-il de sa voix mâle et sonore. La mère Antoine monta sur-le-champ.

– Vous allez nous faire à dîner, lui dit Grain-de-Sel. M^{lle} Danielle reste ici.

La mère Antoine servait de femme de ménage au capitaine. Alors Grain-de-Sel regagna son fauteuil.

– Maintenant, dit-il, écoute mon histoire.

« C'était après le premier assaut donné à la tour Malakoff.

« Une trêve de douze heures avait été consentie entre les deux armées pour enterrer les morts.

« Je commandais un détachement de chasseurs à pied, composé d'environ cinquante hommes.

« Le champ de bataille, éclairé par les rayons de la lune, était splendide d'horreur.

« Russes et Français couchés pêle-mêle, les uns calmes, le visage tranquille, les autres contractés, grimaçants, d'autres les yeux ouverts et fixes, dormaient du dernier sommeil sur une terre trempée de sang.

« Nos soldats et ceux de l'armée ennemie s'étaient pris à rivaliser de zèle pour enlever les cadavres. En présence de la mort, il n'y avait plus de haine, plus de colère, plus de nations ; souvent un Russe chargeait un Français mort sur son épaule tandis que, à côté de lui, un Français prenait un Russe sur les siennes.

« Cependant, je remarquai un jeune homme, un simple soldat d'artillerie russe, qui semblait de préférence enlever les cadavres de nos soldats.

« Souvent il se penchait sur eux, les examinait avec attention comme s'il avait eu l'espoir d'en retrouver un vivant encore.

« Tout à coup il poussa un cri de joie : il venait de retrouver un sergent de zouaves qui

respirait encore.

« – Oh ! quel bonheur ! dit-il en français, tandis que trois de mes hommes s'emparaient du zouave et le portaient aux ambulances.

« – Vous êtes donc bien heureux, lui dis-je, en m'approchant de lui, d'avoir retrouvé un Français vivant ?

« Il me regarda avec une certaine défiance d'abord, puis mon visage lui revint sans doute, car il me dit tout bas :

« – Je suis né à Paris !

« Je laissai échapper un geste d'étonnement profond. Un sourire vint à ses lèvres.

« – Rassurez-vous, me dit-il, je ne suis point un déserteur français, comme vous pourriez le croire. Je suis un sujet russe...

« Il s'était approché tout près de moi, et nul ne pouvait nous entendre.

« – Monsieur l'officier, reprit-il, vous avez l'air bon et franc. Qui sait ? peut-être seriez-vous mon ami si vous saviez mon histoire.

« – Je le suis déjà, répondis-je, car vous avez une charmante et noble figure.

« C'était en effet un jeune homme de vingt-deux ans, grand, mince, distingué de tournure, et d'une beauté merveilleuse qu'une femme aurait envié. Il avait les yeux bleus et les cheveux noirs, le teint blanc et mat, des pieds et des mains d'enfant.

« – Je vous remercie de votre sympathie, me dit-il, mais elle est exagérée encore ; car vous ne savez qui je suis, et combien je suis malheureux.

« Il prononça ces derniers mots avec tant de tristesse, que je ne pus m'empêcher de lui prendre le bras et de l'emmener assez loin pour que notre entretien ne fût troublé par personne.

« Nous nous assîmes sur un pan de mur que le canon avait à moitié renversé.

« – Monsieur, me dit-il alors, je serai peut-être tué demain. Peut-être est-ce aussi aujourd'hui l'unique trêve qu'il y aura entre les deux armées, et jamais l'occasion ne se représentera pour moi de parler à un Français. Et cependant, quelque

chose me dit que j'aurais tort de ne point me confier à vous.

« Sa voix était douce et triste, et elle exerçait sur moi une sorte de fascination.

« – Parlez donc, monsieur, lui dis-je, et si je puis vous être bon à quelque chose...

« – Qui sait ? reprit-il. Ah ! si je pouvais revenir jamais à Paris, moi... car, fit-il en baissant la voix, savez-vous bien que je suis né Français, de père et de mère français, malgré que je porte un nom russe, qu'un acte de naissance mensonger me fait naître Russe, et que je suis soldat de l'empereur de toutes les Russies, obligé de faire le coup de feu contre ceux que je sais être mes compatriotes et mes frères ?

« Et comme j'étouffais une exclamation de surprise, il reprit.

« – N'ayez pas peur, je n'ai encore tué personne... jusqu'à présent, j'ai toujours escamoté la balle que je devais mettre dans mon fusil.

« – Mais enfin, monsieur, m'écriai-je, savez-

vous bien que vous me dites d'étranges choses ?

« – Elles sont vraies.

« – Ainsi vous êtes né à Paris ?

« – Le 16 avril 1834.

« – Et vos parents étaient Français ?

« – Mon père était colonel. Ma mère appartient à une grande famille du centre de la France.

« – Mais alors...

« Il me regarda fixement.

« – Votre nom, monsieur ? me dit-il après un moment de silence.

« – Je suis un officier de fortune, répondis-je, je m'appelle Grain-de-Sel. Je n'ai pas de famille ; mais, soyez tranquille, monsieur, je suis un homme de cœur, et...

« – Si je ne vous avais jugé tout de suite, me dit-il, je ne vous aurais point fait de demi-confidences. Maintenant, voulez-vous me faire un serment ?

« – Parlez.

« – C’est que vous brûlerez ces papiers si vous ne voyez point la possibilité de m’être utile un jour.

« Il venait, en parlant ainsi, de tirer de sa longue cape verte un petit rouleau de papier qu’il me tendit.

« – J’ai écrit ces pages, me dit-il, dans l’espoir qu’elles tomberaient un jour ou l’autre dans les mains d’un Français. Vous les lirez sous la tente. Peut-être nous reverrons-nous un jour...

« Je m’emparai du manuscrit, puis nous passâmes le reste de la nuit occupés à causer.

« Il me parla beaucoup de Paris, où il avait tous ses souvenirs d’enfance.

« – Ah ! me dit-il les larmes aux yeux, si je pouvais retourner à Paris... y vivre pauvre, obscur, misérable... mais y vivre, respirer l’air français, entendre notre belle langue, voir passer sur le boulevard ce drapeau tricolore à l’ombre duquel je suis né !...

« Au jour, un coup de canon annonça la fin de l’armistice.

Nous nous séparâmes ; mais j'emportais ce manuscrit dans lequel il avait retracé toute son histoire. »

– Et, dit Danielle, ce manuscrit... où est-il ?

Grain-de-Sel se leva, alla ouvrir le tiroir d'un petit meuble et y prit une liasse de papiers.

– Tiens, dit-il, le voilà. Lis-le-moi... L'histoire de Vladimir sera plus touchante encore en passant par ta bouche.

La nuit était venue, la jeune fille alluma un flambeau, arrondit un de ses bras sur le bord d'une table et appuya son front dans sa main.

Puis elle lut à mi-voix les pages suivantes, qui avaient pour titre :

Histoire d'un mort

XXIX

*Histoire d'un mort écrite par lui-même
(Sébastopol, pendant le siège)*

Le manuscrit commençait ainsi :

« Avant d'en venir à ce mort dont je parle, qu'il me soit permis de raconter un peu longuement une histoire du siècle dernier. Cette histoire est celle de la fortune immense à laquelle je dois tous les malheurs de ma vie.

« Un soir d'automne de l'année 17..., un jeune homme de quinze à seize ans cheminait, le front penché, l'œil rêveur, dans une grande ligne qui perçait d'outre en outre une vaste forêt du Nivernais.

« Sa beauté pâle et fière impressionnait vivement. Ses grands cheveux blonds, son œil bleu, ses mains blanches et fines, tout semblait

annoncer en lui un homme de race. Cependant, à voir son costume sombre, son habit sans broderie, sur les basques duquel ne battait aucune épée, on ne pouvait s'y méprendre : il n'était pas gentilhomme.

« Il cheminait lentement et s'arrêtait de temps à autre, pour attacher en se retournant un long regard sur un petit castel en briques rouges qui montrait à l'autre extrémité de la ligne ses tourelles en poivrière.

« Alors il soupirait profondément et murmurait :

« – C'est là.

« Quel était donc ce jeune homme ? Un soir, douze années auparavant, un paysan du Nivernais, habitant le village de Donzy, était assis avec sa femme au coin d'un feu de tourbe, lorsqu'on frappa à leur porte.

« Le paysan alla ouvrir et se trouva face à face avec un soldat blessé, exténué de fatigue, portant dans ses bras une jolie petite créature blonde, blanche et rose, un enfant d'environ quatre ans,

dont la chevelure bouclée couvrait à demi les deux bras de son père, car c'était l'enfant du soldat, l'enfant d'une femme aimée morte au printemps de la vie.

« Le soldat, déjà d'un âge mûr, avait été blessé si grièvement à la dernière bataille, que ses chefs lui avaient accordé un congé illimité, et il s'était mis en route pour son pays natal, une petite ville du Bourbonnais où il espérait se guérir. Il était parti emportant avec lui son seul trésor, sa seule affection en ce monde après l'étendard de son régiment, cet enfant conçu pendant une trêve, venu au monde entre deux batailles, dont un drapeau criblé de balles avait été le premier lange, et qui devait être soldat comme lui quand viendrait à sonner l'heure de l'adolescence.

« Hélas ! le soldat avait trop présumé de ses forces, il ne devait pas atteindre le clocher de son village, et d'autres destinées attendaient sans doute cet enfant, que la mort allait le contraindre à abandonner.

« Le soldat blessé et le pauvre enfant, dont les petites mains étaient bleuies par le froid, émurent

de compassion les deux paysans à la porte desquels ils venaient de frapper. Ces paysans étaient aussi aisés que pouvaient l'être d'humbles vigneron ; ils n'avaient pas d'enfant, et ils tendirent les bras à celui que le soldat leur présentait.

« Deux jours après, le soldat mourut des suites de sa blessure, recommandant le petit René aux deux paysans et leur laissant une somme de mille écus, son unique fortune, destinée à pourvoir à l'éducation de l'enfant.

« René avait donc passé son enfance à Donzy, élevé par la paysanne qui lui avait servi de mère, et dont le mari était mort l'année qui suivit le trépas du père de René.

« Le curé du village enseigna à l'enfant tout ce qu'il savait. Pierre Hubert, c'était le nom du paysan, lui laissa son avoir, ne réservant à sa femme que l'usufruit.

« Cette petite aisance et ce savoir, à une époque où le savoir était si rare que plus d'un gentilhomme ne savait écrire son nom qu'avec la pointe de son épée, permirent donc à René de

vivre un peu mieux qu'un paysan et de se faire appeler à Donzy M. René, tout comme on appelait monseigneur le marquis de Valmorand, qui était le seigneur du village.

« René avait un cœur d'or, et une tête de feu. Une ambition secrète et encore inexplicable le dominait, un rêve remplissait son âme, une ombre s'était faite dans la clarté de son cœur. Il avait les instincts du gentilhomme, sa fierté dédaigneuse, son amour de la gloire, et il était sans nom. Lorsqu'il endossait ses vêtements de drap brun, il rêvait tout bas les justaucorps de velours broché d'or, le feutre galamment orné d'une plume blanche, les manchettes en point d'Angleterre et les fines guipures de Venise.

« Quand il cheminait, seul et triste, par les verts sentiers ou sous les grands arbres des bois, il songeait en soupirant à ces beaux seigneurs qu'il rencontrait parfois montant un cheval de race à l'œil plein d'ardeur, aux naseaux fumants.

« Et quand il avait rêvé, désiré, soupiré, l'adolescent jetait un triste regard sur cette existence monotone et sans rayonnement qui était

la sienne, sur cet avenir sans horizon qui lui était destiné, et une sourde colère bouillonnait en lui.

– « J’ai pourtant l’âme d’un gentilhomme !
murmurait-il.

« Et puis encore il y avait peut-être, au fond de ces ardeurs secrètes et comprimées à grand-peine, une de ces causes mystérieuses, un de ces riens inexplicables qui décident de la vie d’un homme et lui mettent au cœur le ver rongeur de l’ambition.

« Un soir, un soir d’automne semblable à celui où nous l’avons vu s’en aller à petits pas à travers la forêt ; un soir, à l’heure où l’angélus tintait, où les laboureurs quittaient leur sillon, où les pâtres revenaient des champs, à l’heure où les mille voix de la nature montent à Dieu comme un doux hymne d’amour et de prière, tandis qu’il était assis sur un pan de mur couvert de lierre d’Irlande, au bord d’un chemin, deux cavaliers avaient passé par là rapides et rieurs comme le bonheur qui va vite.

« L’un était un beau gentilhomme de trente ans à peine, à la noire moustache, au regard

conquérant, ayant le sourire aux lèvres et le poing sur la hanche.

« L'autre était une femme, une blonde amazone, montant un étalon blanc, jeune et fougueux comme elle. Elle riait en écoutant les doux propos du cavalier, et René devint rêveur en la voyant sourire ; il éprouva un mouvement de jalousie lorsqu'un lambeau des propos galants que lui tenait le cavalier lui fut apporté par la brise, et il la trouva si belle et si gracieuse, si rayonnante de la splendeur de ses vingt années, qu'il soupira avec dépit :

« – Ah ! que ne suis-je gentilhomme !

« Et depuis ce jour, René vivait solitaire et triste ; il s'en allait rêveur s'asseoir au bord de la rivière ou sur la lisière de la forêt, et il regardait sans cesse au-dedans de lui où s'était gravée une image. Or, ce soir-là, notre héros suivit longtemps cette grande ligne du bois à l'extrémité de laquelle on voyait le château ; et puis il s'assit sur l'herbe, l'œil toujours fixé sur ses tourelles en poivrière, prêtant l'oreille au chant mystérieux qui résonnait au fond de son

cœur.

« Tout à coup un bruit lointain s'éleva dans la profondeur de la forêt, celui d'une fanfare vigoureusement sonnée par plusieurs trompes et appuyant les chiens, qui étaient à une si grande distance encore, qu'on les entendait à peine et que leurs aboiements confondus ressemblaient au murmure de la mer, dont le clapotement se fait entendre à l'intérieur des terres.

« René tressaillit et se dressa à demi.

« Pour tout homme élevé loin du terre à terre des villes, en pleins champs, en pleines forêts, les harmonies un peu sauvages d'une troupe sous la futaie, la voix d'une meute ardente à la poursuite d'un chevreuil ou d'un sanglier ont un charme infini.

« Dans le centre de la France surtout, et en Bretagne, ce noble sentiment de la vénerie existe aussi bien dans le peuple que chez les gentilshommes, et le cœur bat bien fort au laboureur qui pousse ses bœufs devant lui, lorsque les notes éclatantes d'une fanfare s'élèvent au milieu des bois et que la bête de

chasse débuche à ses yeux avec son cortège de grands chiens à l'œil enflammé, à la gorge sonore et enrouée par la colère.

« Aussi René prêta-t-il l'oreille, oubliant la rêverie pour s'identifier par l'ouïe aux accidents divers de la chasse, ce qui est facile à quiconque possède bien la sonnerie d'un pays et sait distinguer une fanfare de renard d'une fanfare de chevreuil.

« Le jeune homme s'était levé et il écoutait...

« Les chiens étaient loin, les veneurs plus loin encore, mais ils semblaient venir à la rencontre de René, et René qui connaissait parfaitement la forêt, car il y venait presque tous les jours, s'élança en courant en travers du gaulis, en s'écriant :

« La chasse va tomber au bois Fourchu... Je verrai l'hallali.

« Et René, qui était taillé en cerf et aurait suivi sans peine un cheval au galop arpentait gaillardement le plus fourré de la forêt, peu soucieux des ronces, des broussailles et des

balivaux qui déchiraient ses vêtements, écorchaient ses pieds ou fouettaient son visage.

« Après une course de vingt minutes, il s'arrêta et prêta l'oreille, la tête contre terre pour écouter sous le vent. Les fanfares étaient loin encore, mais les chiens étaient près et ils se rapprochaient si chaudement que René murmura :

« – C'est la meute du comte ! On chasse un dix-cors !

« Celui que René appelait le comte était le propriétaire du château entrevu par lui à l'extrémité nord de la grande ligne.

« Du moment où le jeune homme eut la presque certitude que les chiens chassaient un dix-cors, il se tint le raisonnement suivant, qu'un veneur du pays connaissant bien la forêt eût trouvé plein de sagesse :

« – La bête s'est fait tourner d'abord, s'amusant à randonner ; puis elle a débûché, et le débûcher aura été long, car il est tard, et on n'attaquera jamais un dix-cors sur le soir. L'animal vient de rentrer sous bois, les chiens,

relayés sans doute, le mènent grand train au val Fourchu. Mais, au val Fourchu, il y a une mare, et il s'y jettera.

« Un sourire accompagna ces mots de René, qui savait bien quel sort malheureux attend l'imprudent animal qui s'est jeté à l'eau.

« Et René reprit sa course pour arriver le premier à l'hallali, avide, comme tout paysan du Nivernais ou du Morvan, d'assister à ce spectacle plein d'émotions qu'en terme de chasse on nomme la *mort*.

« Les chiens rapprochaient toujours avec ardeur ; à quelque distance une troupe, celle d'un piqueur sans doute, sonnait un bien-aller précipité et plein d'entrain.

« René se plaça au bord d'une clairière où la chasse devait passer inévitablement, et il attendit, le cœur palpitant et la sueur au front.

« L'attente fut pour lui de courte durée ; bientôt le cerf parut.

« Il arrivait au galop à travers la futaie, la tête haute encore, l'air majestueux et fier, malgré sa

fatigue extrême.

« Il passa à dix pas de René, qui lui cria *bravo !* tant sa course était superbe ; – puis après lui, le serrant de près, vinrent les chiens, – les uns au poil fauve et rude des griffons de l’ouest, les autres tricolores comme des Anglais ; d’autres encore noirs et feu, comme doivent l’être les vrais chiens du pays de Bourgogne ; – tous pressés sur la voie, chassant aux branches la plupart, rapprochant avec une ardeur sans pareille, et donnant chaudement de la voix, avec un ensemble tel qu’on eût dit qu’il n’y avait qu’un chien et qu’on n’entendait qu’un seul aboiement.

« Le cœur de René bondissait dans sa poitrine, et il se demandait une fois de plus pourquoi il n’était pas gentilhomme, et pourquoi il ne pressait pas du genou, en ce moment, les flancs d’un noble étalon.

« Et, comme il allait s’élancer après les chiens, il entendit le galop précipité d’un cheval suivant la chasse sans que son cavalier daignât se servir de sa trompe ; et, mû par un sentiment bizarre, il

attendit encore.

« À la place même où avait passé le cerf et ensuite les chiens, René vit déboucher un cheval et son cavalier et il poussa un cri étouffé.

« Ce cavalier, c'était l'amazone entrevue, un soir l'espace d'une seconde ; c'était la belle châtelaine dont l'humble adolescent avait si souvent rêvé, la dame de ce joli castel dont il contemplait si souvent les tourelles avec mélancolie.

« C'était une femme, enfin, pour l'amour de qui René eût voulu être gentilhomme.

« Elle passa fougueuse et rapide, animée à la poursuite du noble animal, la première entre tous les veneurs et ayant sur eux une avance considérable ; elle passa sans voir René, dont le cœur cessa de battre tant son émotion fut terrible, et bientôt elle disparut à ses yeux, comme avaient successivement disparu le dix-cors et la meute.

« Alors René retrouva à la fois sa présence d'esprit et l'usage de ses jambes, et il s'élança après elle, entraîné par une force invincible.

« Le val Fourchu et la mare n'étaient pas loin. Le cerf s'était jeté bravement à l'eau pour échapper à ses persécuteurs ; mais les chiens l'avaient imité, et quand la noble bête sortit de l'étang, ses jambes roidies refusèrent de le porter plus longtemps. René, qui arrivait en ce moment sur le bord opposé, le vit acculé à un tronc d'arbre, faisant tête à la meute, tandis que l'intrépide amazone poussait son cheval vers lui.

« Le cerf aux abois, on le sait, devient, terrible, – terrible pour les chiens, terrible surtout pour le cavalier imprudent qui fond sur lui sans autre arme que son couteau de chasse.

« L'amazone n'avait pas même un couteau ; elle tenait un simple fouet dans la main.

« Le cerf, ivre de douleur et de colère, éventra deux ou trois chiens à coups d'andouillers, et vint à la rencontre du cheval, qui se cabra.

« L'amazone poussa un cri.

« Mais déjà René s'était jeté bravement à l'eau et, son bâton d'une main, son couteau de poche de l'autre, il marchait au-devant du dix-cors avec

ce sang-froid et ce courage qui sont l'apanage de la jeunesse qui s'est développée au grand air des forêts, aux prises avec les périls et les difficultés de la nature.

« Le cerf n'avait point encore atteint l'amazone, que déjà le jeune homme lui assenait un coup de bâton terrible sur le massacre, entre les deux bois, et l'étourdissait à moitié ; puis tandis que l'animal chancelait et baissait la tête comme un taureau mal atteint par la masse, il enlaçait son cou et ses deux bras, se cramponnant à lui avec la souplesse d'une couleuvre, et lui plongeant son couteau dans le poitrail, roulait avec lui sur le sol.

« La lutte de l'animal, qui se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie, et de l'homme épuisé de fatigue, mais sain et sauf, fut de courte durée, et eut pour unique témoin l'amazone, frissonnante et saisie d'étonnement.

« René se releva seul, et jeta à la jeune femme un regard de triomphe. Puis, écartant les chiens à coups de bâton, il coupa le pied du dix-cors et l'offrit à l'amazone, qui, alors, se prit à

considérer ce jeune homme avec une curiosité naïve, mélangée d'un certain enthousiasme.

« En ce moment, et de plusieurs points à la fois, débouchaient sur le théâtre du combat les piqueurs et les cavaliers qui sonnaient l'hallali, et qui tous, voyant le cerf mort et ce jeune homme offrant le pied à l'amazone, poussèrent une exclamation de surprise.

« L'un d'eux, ce même gentilhomme que René avait vu escortant la belle chasseresse, s'avança vers lui le sourcil froncé et le fouet levé :

« – Qui donc, maraud, lui dit-il avec hauteur, t'a permis de frapper l'animal que je cours ?

« René pâlit de colère et recula d'un pas.

« – Ce jeune homme m'a sauvée ! s'écria vivement l'amazone, qui, dominant enfin son effroi et son émotion, éleva la voix et la main pour protéger son défenseur.

« – Sauvée, madame ? interrogea le gentilhomme avec curiosité, et comment cela ?

« Les veneurs entouraient René, qui, pâle,

immobile, avait croisé ses bras sur sa poitrine et promenait un fier regard autour de lui.

« – Oui, reprit l’amazone. Au lieu de menacer ce jeune homme, remerciez-le, au contraire, monsieur le comte ; car sans lui j’étais perdue... le cerf éventrait mon cheval et me foulait aux pieds.

« Et alors la jeune femme, avec cette éloquence si simple, si naïve que la reconnaissance inspire, raconta ce qui s’était passé, son imprudence, le courage et le dévouement du jeune homme, et le comte, tendant spontanément la main à René, s’écria :

« – Vous êtes un brave jeune homme ! Merci, et pardonnez-moi !

« René salua l’amazone et fit un pas de retraite.

« – Votre nom ? demanda le comte ; car ce gentilhomme n’était autre que le mari de l’amazone et le maître du château.

« – René, répondit-il.

« – Où habitez-vous ?

« – À Donzy.

« – Ah ! dit le gentilhomme, je sais ; vous êtes le fils d'un soldat mort à Donzy ?

« – Oui, monseigneur.

« – Eh bien ! monsieur René, reprit le gentilhomme, merci de nouveau du service que vous m'avez rendu en sauvant la comtesse ma femme d'un grand danger ; et dites-moi franchement ce que je puis faire pour vous... Je suis tout à vous.

« – Vous êtes trop bon, monseigneur, répondit René en saluant.

« – Parlez, dit le comte avec chaleur, que désirez-vous ?

« – Rien, monseigneur.

« – Ce n'est point assez, en vérité. Comment, je ne puis rien faire pour vous ? vous ne désirez rien ?

« – Si, répondit René, mais ce que je désire, ce que je voudrais être, ni vous, ni le roi lui-même, monseigneur, ne le pourriez faire...

« – Vous êtes fou...

« – Non, murmura le jeune homme, dont l'œil étincela de fierté, et vous le savez bien, monseigneur, le roi lui-même ne peut pas faire un gentilhomme !

XXX

« René profita de l'espèce de stupéfaction que ses paroles produisirent sur le gentilhomme, sa femme et leur suite, pour saluer une dernière fois et sortir du cercle qui s'était formé autour de lui.

« – Singulier jeune homme ! murmura la comtesse en le voyant s'éloigner.

« – Singulier, en effet, répondit le comte devenu rêveur. Ce garçon est fou, ou il est ambitieux à devenir maréchal de France !

« René s'en alla à grands pas et gagna l'extrémité méridionale de la forêt.

« Il était en proie à une sorte d'agitation fébrile qui ne lui permettait plus de s'apercevoir que ses vêtements ruisselaient encore de l'eau de la mare, et qu'il était couvert du sang du cerf.

« Il courait tête nue, son couteau ouvert à la main, ainsi qu'un homme, qui vient de commettre

un crime ; et s'il fût entré à Donzy de jour, on eût pu le soupçonner. Mais il était nuit déjà lorsqu'il atteignit la chaumière où il avait passé son enfance, et la vieille paysanne qui l'avait élevé fut seule témoin de son trouble et de son agitation.

« – Mon Dieu ! monsieur René, murmura-t-elle, car elle employait toujours cette formule respectueuse pour lui adresser la parole, qu'avez-vous donc, et que vous est-il arrivé ?

« – Rien, mère... répondit-il en se jetant sur un escabeau au coin du feu, absolument rien.

« Et son visage bouleversé démentait ses paroles.

« – Mais vous êtes mouillé... couvert de boue ?

« – J'ai traversé à la nage l'étang du val Fourchu.

« – Ah ! Seigneur Dieu ! s'écria la vieille, – vous avez du sang plein les mains... Et ce couteau ?...

« Un sourire revint aux lèvres du jeune

homme, et, pour rassurer sa mère adoptive, il lui conta les événements qui venaient de s'accomplir dans la forêt.

« – Hélas, soupira la vieille, vous êtes bien malheureux, mon pauvre enfant, et que Dieu maudisse le jour où vous avez rencontré la noble dame !

« On le voit, René avait confié son amour à la paysanne.

« – Mère, dit-il, je veux partir, j'y suis résolu.

« – Partir, monsieur René !... Vous voulez partir ?

« – Oui, fit-il d'un signe de tête.

« – Et où irez-vous, mon Dieu ?

« – À Paris. Je veux être soldat comme mon père, et, plus heureux que lui, je veux devenir officier, colonel, porter, comme les gentilshommes, des épaulettes d'or sur un habit brodé... Ah ! acheva-t-il avec un fébrile enthousiasme, dussé-je conquérir le monde, il faudra bien que le bruit de ma renommée arrive jusqu'à *elle* ; il faudra bien que son regard

fasciné s'arrête sur moi.

« – Vous l'aimez donc bien, mon enfant ? demanda la vieille avec douceur.

« Il posa la main sur son cœur avec un geste de souffrance.

« – Oui, murmura-t-il tout bas, plus que la vie !

« La vieille s'était assise au coin de l'âtre, dans un grand fauteuil de bois grossièrement sculpté. Elle tenait dans ses mains ridées les blanches mains du jeune homme et les pressait tendrement.

« – Écoutez-moi bien, monsieur René, lui dit-elle, je ne suis qu'une pauvre paysanne, et je ne sais pas grand-chose de la vie de ce monde ; mais je vais peut-être vous donner un bon avis... Écoutez-moi.

« – Parle, mère, dit René, manifestant un certain étonnement.

« – Voyez-vous, mon enfant, poursuivit la vieille, au temps où nous vivons, un soldat qui n'est pas gentilhomme n'arrive pas à grand-

chose, et, s'il est ambitieux comme vous, s'il veut parvenir, il doit s'attendre à être heurté à chaque pas dans son amour-propre, dans son orgueil, dans son mérite personnel... Un gentilhomme, voyez-vous, c'est un gentilhomme. Il a presque le privilège exclusif de porter l'épée, et il tient à maintenir ce privilège intact.

« – Eh bien, s'écria René, le roi m'anoblira.

« – Bon ! dit la vieille, votre petit-fils à peine pourra marcher la tête haute. Les lettres de noblesse ne font pas la race.

« – C'est juste, soupira René en courbant le front.

« – Or donc, reprit sa mère adoptive, il m'est avis qu'en ce monde la seule chose qui puisse contrebalancer la noblesse, c'est la fortune. L'argent est et sera toujours une aristocratie.

« – Hélas ! je suis pauvre... murmura le jeune homme.

« – Écoutez donc, monsieur René, il y a tout près d'ici, à trois lieues, un beau château et une vingtaine de fermes qui en dépendent. Ce

château, qu'on appelle Montmorillon, appartient à un beau seigneur de Paris qui est cousu d'or aujourd'hui, mais qui a commencé par être plus pauvre que vous. Le magister, qui est un savant, m'a conté son histoire. Il s'appelait Pierre tout court, comme vous vous appelez René. Il était venu de l'Auvergne à pied et en sabots. Il s'est mis dans la finance et il est devenu riche. Alors il a acheté le château, et il s'est fait appeler M. Pierre de Montmorillon. Eh ! eh ! acheva la vieille en souriant, M. le comte d'Estournelle ne le dédaigne pas, allez ! Quoiqu'il ne soit pas un vrai gentilhomme comme lui, il lui serre la main ni plus ni moins qu'à un égal...

« Ces paroles de la vieille avaient plongé René en une méditation profonde.

« – Oui, murmura-t-il enfin, elle a raison... l'homme riche peut tout en ce monde. Je veux être riche !

« Et puis il soupira, ajoutant :

« – Mais on ne fait pas fortune dans les finances et les gabelles sans avoir un sou vaillant. Il faut de l'argent pour gagner de l'or !

« – Eh ! eh ! fit la paysanne en riant, peut-être avons-nous quelque part, mon bon monsieur René, un vieux sac de cuir tout plein de jaunes louis d'or !... Attendez donc.

« René tressaillit et regarda la vieille.

« – Voyez-vous, reprit-elle, votre père, que Dieu aie son âme ! nous laissa tout votre patrimoine... environ mille écus en belles pièces neuves et toutes reluisantes. Feu mon pauvre Jacques, qui était un homme de sens, pensa que l'argent qui dort est un meuble inutile et qu'il valait beaucoup mieux le faire travailler.

« – Que veux-tu dire ? mère, interrogea René avec curiosité.

« – Vous allez voir, écoutez. Il passait ici tous les ans un marchand colporteur qui faisait plusieurs petits commerces pour gagner sa vie. Il vendait aux enfants de belles images de sainteté et des livres en gros caractères pour prier Dieu, aux jeunes filles, de beaux fichus pour le dimanche, de l'étoffe pour faire leurs robes des jours de fête, du fil et des aiguilles pour les coudre.

« Il achetait aux fermiers leurs récoltes de sarrasin ou d'avoine, les leur payait en beaux écus et les revendait à d'autres marchands de la ville voisine qui est Nevers, comme chacun sait. Enfin aux uns il prêtait de l'argent avec un intérêt, et il en empruntait aux autres pour le faire valoir dans son trafic. Or, comme c'était un très brave homme, incapable de faire tort de son bien à autrui, feu mon pauvre Jacques lui confia vos mille écus, monsieur René.

« – Oh ! oh ! dit le jeune homme en fronçant le sourcil.

« – Il paraît, continua la vieille, que dans le commerce de colporteur, l'argent fructifie, car il est venu ce matin même, le colporteur, tandis que vous couriez les bois, et il m'a rapporté, non plus mille écus, mais trois mille, c'est-à-dire neuf mille livres ; ce qui fait que, en vingt années, votre capital a triplé.

« – Que dis-tu, mère ? s'écria René dont l'œil brilla ; aurais-je donc autant d'argent à moi ?

« – Autant et plus, monsieur René, car notre bien, à feu mon pauvre Jacques et à moi, est à

vous aussi, et il vaut bien cinq mille livres.

« – Ah ! mère, dit René, ce bien est à vous et non à moi...

« – Bon ! dit la vieille, le colporteur vous l'achèterait bien sur l'heure cinq mille livres pour n'en jouir qu'après ma mort, et je continuerais à habiter tranquillement ma maison...

« – Mère... mère... murmura René, ému jusqu'aux larmes de ce dévouement si simple et si noble.

« – Allez, monsieur René, acheva la paysanne, croyez-moi, prenez votre argent, allez à Paris et tâchez de faire fortune... Vous avez des mains trop blanches pour demeurer au milieu de pauvres paysans comme nous... et si vous n'avez pas le nom d'un gentilhomme, il m'est avis que vous en avez le cœur et la noblesse de sentiments.

XXXI

Dix années après environ, par une froide nuit d'hiver, un homme enveloppé dans son manteau traversa le pont Neuf, tourna sur la berge, à gauche, en remontant le cours de la Seine dans la direction de la rue des Grands-Augustins.

« Il marchait d'un pas saccadé et rapide, la tête nue, se parlant à lui-même à mi-voix et se disant :

« – J'ai lutté dix années contre l'obscurité et la misère, et pendant dix années j'ai été vaincu. Semblable à ces soldats qui, désespérant de la victoire, se font noblement tuer, je suis las de soutenir un combat inutile et je me réfugie dans la mort.

« Il s'arrêta et jeta un regard assuré à la Seine, qui roulait son flot noir en rongant la pile des ponts.

« – Dans quelques minutes, poursuivit-il avec

ce calme de l'homme qui a fait ses adieux à la vie et ne la regrette point, j'aurai trouvé là-bas l'oubli de mes maux. Mais avant, oh ! avant, je veux la revoir une dernière fois...

« Je veux la revoir, cette femme qui fit battre mon cœur de vingt ans, un soir, d'une étrange et violente émotion, cette femme pour qui j'ai risqué ma vie une fois, pour qui j'ai quitté mon village le ver rongeur de l'ambition au cœur, la tête pleine d'espérances, cette femme dont la vue me fit regretter de ne pas être gentilhomme, et pour qui j'ai lutté dix ans sans relâche...

« Sur le quai, tout était solitude, obscurité, et l'on n'entendait que le clapotement de l'eau qui coulait avec un murmure sinistre ; dans la rue des Grands-Augustins, au contraire, un bruit confus de carrosses roulant avec fracas, les sons joyeux d'un bruyant orchestre, les clartés éblouissantes des lustres allumés pour une fête à tous les étages d'un superbe hôtel, semblaient attester éloquemment que là au moins quelques heureux de ce monde s'amusaient et bravaient la rigueur et l'intempérie du temps.

« À quelques pas de ces flots bourbeux, où le lutteur vaincu allait bientôt chercher l'oubli, on dansait dans l'hôtel du baron de Vieux-Loup, un gentilhomme du Morvan qui menait grand train.

« Les invités arrivaient, les uns en litière, les autres en carrosse, et leur nombreuse valetaille emplissait la cour de l'hôtel.

« L'homme qui voulait mourir se glissa jusqu'à la porte extérieure et se plaça dans l'angle le plus obscur.

« – Je la verrai passer quand elle arrivera, murmura-t-il.

« Il attendit quelques minutes, l'œil fixé dans la direction de la rue Saint-André-des-Arts, où le comte d'Estournelle, que nous avons vu au premier chapitre de cette histoire, avait sa demeure.

« Bientôt une lueur se fit à l'extrémité de la rue des Grands-Augustins, un roulement de carrosse se fit entendre, et une voiture de gala, aux portières de laquelle galopèrent deux coureurs portant des torches, arriva rapidement et

s'engouffra sous la porte cintrée de l'hôtel...

« Mais l'homme avait eu le temps de voir...

« Le carrosse renfermait un gentilhomme et une femme, et la lueur des torches s'était projetée sur leur visage.

« La femme, c'était *elle* !

« Le gentilhomme, c'était ce comte d'Estournelle qui jadis avait offert ses services à René ; l'homme qui s'était avidement porté sur leur passage, on l'a deviné, c'était René.

« – Range-toi, maraud ! lui cria durement un des coureurs.

« Mais l'œil du comte s'était abaissé involontairement sur ce visage pâle, et soudain il avait reconnu l'étrange jeune homme de la forêt qui voulait être gentilhomme.

« Il suffit parfois d'un regard arrêté avec une tenace attention sur un visage où se peint une émotion violente, pour laisser deviner l'histoire tout entière d'un homme.

« Le comte d'Estournelle éprouva sans doute une impression bien vive à la vue de René, car il

fit arrêter le carrosse ; et tandis que la comtesse gravissait, appuyée sur la main d'un gentilhomme, les marches du grand escalier, il courut dans la rue pour l'y rejoindre ; mais déjà René s'éloignait à grands pas, et se dirigeait vers la Seine.

« Le comte courut après lui et lui posa la main sur l'épaule, au moment où il allait se précipiter dans les flots.

« – Malheureux ! s'écria M. d'Estournelle.

« René se retourna, pâlit, reconnut le comte et poussa un cri.

« – Monsieur... balbutia-t-il... laissez-moi ; n'ai-je point le droit de mourir ?...

« – Non, dit sévèrement le comte. La loi du Christ défend le suicide.

« Un sourire amer passa sur les lèvres de René.

« – Quand on n'a ni amis, ni famille, ni fortune, ni espoir, au cœur, dit-il, que ferait-on en ce monde ?

« – Jeune homme, répondit le comte d'une

voix douce et grave, vous n'avez plus de famille, mais vous avez un ami... un ami à qui vous direz les plaies de votre âme et qui vous consolera, un ami qui n'a point oublié le jour où, dans une forêt du Nivernais, vous regrettiez de n'être pas gentilhomme, et qui a deviné déjà vos ambitions déçues, vos rêves évanouis, vos douleurs et vos désillusions, et qui saura bien vous forcer à vous reprendre à la vie, à cette vie qu'un homme de cœur ne doit sacrifier que pour son pays et son roi ?

« Et le comte d'Estournelle prit dans ses mains les mains de René, et, sous le regard si noble et si bon du gentilhomme, celui-ci frissonna d'émotion et se sentit désarmé.

« Cet homme lui défendait de mourir, et dans la voix de cet homme il y avait un tel accent d'autorité, que René courba le front et s'inclina devant cette volonté qui dominait la sienne les austères accents de la maturité éprouvée et forte dominant les passions tumultueuses de la jeunesse.

*

« Vingt années environ, et presque jour pour jour, après cet hallali où la comtesse d'Estournelle eût peut-être trouvé la mort sans le courageux dévouement de René, une scène non moins émouvante, mais plus mélancolique et plus sombre, s'accomplissait au château que le comte et la comtesse habitaient d'ordinaire jusqu'à la fin de novembre.

« On était bien toujours en automne, et le temps était beau pour une journée de chasse. L'air était si calme, qu'on eût entendu passer un chevreuil sous la futaie à une grande distance ; le soleil éclairait les clairières, l'herbe était verte et douce aux pieds des chasseurs ; mais les chasseurs ne foulaient point l'herbe verte, aucun chien ne hurlait loin ou près, les taillis muets ne répercutaient aucun lambeau de fanfare, et nulle part, au sud ou au nord, on n'entendait retentir le sonore galop d'un cheval.

« La forêt était silencieuse et recueillie au milieu de ce dernier sourire d'automne, comme une demeure abandonnée.

« Au-dehors du château, – ce joli château qui dressait ses sveltes tourelles à la lisière de la forêt, – tout était joies et parfums de la nature ; tout était tristesse et silence au-dedans. À l'extérieur, les rayons du soleil couchant envoyaient un rouge reflet aux vitraux des ogives, les oiseaux chantaient dans les marronniers qui ombrageaient la pelouse ; les jardins étaient embaumés des senteurs de ces fruits et de ces fleurs d'automne qui consolent si bien du printemps.

« Deux levrettes jouaient et luttaient sur le seuil.

« Au-dedans, l'étranger qui y eût pénétré eût rencontré çà et là des serviteurs au front triste, aux yeux pleins de larmes, portant par avance sur leur visage un deuil qui déjà était dans leur cœur ; puis, au premier étage, sur le seuil d'une vaste salle, un vieux chien couché, l'œil morne, laissant entendre un douloureux grognement, aussi triste

que les levrettes qui jouaient à la porte du château étaient joyeuses. Dans cette salle, dont l'ameublement sévère rappelait le règne précédent, ce règne majestueux de Louis XIV, où la grandeur étouffa souvent la grâce, un groupe composé d'une femme et de deux enfants s'était formé auprès d'un homme de quarante-cinq ans environ, pâle et le front couvert de ces lueurs morbides qui annoncent une fin prochaine.

« Assis dans un grand fauteuil de chêne garni de cuir de Cordoue, – un fauteuil séculaire que les d'Estournelle semblaient s'être religieusement transmis pour le même usage, – le comte, car c'était lui, avait le visage tourné vers la croisée ouverte et donnant de plain-pied sur une des terrasses du château.

« La femme, la comtesse, belle encore comme à vingt ans, tenait dans ses mains la main du gentilhomme. Les deux enfants, les leurs, un jeune homme de seize ans, une jeune fille de quatorze, étaient agenouillés et pleuraient aux deux côtés de leur père.

« M. d'Estournelle se mourait ; il mourait des

suites d'une blessure reçue un an auparavant sur un champ de bataille où il avait noblement combattu pour son roi.

« Il y avait une tradition chevaleresque et touchante dans l'histoire des derniers d'Estournelle. Tous, depuis François I^{er}, de vaillante et noble mémoire, jusqu'au roi Louis XV, étaient morts frappés par l'ennemi.

« Les uns étaient tombés sur le champ de bataille, s'enveloppant pour mourir dans le drapeau de leur régiment, le visage tourné vers l'ennemi, ayant aux lèvres un sourire calme et pieux qui semblait dire que le soldat expirait en chrétien.

« Les autres, mortellement atteints, mais non foudroyés, avaient pu revenir au manoir natal et rendre le dernier soupir, assis dans ce vaste fauteuil qui était devenu le vrai lit de mort d'une race qui voulait s'éteindre toute vêtue, la cuirasse au corps et le casque au front.

« Le comte d'Estournelle, le dernier, avait eu le sort de quelques-uns de ses aïeux. Il n'était pas tombé au milieu de la bataille ; la balle qui l'avait

atteint en pleine poitrine ne l'avait point jeté à bas de son cheval. Il était demeuré en selle jusqu'au soir, défiant la douleur et le trépas jusqu'à l'heure de la victoire. Alors, il s'était affaissé sur lui-même et on l'avait cru mort ; puis un chirurgien habile était parvenu à extraire la balle, et cette opération avait prolongé les jours du gentilhomme.

« Il était venu aux Tournelles, demandant sa guérison à ces brises tièdes qui font un paradis du centre de la France ; pendant plusieurs mois, tout l'été même, il avait espéré conserver une vie qu'il était cependant prêt à sacrifier de nouveau pour son pays et son roi. Tant que les prés avaient été verts, les bois touffus et ombreux, le soleil généreux et chaud, tant que les blés mûrs avaient jauni la plaine et que les raisins rougissants s'étaient montrés appendus à leur souche sur les coteaux pierreux qui dominant l'Yonne, l'espoir avait été partagé par sa femme et ses enfants qui l'adoraient, par ses serviteurs qui eussent donné leur vie pour conserver sa noble existence, par le médecin lui-même, une lumière de la science qui, depuis un an, ne le quittait plus et lui prodiguait

les soins les plus éclairés.

« Mais septembre était venu, et avec lui les brises fraîches de l'automne ; le soleil avait perdu cette chaleur si nécessaire au blessé ; les feuilles des arbres avaient jauni, et quand les feuilles jaunissent et sont près de tomber, on dirait qu'un souffle de mort passe sur la terre et que les haleines d'octobre sont la faux mystérieuse qui moissonne les plus belles et les nobles vies.

« M. d'Estournelle avait compris que l'heure suprême approchait, et il s'était résigné comme savent se résigner ceux qui, toute leur vie, ont feuilleté le livre du chrétien et porté l'épée du soldat.

« Quelques jours s'étaient écoulés, et le malade avait été contraint de garder le lit ; puis un matin, comme il se sentait plus faible et plus brisé que la veille, une voix secrète, cette voix mystérieuse et prophétique qui bruit à l'oreille des mourants, lui avait murmuré sans doute qu'il voyait son dernier soleil.

« Alors le fils des preux, le descendant des compagnons de François I^{er}, s'était réveillé, se

souvenant qu'un d'Estournelle ne mourait jamais dans son lit. Il avait voulu qu'on l'habillât et qu'on le plaçât dans le grand fauteuil que ses pères lui avaient transmis.

« Pendant toute la journée, le mourant, calme et le sourire aux lèvres, s'était entretenu avec sa famille, ses serviteurs, leur donnant ses derniers conseils et sa bénédiction ; puis il avait fait avertir le curé du village voisin pour lui demander ces consolations suprêmes que les ministres du Christ apportent à ceux qui vont à Dieu.

« Enfin, il avait voulu qu'on ouvrît les fenêtres pour qu'il pût admirer encore les bois, les champs où le soleil laissait tomber un dernier rayon, la nature un dernier sourire ; et dans cette attitude, une main imposée sur la tête de ses deux enfants, et l'autre dans celle de la comtesse qui pleurait à chaudes larmes, il avait attendu le prêtre qui allait lui apporter le pain de la réconciliation.

« La comtesse et ses enfants entouraient donc le mourant. Dans un coin de la salle, un groupe de serviteurs agenouillés et versant des larmes

récitaient les prières des agonisants. À l'extrémité opposée, le médecin consultait du regard la pendule placée contre le mur, entre les deux croisées, sur un socle d'ébène à incrustations de nacre et d'or, et semblait calculer les minutes que le comte avait encore à vivre.

« Tout à coup le galop d'un cheval se fit entendre et s'arrêta au bout de l'avenue, au bas du perron ; puis des pas précipités retentirent dans l'escalier, dans les corridors et sur le seuil de la salle.

« Le comte tourna la tête, et une expression de joie brilla sur son visage, déjà couvert des ombres de la mort. Un homme entra, poudreux d'une longue route, et il courut au comte, devant lequel il fléchit un genou, lui baisant la main avec respect.

« – C'est bien, mon ami, dit le mourant, c'est bien d'être venu... Oh ! je vous attendais... d'ailleurs... Je savais bien que vous viendriez...

« Et, de la main, M. d'Estournelle fit signe à sa femme, à ses enfants, à ses serviteurs de s'éloigner. Il voulait avoir un entretien suprême

avec le nouveau venu.

« Tous obéirent, et la comtesse jeta un regard étonné sur cet homme, se disant :

« – Mon Dieu ! où donc l'ai-je vu ?

« Cet homme pouvait avoir trente-cinq ans ; il était vêtu d'une longue houppelande de couleur brune, sans broderies, portant des bottes à entonnoir, un feutre sans plume, et, l'on ne pouvait s'y tromper, il n'était pas gentilhomme.

« D'où venait-il ? De Paris.

« Le comte avait fait monter, huit jours auparavant, un domestique à cheval, en lui donnant une lettre qui portait cette suscription :

« À M. René, banquier à Paris, rue des Lions-Saint-Paul, en son hôtel. »

« Que se passa-t-il entre cet homme, que la comtesse reconnut sans pouvoir se préciser l'époque et le lieu où elle l'avait rencontré, et le mourant qui l'avait fait venir ?

« Ce fut un secret que le premier garda fidèlement.

*

« Deux années, jour pour jour, après la mort du comte, la cour et la ville jetèrent les hauts cris : M^{me} la comtesse d'Estournelle épousa M. René, banquier, et cette mésalliance lui valut le mépris et la haine de la noble famille à laquelle elle appartenait.

« Son fils lui-même, Raoul d'Estournelle, âgé de vingt-deux ans, car la comtesse avait alors quarante ans bien sonnés, son fils rompit avec elle et déclara hautement ne plus vouloir habiter son hôtel.

« De l'union tardive du banquier René et de la comtesse naquit un autre fils.

« Cet autre fils, qui vint au monde possesseur d'une fortune considérable, devait être mon grand-père.

*

« Maintenant, que celui qui lira ces lignes franchisse par la pensée une période de cent années, et se transporte un soir d'hiver, dans un vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume, au faubourg Saint-Germain.

« Nous sommes en 185...

« L'hôtel dans lequel nous pénétrons est une construction du siècle dernier. Les murs sont noirs, les plafonds sont élevés. La rampe du grand escalier, dans lequel on n'a point ménagé l'espace, est en fer ouvragé.

« Chaque pièce, chaque corridor est empreint d'un profond cachet de tristesse.

« La cour est pavée de petites pierres pointues et glissantes, entre lesquelles pousse une herbe verte et dure.

« Le jardin, planté de grands arbres, est inculte.

« Depuis près de vingt années, on n'a jamais vu les deux battants de la porte cochère s'ouvrir à

la fois.

« Les écuries sont veuves de leurs chevaux ; sous la remise, deux vieux carrosses sont enveloppés de toiles d'araignées. La loge du suisse est déserte. Quand parfois la cloche qui annonce l'arrivée d'un visiteur se fait entendre, c'est un domestique sexagénaire qui vient ouvrir, les lèvres armées à l'avance de cette phrase :

« – Madame la baronne ne reçoit pas aujourd'hui.

« Car c'est une femme qui habite cette demeure toute seule, sans amis, sans parents. Un domestique mâle, une vieille cuisinière, composent toute sa livrée.

« Madame la baronne René n'est point sortie de son hôtel depuis le 27 juillet 1830, jour d'une catastrophe épouvantable pour elle.

« Or, voici l'histoire de madame la baronne René :

« Elle avait, en 1830, cinquante-deux ans ; elle était veuve du général baron René, fils du banquier René dont j'ai raconté l'histoire, et de la

comtesse d'Estournelle ; le frère, par conséquent, de ce jeune comte d'Estournelle qui avait abandonné la maison maternelle et réclamé sa fortune le jour où sa mère s'était retirée du monde.

« Au moment où éclata la révolution de Juillet, madame la baronne René avait deux fils. L'aîné, qui se nommait Raymond, servait dans la garde royale au titre de capitaine.

« Le second, Lucien, était élève de l'École polytechnique.

« Raymond, en garnison à Rambouillet, avait sollicité depuis longtemps l'autorisation de permuter avec un capitaine des cent-suisse. Cette autorisation lui fut accordée le 23 juillet, et il prit service le surlendemain dans ce nouveau corps.

« Je précise cette date, afin de bien établir que lorsque, quelques heures plus tard, la révolution éclata, Lucien René, élève de l'École polytechnique, ignorait encore que son frère avait changé d'arme et de garnison.

« Or, le 27 juillet, à huit heures et demie du soir, une douzaine d'élèves de l'École polytechnique, à la tête d'une troupe d'hommes du peuple, attaquèrent un poste de cent-suisse.

« L'officier qui commandait le poste se nommait Raymond René. L'élève de l'École qui commandait l'attaque du poste s'appelait Lucien René. Les deux frères ne se reconnurent pas. Il était nuit. Sommé de mettre bas les armes, le capitaine répondit par un feu de peloton.

« Le chef de la bande insurgée, Lucien, après avoir courbé la tête sous le feu, se redressa sain et sauf, fit trois pas en avant, prit un pistolet à sa ceinture et ajusta l'officier. Une balle siffla, le capitaine des cent-suisse tomba mort... Lucien René avait tué son frère.

« Madame la baronne René chassa le fratricide, s'enferma dans son hôtel, seule avec la mémoire de son cher mort, et, à l'heure où commence cette histoire, non seulement elle n'était jamais sortie de chez elle, mais encore elle ignorait ce qu'était devenu son fils Lucien.

« Lucien René, désespéré, accablé de remords,

avait cherché à mourir, pendant trois jours. Pendant trois jours, la mort avait reculé. Quand le nouveau régime fut établi, lorsque le calme douloureux qui suit la tempête plana sur Paris, Lucien disparut. Il quitta la France et alla servir en Russie. Pendant trois années, officier dans l'armée du Caucase, il chercha vainement cette mort qui semblait le fuir, accomplissant des prodiges de bravoure, et acquérant peu à peu une brillante réputation militaire.

« Le czar connut sa terrible histoire et éprouva pour lui une sympathie toute personnelle. Il le fit colonel et le maria presque malgré lui, à une personne d'origine française, dont la famille était établie en Russie depuis la première Révolution.

« Chose assez bizarre, cette jeune fille était née pendant un voyage de sa famille à Paris, et elle était par conséquent Française comme Lucien René. Elle se nommait M^{lle} de Pontermer.

« Le temps triomphe de toutes les grandes émotions de l'âme, douleurs ou remords. Lucien René, après avoir voulu mourir, finit par se rattacher insensiblement à la vie. L'amour acheva

l'œuvre du temps. Il aimait sa femme, il espérait des jours meilleurs ; et, dès lors, l'air natal lui manqua. Il obtint un congé de l'empereur et revint en France.

« Sa jeune femme allait devenir mère. Lucien comptait sur elle et sur cet enfant qui était sur le point de naître pour fléchir le courroux de sa mère et obtenir son pardon.

« En Russie, on l'appelait le colonel Yermolof ; c'était le nom qu'il avait pris, bien que, par une faveur toute spéciale du czar, il ne se fût point fait naturaliser Russe et eût gardé sa qualité de Français.

« Deux domestiques accompagnaient Lucien et sa femme.

« André Petrowitsch et Catherine étaient des serviteurs que Lucien René croyait dévoués, car il les traitait avec la plus grande bonté. L'avenir devait lui donner un formel démenti.

« Ce fut vers la fin de janvier de l'année 1834 que le colonel Yermolof et sa femme arrivèrent à Paris. Ils descendirent dans un hôtel de la rue des

Bons-Enfants.

« Le voyage avait avancé la grossesse de la jeune femme, et dans la nuit même, par une coïncidence qui devait m'être fatale, la maîtresse et la servante, c'est-à-dire Catherine Petrowna, accouchèrent toutes deux.

« Catherine Petrowna mit au monde un fils qui fut déclaré à la mairie du troisième arrondissement sous le nom d'Andrewitsch, c'est-à-dire fils d'André, sujet russe de passage à Paris ; tandis que le fils de Lucien René et de M^{lle} de Pontermer était inscrit sur les registres de l'état civil sous les vrais noms de son père et de sa mère, et, par conséquent, avec la qualité de Français.

« Or, ce fils c'était moi, et j'eus le malheur en venant au monde de causer la mort de ma mère, qui succomba huit jours après ma naissance.

« Ce nouveau malheur accabla mon père. Il faillit devenir fou.

« Il était venu à Paris avec l'espoir que sa jeune femme se présenterait à l'hôtel de la rue

Saint-Guillaume, son enfant dans ses bras, et fléchirait ainsi sa vieille mère.

« Cette mort inattendue, ce coup de foudre, renversa son espérance.

« Cependant il avait toujours fait prendre secrètement, alors même qu'il était à l'armée du Caucase, des renseignements sur sa mère et sur son genre de vie.

« Il savait que la baronne ne sortait jamais, ne recevait personne, et ne prononçait jamais son nom.

« Un vieux serviteur correspondait avec lui. Mon père le fit venir le lendemain des funérailles de ma mère, et l'interrogea.

« – Monsieur le baron, lui répondit-il, n'espérez point fléchir madame la baronne. Elle pleure votre frère comme au jour de sa mort ; elle vous maudit comme à l'heure où elle vous a chassé en vous appelant fratricide. Hier encore je l'ai entendue murmurer :

« – J'espère bien que Caïn n'aura point survécu à Abel...

« Mon père se couvrit le visage de ses deux mains :

« – Mais alors, dit-il avec désespoir, mon fils sera donc déshérité ?

« – Non, répondit Baptistin, – c'était le nom de ce domestique, – non, si Dieu me prête vie. Laissez votre fils en France, monsieur le baron ; la Providence nous aidera.

« Mon père quitta Paris sans avoir vu sa mère.

« Il me confia aux soins d'André Petrowitsch et de Catherine sa femme.

« Les deux serviteurs avaient ordre de m'élever selon le rang que je devais un jour occuper dans le monde.

« Un an après son départ, mon père, le baron Lucien René, fut tué en Pologne par un éclat d'obus qui lui fracassa le crâne.

« Une lettre, que je ne devais ouvrir qu'à l'âge de vingt ans, était le seul héritage qu'il me laissât, en outre d'une somme de cent cinquante mille francs placée à la Banque de France, et dont le revenu devait pourvoir à mon éducation.

« À présent, pénétrons dans ce vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume, où la baronne René s'était ensevelie toute vivante.

« C'était, nous l'avons dit, par une froide soirée d'hiver, la nuit arrivait à grands pas ; il tombait une pluie fine, serrée, pénétrante.

« La baronne était seule dans une sorte de vaste pièce, qu'au moyen âge on eût qualifiée d'oratoire, eu égard à son ameublement.

« Il y avait là un prie-Dieu en vieux chêne, un meuble Louis XV recouvert d'un velours fané, quelques tableaux de l'école espagnole, représentant des saints et des martyrs, et détachant leurs cadres poudreux sur une tenture d'un vert sombre.

« Un grand Christ d'ivoire se dressait contre le mur, en face de la cheminée, au-dessus du prie-Dieu.

« La baronne était agenouillée, les mains jointes, et ses lèvres desséchées s'étaient appuyées sur les pieds crucifiés du Sauveur du monde.

« – Mon Dieu ! disait-elle d'une voix presque éteinte, pardonnez-moi ma dureté envers ce fils, plus malheureux sans doute que coupable !... Longtemps inflexible, longtemps j'ai été impitoyable. Vous m'avez frappée, mon Dieu, car ce fils est mort ; j'en ai eu la preuve, hélas ! il y a dix années seulement. Il était venu à Paris, il voulait se jeter à mes pieds, implorer mon pardon... et il n'a pas osé !...

« Et me voilà seule à présent, mon Dieu, près de paraître devant vous, et ne laissant personne de ma race derrière moi ! À qui donc s'en ira cette fortune immense dont je suis le dernier dépositaire !

« Mon Dieu, inspirez-moi !

« La baronne se leva et demeura un moment immobile et debout devant le crucifix.

« C'était alors une femme de soixante-dix-huit ans, maigre, sèche, encore droite ; ses cheveux blancs encadraient un visage long, au nez busqué, à la lèvre autrichienne, un visage qui avait dû être beau entre tous alors qu'il était jeune, et dont la fierté de lignes trahissait une origine

aristocratique.

« Elle étendit enfin la main vers le gland d'une sonnette. Peu après, un homme parut et demeura respectueux sur le seuil.

« – Baptistin, dit la baronne, vous allez vous rendre chez mon notaire, maître Brunet.

« Le vieux serviteur tressaillit et regarda sa maîtresse avec une sorte d'anxiété.

« La baronne continua :

« – Habituellement, depuis bientôt trente années, vous vous contentez d'aller chez maître Brunet, tous les six mois, toucher une somme d'argent nécessaire à nos besoins.

– C'est vrai, madame la baronne, répondit Baptistin, et il n'y a guère plus de quinze jours...

« – Attendez... Le voyez-vous quelquefois, maître Brunet, quand vous allez chez lui, ou bien avez-vous affaire à ses clercs ?

« – Je l'ai vu la dernière fois, madame la baronne.

« La septuagénaire demeura silencieuse un

moment et parut rassembler ses souvenirs.

« – La dernière fois que maître Brunet est venu ici, dit-elle, c'était le 30 juin 1830 ; ce n'était déjà plus un jeune homme alors... Quel âge vous paraît-il avoir ?

« – Il a les cheveux blancs, il a passé la soixantaine, madame.

« – Oui, ce doit bien être cela. Eh bien, Baptistin, allez me chercher maître Brunet.

« Le vieux domestique recula stupéfait.

« – Comment ! dit-il, madame la baronne daignera le recevoir ?

« – Oui, allez !

« Le geste avec lequel madame la baronne René congédia le valet de chambre n'admettait aucune réplique.

« Il sortit donc, mais en murmurant tout bas :

« – Oh ! ceci est plus que bizarre. Maître Brunet sera le premier homme qui aura franchi le seuil de l'hôtel depuis vingt-quatre ans.

« Une heure après, les deux battants de l'hôtel

de la rue Saint-Guillaume s'ouvrirent, au grand étonnement du paisible voisinage, et pour la première fois depuis la révolution de Juillet.

« Un modeste fiacre entra dans la cour et vint s'arrêter devant le perron. Maître Brunet en descendit. C'était un vieillard, comme l'avait affirmé Baptistin, mais un petit vieillard bien vert, alerte, l'œil vif, et ayant conservé toute la vigueur de l'âge mûr.

« Il monta lestement, sur les pas de Baptistin, les marches usées du grand escalier, traversa une longue enfilade de salles au premier étage, et pénétra dans cet oratoire où madame la baronne René l'attendait.

« – Laissez-nous, Baptistin, dit la baronne d'un ton sec.

« Le valet sortit. Alors la septuagénaire rendit au notaire le salut qu'il lui avait respectueusement adressé et lui dit d'un ton aussi calme que s'il ne se fût écoulé que quelques semaines depuis leur précédente entrevue :

« – La dernière fois que j'ai eu le plaisir de

vous voir, monsieur Brunet, ne m'avez-vous pas dit que je possédais environ cinq cent mille livres de rente ?

« – Oui, madame la baronne ; et comme il y a de cela environ vingt-quatre ans, et que je n'ai jamais versé plus d'une centaine de mille francs par an, dont les neuf dixièmes étaient, suivant vos ordres, employés en bonnes œuvres, c'est donc quatre cent mille francs qui se sont capitalisés.

« – C'est-à-dire qu'aujourd'hui j'ai plus d'un million de revenus ?

« – Oui, madame.

« Un profond soupir déchira la gorge de la baronne.

« – À qui donc laisser tout cela ? murmura la pauvre vieille femme.

« Et comme le notaire gardait un morne silence :

« – Monsieur Brunet, poursuivit-elle, vous savez comment est mort l'un de mes fils, mais peut-être ignorez-vous...

« – Hélas ! madame la baronne, je n'ignore

rien, répondit le notaire. Les journaux russes m'ont appris, il y a dix-sept ans, la mort de M. Lucien René, tué en Pologne, sous le nom du colonel Yermolof.

« – Dix-sept années ! murmura la baronne ; il y avait donc sept ans déjà lorsque je l'ai appris moi-même...

« Le notaire la regarda avec étonnement.

« – Écoutez, reprit la septuagénaire ; le jour où je bannis le meurtrier de ma présence, je congédiai tous mes gens, à l'exception de deux, Nanette ma cuisinière, et Baptistin le valet de chambre de feu le général, mon mari. Je vous défends, leur dis-je, de jamais prononcer devant moi le nom de celui qui fut mon fils, et s'il venait à mourir, je vous défends de m'annoncer sa mort.

« – Mais alors, madame la baronne, demanda le notaire, comment avez-vous pu savoir...

« – Le hasard seul s'est chargé de cette triste mission, répondit la baronne.

« – Pendant une maladie grave que je fis il y a dix ans, et pour laquelle je ne voulus voir aucun

médecin, du reste, je fus prise un soir d'une sorte de léthargie. Mon cœur ne battait plus, mes yeux étaient fermés, tous mes membres avaient la roideur de la mort. Cependant, j'entendais tout ce qui se passait autour de moi.

« – Ah ! disait Nanette ma cuisinière, si on savait où est M. Lucien...

« – Tais-toi ! répondit Baptistin, M. Lucien est mort. Il a été tué en se battant pour l'empereur de Russie...

« Cette nouvelle produisit sur moi une telle impression qu'elle triompha de la léthargie. Je revins à moi. Baptistin se tut.

« Après cette confidence rétrospective, la baronne garda de nouveau le silence, que maître Brunet n'osa troubler.

« Enfin, elle releva la tête et poursuivit :

« Je suis, vous le savez, la fille du marquis de Noray. J'avais dix ans lorsque mon père, ma mère et toute ma famille montèrent sur l'échafaud révolutionnaire. Je ne me connais aucun parent, proche ou lointain. En connaissez-

vous à mon mari ? Il faut bien que cette fortune retourne à sa source.

« – Madame, répondit le notaire, le dernier comte d'Estournelle est le petit-neveu de feu le général.

« – C'est juste, murmura la baronne ; je sais que mon mari et le comte d'Estournelle étaient frères utérins ; mais le comte d'Estournelle haïssait mon mari ; ils ne se sont jamais vus, et j'ignore s'il y a encore quelqu'un de ce nom.

« – Oui, madame, le comte d'Estournelle actuel est un homme d'environ quarante ans.

« – Est-il riche ?

« – Il est pauvre.

« – A-t-il la réputation d'un galant homme ?

« – Oui, madame.

« – Eh bien, monsieur Brunet, reprit la baronne, je vais faire deux parts de mon bien ; l'une sera pour les pauvres, l'autre ira au comte d'Estournelle. Rédigez mon testament en ce sens. Vous me l'apporterez demain ; je le signerai... Adieu, monsieur Brunet, acheva la baronne,

grande dame jusqu'au bout des ongles, et lui indiquant en se levant que l'audience était terminée.

« Le notaire parti, madame la baronne René fit de nouveau un pas vers son prie-Dieu ; mais elle s'arrêta en chemin et tressaillit, tandis qu'une rougeur fugitive montait à son front ridé.

« Il venait de se passer quelque chose d'inouï dans les habitudes de la baronne, un de ces événements bien simples qui sont parfois toute une révolution.

« Sa porte s'était ouverte, et Baptistin avait franchi le seuil de l'oratoire sans frapper, sans que la baronne eût sonné.

« La septuagénaire attacha un regard courroucé sur son vieux serviteur.

« – Est-ce que vous perdez la tête, Baptistin ? dit-elle.

« – C'est bien possible, répondit le valet de chambre, et je sais que madame la baronne va me chasser : mais elle m'écouterait auparavant.

« L'accent ému, l'air solennel de Baptistin,

ordinairement calme et simple, impressionnèrent vivement la baronne. Elle devina quelque chose d'extraordinaire.

« – Qu'est-ce donc, Baptistin ? fit-elle. Parlez ! je vous l'ordonne.

« Et elle s'assit en le regardant.

« Le valet de chambre se tenait respectueusement devant elle, les yeux baissés, dans un état visible d'embarras.

« – Mais parlez donc, Baptistin, répéta la baronne.

« Le valet parut faire un effort suprême, et leva les yeux sur sa maîtresse.

« – Madame, dit-il, M. Brunet sort d'ici ?

« – Sans doute.

« – Et il va rédiger sans doute le testament de madame la baronne ?

« La septuagénaire fronça de nouveau le sourcil. Jamais ses gens ne s'étaient permis de l'interroger. Cependant elle se tut, dominée par une sorte de curiosité âpre et bizarre.

« Baptistin reprit :

« – Je ne sais pas à qui madame la baronne compte léguer sa fortune ; mais l’heure est venue pour moi de parler, et je ne laisserai point déshériter son petit-fils.

« La baronne jeta un cri. Pour la seconde fois elle crut que son vieux serviteur était devenu fou. Mais Baptistin poursuivit avec une sorte de volubilité :

« – M. Lucien s’est marié en Russie avec mademoiselle Mélanie de Pontermer, en 1833. Il est venu en France en 1834. Sa femme y est accouchée d’un fils qui a été inscrit sous les noms de Marie-Gaston René, sur les registres de l’état-civil de la mairie du troisième arrondissement.

« Et comme elle l’écoutait stupéfaite, Baptistin déboutonna son gilet à manches, tira un rouleau de papiers de sa poche et le tendit à la baronne, ajoutant :

« – Voici l’acte de décès de madame Lucien René, et l’acte de naissance de Marie-Gaston René, aujourd’hui âgé de vingt ans.

Madame la baronne René avait été prise subitement d'une telle émotion, que ses genoux fléchirent. Elle chancela, et Baptistin fut obligé de la soutenir. Mais cette émotion, si violente qu'elle fût, se trouva cependant dominée par l'indomptable énergie que cette femme étrange avait puisée dans la solitude.

« Elle se redressa, s'empara des papiers que Baptistin lui tendait ; elle les examina l'un après l'autre, attentivement, minutieusement, comme si elle se fût défiée de ce que le valet lui disait ; et puis, tout à coup, deux larmes brûlantes jaillirent de ses yeux, et marchant d'un pas ferme, elle alla s'agenouiller aux pieds du grand Christ d'ivoire, disant :

« – Merci, Seigneur, je vois que vous m'avez pardonné !...

« Alors, se tournant de nouveau vers le vieux valet de chambre :

« – Mais ce fils de mon fils, demanda-t-elle avec une sorte d'avidité, où est-il ?

« – À Paris, madame.

« – À Paris !... et tu me l’as caché... et tu ne me l’as point amené !...

« – Hélas ! madame, je craignais...

« – Tais-toi !... Je veux le voir !

« Baptistin jeta un cri et prononça un mot, un seul, un mot de triomphe :

« – Enfin !

« Et il se précipita au-dehors.

« Afin de bien faire comprendre les événements qui suivirent, il est nécessaire de pénétrer dans une autre demeure, de l’autre côté de la Seine, au-delà du pont Neuf.

« Il y a, rue de l’Arbre-Sec, une vieille maison dans laquelle on entre par une porte bâtarde et dont le rez-de-chaussée est occupé par un bureau de tabac.

« Chaque étage se compose de trois pièces louées à un seul locataire.

« Une sonnette pour chaque étage, placée en bas avec le nom du locataire sur une plaque, tient lieu de concierge.

« Un teinturier demeure au premier, le second est habité par un employé aux pompes funèbres ; une femme galante s'est accommodée du troisième.

« Le quatrième étage, enfin, était loué, il y a quelques mois, à un personnage d'allure assez étrange.

« C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, à tournure militaire, la lèvre ombragée d'une grosse moustache brune. Capitaine de hussards en retrait d'emploi, il avait été contraint, pour vivre, d'accepter, dans une administration modeste, les appointements plus modestes encore d'une teneur de livres à quinze cents francs.

« Il avait une femme et un enfant.

« C'est chez lui que nous allons pénétrer, le jour même où madame la baronne René avait fait appeler son notaire.

« Il était huit heures du soir. Le capitaine était assis devant un petit poêle en fonte, assez mal garni.

« Sa femme, une grande et belle personne

encore, dressait un maigre couvert sur une table.

« L'enfant, une jolie petite fille, dormait dans un lit, sur un vieux coussin.

« L'ameublement de la pièce où se trouvaient ces trois personnages était misérable.

« Le capitaine sifflotait entre ses dents, sa femme allait et venait d'un pas brusque, inégal, et qui trahissait une mauvaise humeur marquée.

« – Quelle vie, dit-elle enfin ; toujours la misère ! On a beau se priver, se réduire, raccommoder son linge et le laver soi-même, on n'est jamais plus avancé !... Nous n'avons jamais vingt francs devant nous.

« – Patience ! patience ! madame la comtesse, répondit le capitaine, qui posa sa pipe sur le poêle.

« La femme haussa les épaules, et dit avec amertume :

« – Vous auriez mieux fait de me laisser tranquille autrefois, et de ne point m'éblouir avec votre titre de comte. Je n'étais point comtesse avant de vous connaître, mais j'avais des

chevaux, des domestiques, un mobilier. J'ai fait la folie de perdre ma position pour vous, et...

« – Voyons, Nana, dit le capitaine, ne te fâche pas... et prends patience ! Tu sais bien que nous attendons un héritage.

« – Il est long à venir...

« – Soit ; mais il viendra.

« La femme haussa les épaules.

« – Mais vous oubliez, dit-elle, que le baron René, le dernier fils de la vieille de la rue Saint-Guillaume, a laissé un enfant, lequel est élevé par un vieux Russe ?

« Le capitaine fit un signe de tête affirmatif. Sa femme reprit :

« – La baronne René n'a-t-elle pas auprès d'elle un domestique qui connaît cet enfant, et lui est tout dévoué ?

« – Oui, dit le capitaine.

« – Alors, convenez que vous êtes fou de songer à cet héritage. Madame la baronne René laissera sa fortune à son petit-fils.

« – Non.

Le capitaine articula cette négation avec un calme si parfait, que sa femme tressaillit et le regarda.

« – Expliquez-vous donc, dit-elle, car je n’y comprends plus rien.

« Le capitaine attacha sur sa femme un regard étrange.

« – Êtes-vous femme à garder un secret ? lui demanda-t-il.

« – Belle question !

« – Même si c’était le secret d’une infamie ?

« Elle eut un éclat de rire moqueur.

« – Quand on est votre femme depuis dix ans, dit-elle, on n’a plus de préjugés. Parlez !

« – Eh bien, reprit le capitaine, dont l’œil eut un fauve éclair, l’héritage est à nous.

« – Mais comment ?

« – Le petit-fils de la baronne n’est plus son petit-fils, aux yeux de la loi.

« – Cependant...

« – Il est mort civilement, et cela grâce à moi. Vous ne comprenez pas ?

« – Certes non.

« – Eh bien, écoutez... car la chose remonte à dix ans déjà. Le vieux Russe qui élève Marie-Gaston est joueur, ivrogne et brutal.

« C'était un habitué fidèle des maisons de jeu du Palais-Royal, et je l'avais connu autour de cet infernal tapis vert où j'ai laissé les derniers débris de ma fortune.

« Quand le gouvernement ferma les maisons de jeu, les fervents, les fidèles sectateurs de ce dieu qu'on nomme *hasard*, se répandirent dans mille tripots clandestins. André Petrowitsch et moi, nous nous rencontrâmes dans un bouge rendu célèbre depuis par un assassinat qui y fut commis. Cette maison, tenue par une prétendue baronne de Marcigny et son fils, se trouvait rue des Bons-Enfants.

« André Petrowitsch y venait tous les soirs ; parfois il gagnait, parfois il perdait, mais il

gagnait le plus souvent.

« Cependant, depuis une quinzaine de jours, le malheur semblait s'être appesanti sur lui. Il sortait les mains vides chaque matin, après une nuit de fièvre et d'emportement, car ce cosaque avait souvent des colères de grand seigneur.

« Un soir, il arriva ivre, féroce, les yeux injectés de sang.

« De tous les habitués du tripot, j'étais le seul qui lui eût inspiré quelque sympathie. Nous avions souvent joué de moitié, souvent nous nous étions prêté mutuellement de l'argent.

« Son air bouleversé me frappa. Je le pris à part, et l'entraînant dans une embrasure de croisée :

« – Qu'as-tu donc, André Petrowitsch ? lui dis-je.

« – J'ai, me répondit-il, que je suis un misérable, une brute stupide, et que j'ai du sang sur les mains.

« – Que veux-tu dire ?

« – Tu vas voir, *petit père*, reprit-il, se servant

d'une locution familière au peuple russe, tu vas voir... J'ai tué mon fils !

« Je fis un pas en arrière ; il poursuivit :

« – Vois-tu, petit père, l'eau-de-vie est mauvaise conseillère. Quand j'ai bu de l'eau-de-vie, je ne sais plus ce que je fais... La nuit dernière, j'ai perdu, comme la veille, comme les jours précédents... Tu le sais, il y a un guignon sur moi...

« – Eh bien ?

« – Je suis entré chez moi ivre mort. Mon fils m'attendait... Je lui ai donné un coup de pied dans le ventre et je l'ai tué.

« – Mais on va t'arrêter et te conduire en prison, malheureux !...

« – Non ; les voisins ont cru qu'il était mort d'une violente inflammation d'entrailles. On l'enterre demain ; la justice n'en saura rien.

« André Petrowitsch soupira et couvrit son visage de ses deux mains :

« – J'ai fait mourir Catherine Petrowna de chagrin, reprit-il ; j'ai tué mon fils... je suis

maudit !

« Et puis il eut un fauve éclair dans les yeux.

« – Jouons ! jouons ! me dit-il ; ça fait oublier.

« Cet homme étrange fouilla alors dans sa poche, en retira quelques pièces d'or, et s'approcha de la table de jeu.

« Pendant toute la nuit, il joua avec frénésie. Aux premières clartés de l'aube, il avait perdu son dernier louis. Moi, au contraire, je gagnais, et j'avais un monceau d'or devant moi.

« André Petrowitsch était effrayant à voir.

« – Petit père, dit-il, donne-moi de l'or... Il me faut de l'or... Je vais tout regagner.

« – Non, répondis-je ; non, si tu ne me fais pas une promesse.

« – Parle. Veux-tu mon âme et ma part de paradis ? répondit-il.

« – Je veux que tu me fasses le serment de m'obéir pendant vingt-quatre heures et d'exécuter mes ordres, si étranges qu'ils soient.

« – Je te le jure ! me dit-il tendant toujours sa

main avide.

« Malgré un séjour en France de dix années, André Petrowitsch était demeuré superstitieux, comme il l'était le jour où il quitta les bords du Don et les plaines sauvages de l'Ukraine.

« Je savais qu'il est un serment que le cosaque ne viole jamais : c'est celui qu'il fait sur les cornes du *taureau noir*.

« Le taureau noir est un animal légendaire, personnifiant le dieu du mal.

« Tout cosaque est persuadé que celui qui violerait un serment fait sur les cornes du taureau noir s'exposerait à quelque mystérieux et terrible supplice, auprès duquel les tortures de l'enfer ne sont que des jeux d'enfant.

« Je pris dans mes mains une poignée de louis, et les montrai à André Petrowitsch :

« – Veux-tu me le jurer sur les cornes du *taureau noir* ? lui dis-je.

« Il recula d'abord, il hésita une minute ; mais la vue de l'or le fascina.

« – Soit ! me dit-il, je te le jure sur les cornes

du taureau noir. Pendant vingt-quatre heures, je t'obéirai.

« Je lui donnai la poignée d'or ; il se remit à jouer, et, au bout d'une heure, il s'était *refait*, comme on dit.

« Alors je l'entraînai hors du tripot.

« – Maintenant, me dit-il, je suis ton esclave. Ordonne, petit père.

« – As-tu déclaré le décès de ton enfant ?

« Il passa sa main sur son front et jeta un cri :

« – Oh ! le jeu ! dit-il ; j'avais tout oublié.

« – Eh bien, viens alors à la mairie.

« Il fit quelques pas à mon bras ; je continuai :

« – Tu as eu du malheur, au lieu de tuer ton fils, de ne pas tuer ce jeune garçon que tu élèves.

« – Le fils du maître ?

« – Oui, car si tu avais tué celui-là, ta fortune était faite.

« – Que veux-tu dire, petit père ?

« – Je veux dire que tu vas déclarer à la

mairie, non la mort d'Andrewitsch ton fils, mais la mort de Marie-Gaston, fils du colonel Yermolof, en France le baron René.

« – Oh ! fit-il en me quittant brusquement le bras, ça n'est pas possible, petit père ?

« – Tu oublies ton serment...

« Il tressaillit et me regarda une fois encore.

« – Est-ce que tu as intérêt à cela, petit père ?

« – Et toi aussi, car le jour où la baronne René mourra, je te donnerai cent mille francs, ajoutai-je.

« En cet endroit de son récit, le capitaine en retrait d'emploi s'interrompit et regarda sa femme :

« – Vous le voyez, ma chère, dit-il, Marie-Gaston René est mort civilement. Ce n'est pas lui qui me contestera l'héritage de la baronne.

« La jeune femme attacha sur le capitaine un froid regard.

« – Allons, monsieur le comte d'Estournelle, dit-elle, vous étiez réellement digne d'épouser

une femme perdue comme moi. Vous êtes un franc voleur d'héritage.

« – Que vous importe ! dit-il brusquement. Vous serez riche...

« – Et comtesse pour de bon... Je veux être dame patronnesse de quelque chose sur mes vieux jours.

« Deux coups frappés à la porte extérieure du logement interrompirent la conversation de ce ménage modèle.

« Le capitaine alla ouvrir et se trouva en présence d'un vieillard, qui n'était autre que maître Brunet, notaire.

« – Monsieur le comte, dit le vieillard en entrant, c'est la fortune qui vient frapper à votre porte. Vous avez bien fait de lui ouvrir.

« Le comte d'Estournelle et sa femme furent pris d'un grand battement de cœur.

« – Est-ce que la baronne René serait morte ? demanda le capitaine.

« – Non, mais elle m'a donné l'ordre, il y a une heure, de rédiger son testament en votre

faveur.

*

« Tandis que le comte et la comtesse d'Estournelle se livrent à la joie, je suis obligé de conduire celui qui lira cette incroyable histoire dans l'appartement occupé par André Petrowitsch.

« Ainsi que l'avait annoncé le comte d'Estournelle à sa femme, Catherine Petrowna était morte des suites des mauvais traitements de son mari. Andrewitsch était mort, et le vieux cosaque vivait seul. J'étais élevé, moi, dans une maison d'éducation. Je sortais tous les jeudis, et je venais voir Petrowitsch, pour lequel j'avais une affection filiale.

« Baptistin, le valet de chambre de la baronne René, s'échappait quelquefois aussi et me visitait, soit dans mon pensionnat, soit chez Petrowitsch.

« Or ce jour-là, j'étais venu voir le vieux cosaque, et je l'avais trouvé malade.

« – Reste donc avec moi ce soir, petit père, me dit-il, j'ai peur de mourir...

« – Je resterai, répondis-je ; mais rassure-toi, André Petrowitsch, tu ne mourras pas. Je te soignerai...

« Je passai la soirée auprès de lui. Il fumait sa pipe et me parlait de mon père.

« Comme dix heures sonnaient, on frappa à la porte, et je vis entrer un homme que, dans mes souvenirs les plus lointains, il me sembla avoir déjà vu. C'était le comte d'Estournelle.

« Je crus remarquer que sa présence produisait sur André Petrowitsch une impression désagréable.

« La physionomie de cet homme restera à jamais gravée dans ma mémoire. Il avait l'œil sinistre, le visage anguleux, les cheveux rares et le front étroit.

« Il jeta sur moi un regard qui me glaça jusqu'à la moelle des os.

« – Bonjour, André Petrowitsch, dit-il au Cosaque.

« – Bonjour, répondit celui-ci ; que me voulez-vous ?

« – Je veux t’entretenir seul à seul d’une chose de la plus haute importance.

« André paraissait mal à l’aise. Cependant il me regarda d’une façon significative.

« – C’est bien, lui dis-je. Je vais passer dans une autre pièce.

« L’inconnu demeura seul avec André Petrowitsch. Ils s’entretenirent longtemps à voix basse. J’entendis même quelques exclamations étouffées poussées par le vieux Cosaque, puis ces mots :

« – Souviens-toi du serment que tu m’as fait.

« – Soit ! j’obéirai, murmura André Petrowitsch.

« Puis l’inconnu sortit. Alors André me rappela.

« – Quel est cet homme ? lui demandai-je avec inquiétude. Il a un visage qui ne me revient pas.

« André haussa les épaules.

« – C’est une idée que tu te fais, petit père, me répondit-il. C’est un très brave homme, et qui m’a apporté une bonne nouvelle.

« – Ah !

« – Mais je ne puis rien te dire encore, petit père. Seulement tu as bien fait de ne pas rentrer à ta pension ce soir.

« – Et pourquoi donc ?

« – Parce que la bonne nouvelle te concerne, petit père.

« – Moi ?

« – Oui.

« Il mit un doigt sur sa bouche.

« – Demain, dit-il, demain, tu sauras tout. En attendant couche-toi, et bonne nuit.

« Je l’ai dit, André exerçait sur moi un certain empire. J’avais coutume de lui obéir. Je demeurai auprès de lui.

« Nous nous mîmes au lit de bonne heure, et je ne tardai pas à m’endormir.

« Vers le milieu de la nuit, un bruit inusité me

réveilla. On parlait dans la pièce voisine de celle où j'étais couché. Je crus reconnaître encore la voix de l'homme qui déjà était venu dans la soirée et s'était longuement entretenu avec André Petrowitsch.

« Alors, mû par un sentiment de curiosité, je me glissai hors de mon lit, je me traînai jusqu'à la porte, et je collai mon œil au trou de la serrure.

« Je ne m'étais pas trompé. À la lueur d'une lampe placée sur la table, dans la première pièce du logement de Petrowitsch, je vis le Cosaque assis auprès de l'inconnu et causant avec lui.

« Ils parlaient à voix basse ; mais j'ai une grande finesse d'ouïe qui me permet d'entendre à distance, et je ne perdis pas un mot de l'étrange conversation que je transcris ici.

« – Ainsi, disait André Petrowitsch, il faut que je parte ?

« – Sur-le-champ !

« – Et si je ne partais pas ?...

« – Tu n'aurais pas ce que je t'ai promis.

« Le Cosaque paraissait lutter contre cette

volonté qui semblait peser sur lui.

« Un moment même il songea à résister.

« Alors l'inconnu se pencha à son oreille.

« Que lui dit-il ? Je l'ai su depuis, mais il me fut, en ce moment, impossible de le deviner.

« Petrowitsch se leva vivement et s'écria :

« – Non, non, jamais !

« L'inconnu le poussa vivement devant lui, le colla contre la porte, et, tandis que d'une main il lui étreignait la gorge, de l'autre il tira un poignard.

« À ce moment, je brisai la porte qui nous séparait, et je m'élançai au secours de Petrowitsch.

« Mais l'inconnu me dit sans s'émouvoir :

« – Si vous faites un pas, je le tue !

« J'avais vu la pointe de son stylet s'appuyer sur la gorge de Petrowitsch. La menace qui m'était faite me cloua immobile au milieu de la chambre, à deux pas du Cosaque et de celui qui paraissait vouloir l'assassiner.

« – Grâce ! murmura Petrowitsch, grâce ! Je vous jure que je partirai.

« – C'est bien, dit l'inconnu ; mais cela ne me suffit point. Je veux que ce jeune homme t'accompagne.

« Je voyais toujours briller la lame du poignard, et une sueur glacée mouillait mes tempes.

« L'inconnu me regarda.

« – Si vous tenez à la vie de cet homme, dit-il, jurez-moi que vous l'accompagnerez.

« Petrowitsch levait un œil suppliant, et il me semblait que son visage était bouleversé par la terreur.

« Quant à l'inconnu, il attachait sur moi un regard qui me glaçait d'une mystérieuse épouvante.

« – Écoutez, me dit-il. Petrowitsch m'avait fait un serment, le serment d'accomplir un voyage dans l'intérêt de certaines affaires qui me sont personnelles. J'exige qu'il tienne son serment, et, de plus, je *veux* – il souligna ce mot avec un

accent terrible – que vous l’accompagniez. Je vous donne dix secondes pour réfléchir. Si vous refusez, je le tue !

« J’aimais Petrowitsch, et j’étais tellement ému, tellement épouvanté, que j’aurais accepté les conditions les plus étranges.

« – Je partirai, répondis-je.

« – Vous le jurez ?

« – Sur l’honneur et sur la mémoire vénérée de mon père.

« L’inconnu laissa retomber son bras, mit son poignard dans sa poche, s’enveloppa dans son manteau et sortit. Tout cela se fit si brusquement, que je n’eus pas le temps de sortir de la torpeur singulière qui s’était emparée de moi. Il était déjà loin quand je retrouvai un peu de calme et de présence d’esprit.

« – Ah ! petit père, me dit alors Petrowitsch d’une voix lamentable, il faut que tu obéisses... Sans cela, je suis un homme mort par avance.

« – Mais où veux-tu me conduire ? lui demandai-je.

« – Je ne puis pas te le dire. Habille-toi, et partons.

« – Quoi ! sur-le-champ ?

« – Oui.

« Petrowitsch aurait voulu m’emmener au bout du monde, que je serais parti avec lui. J’avais en cet homme une foi aveugle.

« Je m’habillai. Il ouvrit une armoire et y prit un rouleau d’or. Puis il me donna une pelisse fourrée et me dit :

« – Couvre-toi bien, les nuits sont froides en hiver.

« – Mais au moins, lui dis-je, il faut que je prévienne à ma pension.

« – Non.

« – Pourquoi ?

« Il se prit à trembler, et son effroi était si bien joué que je demeurai convaincu qu’il courait les plus affreux périls.

« – Ces hommes, car il a des associés celui qui sort d’ici, ces hommes me tueraient ! murmura-t-

il.

« Je le suivis, au comble de la stupeur. Nous descendîmes dans la rue. Là, Petrowitsch parut hésiter un instant ; puis, il prit la rue Saint-Honoré, et m'entraîna jusqu'à la place du Palais-Royal. Il était alors onze heures moins un quart.

« Petrowitsch me fit monter dans un fiacre, s'assit auprès de moi, et dit au cocher :

« – Au chemin de fer du Nord ; cent sous pour la course !

« Cette promesse eut pour résultat de nous faire franchir en un quart d'heure la distance qui sépare du Palais-Royal le chemin de fer du Nord.

« À cette époque-là, il y avait un train-poste qui allait directement de Paris à Cologne, et partait à onze heures trente-cinq minutes du soir.

« Comme nous entrions dans la gare, nous aperçûmes un commissionnaire qui vint à nous et dit au Cosaque :

« – Est-ce vous, monsieur Petrowitsch ?

« – C'est moi.

« Le commissionnaire avait en bandoulière une sacoche de voyage. Il la remit à Petrowitsch.

« – Voilà, dit-il, ce qu'on m'a chargé de vous apporter.

« La sacoche renfermait de l'argent, une bouteille ronde pleine de kirsch et une lettre sans signature.

« La lettre disait :

« Vous descendrez à Cologne, à l'hôtel de *Coblentz*, et vous y attendrez mes instructions. »

« Petrowitsch passa la sacoche à son cou, déboucha la bouteille et me la tendit.

« – Voilà du bon kirsch, me dit-il ; bois un coup, ça remet de l'émotion.

« Dix minutes après, nous étions installés dans un wagon de première classe, et nous courions sur la ligne de Cologne. J'avais cru, en voyant Petrowitsch prendre les billets pour cette destination, que c'était là le but de notre voyage.

« Le kirsch que j'avais bu renfermait sans doute un narcotique, car je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil. Douze heures

après, je m'éveillai à Cologne.

« Nous descendîmes à l'hôtel de *Coblentz*.
Petrowitsch me dit :

« – Nous ne nous arrêterons point ici ;
j'attends une lettre de *lui*.

« – Mais où irons-nous ? demandai-je avec
inquiétude.

« – Je ne sais pas, répondit-il.

« Puis, pour me distraire, il m'emmena visiter
la cathédrale et courir la ville. Il semblait avoir
retrouvé sa bonne humeur ordinaire.

« Le soir, le courrier de France lui apporta un
pli volumineux : c'était une lettre de l'inconnu.

« Cette lettre renfermait une traite de trois
mille francs sur un banquier de Cologne, et un
passeport russe au nom d'André Petrowitsch,
sujet russe, *voyageant avec son fils*.

« – Mais, lui dis-je, je ne suis pas ton fils ;
pourquoi ne suis-je pas désigné sous mon nom
dans ce passeport ?

« – C'est pour éviter des ennuis à la frontière,

me dit-il avec calme.

« – Nous allons donc en Russie ?

« – Oui.

« Le soir, nous quittâmes Cologne. Quarante-huit heures après, nous étions aux frontières de la Pologne moscovite.

« Durant tout le trajet, Petrowitsch avait gardé un silence absolu sur le but et le motif de son voyage. Quant à moi, j'étais distrait par les accidents de la route.

« Il est important de consigner ici ce détail : j'avais, jusqu'à l'âge de dix ans, vécu auprès de Petrowitsch et de sa femme, lesquels parlaient entre eux la langue russe ; cette langue m'est donc aussi familière que le français.

« À la frontière moscovite, on visa nos passeports et nous continuâmes notre route.

« – Maintenant, me dit Petrowitsch, je puis bien te dire que nous allons à Pétersbourg. Mais, sois tranquille, nous y resterons quelques jours à peine. Dans un mois, nous serons de retour à Paris.

« Huit jours après, nous arrivions à Saint-Pétersbourg.

« Petrowitsch m'emmena dans une maison meublée, située près du pont des Chanteurs, et dans laquelle logeaient des moujiks et des gens de médiocre condition.

« Comme je lui en faisais l'observation, il me dit :

« – Nous sommes venus ici pour affaires mystérieuses, il est bon qu'on ne sache pas qui tu es, *petit père*.

« Pendant toute la journée qui suivit notre arrivée, Petrowitsch me laissa seul, prétextant de nombreuses courses.

« Le soir, un officier de police se présenta et demanda les passeports. Celui de Petrowitsch lui donnait la qualification de sujet russe, en même temps qu'il me faisait passer pour son fils.

« Après avoir examiné ce passeport, l'officier regarda Petrowitsch et lui dit :

« – Votre fils est né en France.

« – Oui, répondit-il.

« – Est-il naturalisé Français ?

« – Non.

« – Quel âge a-t-il ?

« – Vingt ans.

« En Russie, le service militaire prend un homme à dix-huit ans.

« L'officier de police écrivit ces quelques mots sur un carnet et s'en alla.

« Le lendemain, j'étais encore au lit lorsqu'on frappa à ma porte. Le même officier de police se présentait suivi de deux agents.

« – Habillez-vous, me dit-il, et suivez-moi.

« On nous emmena, Petrowitsch et moi, à l'administration de la police. Petrowitsch avait plus de cinquante ans, et cet âge le dispensait de servir. Mais quant à moi, on m'expliqua que j'étais soldat de droit depuis deux années, et que je me trouvais en état de désertion.

« Le colonel qui m'interrogeait ajouta cependant avec bonté :

« – Le conseil de guerre vous acquittera sur le

chef de la désertion ; mais vous allez être incorporé sur-le-champ dans l'armée de Crimée.

« Jugez de mon désespoir ! Alors, je crus pouvoir en appeler à la bonne foi de Petrowitsch.

« – Tu sais bien, lui dis-je, que je ne suis pas ton fils, que mon père était Français, que je suis Français aussi...

« La colère et le désespoir m'étouffaient. Petrowitsch baissait la tête et gardait le silence.

« Cependant, mes protestations énergiques, et le nom de mon père que j'avais prononcé, avaient jeté quelques doutes dans l'esprit du colonel.

« – Mais parle donc, Petrowitsch ! m'écriai-je ; je t'adjure de dire la vérité !

« Alors, baissant toujours la tête, le misérable répondit :

« – La vérité est que je suis bien ton père, je t'avais substitué au fils du colonel Yermolof, c'est-à-dire du baron René, et cela dans le but de m'approprier pour toi la fortune dont il devait hériter...

« Je jetai un cri :

« – Tu mens, misérable ! Je ne suis pas, je ne puis pas être ton fils !...

« Le Cosaque tira de sa poche un portefeuille et de ce portefeuille un papier qu'il déplia et mit sous les yeux du colonel.

« C'était la copie légalisée de l'acte de décès du jeune Marie-Gaston René, mort à l'âge de dix ans !... Cet acte était ma condamnation. Je fus incorporé dans un régiment qui partait pour Sébastopol.

« Petrowitsch poussa l'hypocrisie jusqu'à manifester le plus violent désespoir, mais il me laissa partir, et, l'avouerais-je, je partis convaincu qu'il avait dit la vérité et que j'étais bien le fils d'un Cosaque et non celui du baron René.

« Mais Petrowitsch, en servant le comte d'Estournelle, ce gentilhomme dégénéré, avait compté sans la perfidie de cet homme.

« Le comte lui avait promis cent mille francs, et Petrowitsch, qui s'était parfaitement accoutumé à la vie de Paris depuis vingt ans, se remit en route le lendemain de mon départ. Il

espérait rentrer facilement en France et aller y jouir du prix de sa trahison.

« Petrowitsch se trompait. Comme il arrivait à la frontière, il fut arrêté par les autorités russes. On avait reçu à la police une note sans signature venant de France, et prévenant que Petrowitsch était un espion.

« Le misérable fut fouillé. Il n'avait sur lui aucun papier compromettant ; mais, pour la police russe, une dénonciation, surtout en temps de guerre, est chose trop grave pour qu'elle laisse aller tranquillement celui qui en a été l'objet. Petrowitsch ne put rentrer en France, et, par mesure de précaution, il fut incorporé à son tour dans le corps d'infirmiers de l'armée de Crimée, ce qui fit que je fus fort étonné de le voir arriver à Sébastopol trois jours après moi.

« – Cher enfant, me dit-il, toujours hypocrite, je ne pouvais vivre loin de toi. J'ai préféré l'esclavage à la liberté. Je me suis fait arrêter comme espion, dans le seul but de te rejoindre.

« Je crus ce que me disait Petrowitsch. Soit qu'il l'eût demandé en effet, soit que le hasard

seul s'en mêlât, Petrowitsch fut placé dans mon régiment. Trois jours après son arrivée, nous allâmes au feu. Les assiégés tentaient une sortie de nuit.

« La première balle française fut pour Petrowitsch. Il tomba dans mes bras.

« – Je suis mort ! dit-il. Dieu me punit.

« Je l'emportai hors des rangs.

« – Ne va pas si loin, *petit père*, me dit-il d'une voix éteinte. Laisse-moi là, et que Dieu me donne la force de vivre une heure encore...

« Je l'avais adossé contre le remblai d'une tranchée, et j'étanchais avec mon mouchoir le sang qui jaillissait de sa poitrine.

« Alors, étreint par le remords, Petrowitsch me raconta sa trahison. Mais nous étions seuls, et nous n'avions rien pour écrire. Petrowitsch est mort sans me laisser aucune preuve matérielle de son infâme conduite, et je suis bien mort civilement. »

Là se terminait le manuscrit intitulé : *Histoire d'un mort*.

Et c'était après la lecture de ce manuscrit que Danielle avait écrit à M. le vicomte de Chenevières pour lui demander une entrevue.

XXXII

Remontons à présent dans le cœur de la vaste intrigue dont nous nous sommes fait l'historien. Le lendemain du jour où M. le vicomte Arthur de Chenevières, après avoir visité le mystérieux personnage de la rue de la Michodière, avait reçu, le soir, la visite de Danielle, M. le baron Gontran de Neubourg descendit de cheval vers dix heures et demie devant le café *Riche*.

Le groom qui l'accompagnait, monté sur un double poney, prit son cheval en main et descendit la rue Le Pelletier.

M. de Neubourg entra au café *Riche* pour y demander à déjeuner.

Il s'assit devant une petite table placée dans un angle du premier salon, devant la croisée qui donne sur la rue Le Pelletier.

Là, il tira de sa poche un carnet qu'il feuilleta.

Une des pages était couverte de signes hiéroglyphiques.

– Ce diable d’homme, murmura le baron, avait décidément raison de me dire que ni moi, ni mes trois amis, nous ne pourrions rien faire sans lui. En deux heures il en sait plus que nous au bout de huit jours.

Le baron appliqua son lorgnon sur son œil, et, tout en fixant un regard attentif sur les notes mystérieuses, il continua son monologue :

– Hier au soir on a envoyé chez M. Rocambole un billet de trois lignes et ce carnet. Le carnet était vierge, le billet disait :

« On désire savoir ce que c’est qu’un certain comte d’Estournelle. Est-il riche ? est-il pauvre ? »

Ce matin, à huit heures, comme je montais à cheval, on m’a rapporté ce carnet. Voici ce que je lis :

« Le comte d’Estournelle, ancien officier, marié à une femme légère, jouissant d’une pension de trente mille livres que lui fait la vieille

baronne René (rue Saint-Guillaume). Le comte héritera de la baronne... La baronne avait un petit-fils ; est-il mort ? Son acte de décès en fait foi pour tout le monde, moi excepté... Un vieux serviteur de la baronne a été chassé. Le comte, qui a pris une grande influence sur la baronne, a prouvé que ce valet avait songé à s'attribuer la fortune de sa maîtresse.

« On trouvera ce valet rue Neuve-des-Bons-Enfants, dans un hôtel garni à l'enseigne des *Armes d'Angleterre*, où il remplit l'office de garçon de salle. Il se nomme Baptistin.

« Le comte d'Estournelle est lié avec le vicomte de la Morlière. Il déjeune tous les matins au café *Riche*, premier salon, table à gauche, près du comptoir. Très fort à l'épée, s'emportant sur le terrain. – Celui qui écrit ces lignes se fait fort de le désarmer à la première passe. – On aura d'autres renseignements ce soir. »

Là s'arrêtaient les notes du mystérieux agent de la rue de la Michodière.

M. de Neubourg déjeuna les yeux tournés vers la porte.

– Ce serait curieux, se dit-il, que le personnage en question, qui, paraît-il, vient ici tous les jours, ne vînt pas aujourd’hui.

M. de Neubourg se trompait. Au moment où on lui versait du café, un homme de quarante-cinq ans environ, portant de grosses moustaches et une redingote boutonnée militairement, entra dans le café et vint s’asseoir à la table indiquée par les notes du carnet.

Le garçon s’approcha et dit :

– M. le comte veut-il me confier son pardessus et son chapeau ?

– C’est là mon homme, pensa M. de Neubourg.

Et il le regarda attentivement. Puis il appela le garçon et lui dit tout bas :

– Ce monsieur qui vient d’entrer ne serait-il point le comte d’Estournelle ?

Sur la réponse affirmative du garçon, le baron prit une carte dans sa poche et la lui remit.

– Voulez-vous, dit-il, la faire tenir à ce monsieur et le prier de vouloir bien me permettre

de l'aborder ?

Le comte n'avait pas regardé M. de Neubourg ; il fut fort étonné en voyant le garçon lui remettre la carte, et après avoir lu le nom inscrit au-dessous d'un *tortil* de baron, il leva les yeux sur M. de Neubourg avec une expression très marquée de curiosité.

M. de Neubourg se leva et s'approcha du comte d'Estournelle.

– Veuillez me pardonner mon indiscretion, monsieur, lui dit-il. Je suis venu ici tout exprès pour avoir l'honneur de vous rencontrer.

Le comte s'inclina avec une froide et sèche courtoisie. Le baron reprit :

– Je remplis auprès de vous, monsieur, le rôle d'ambassadeur.

La curiosité du comte d'Estournelle parut redoubler.

– Je ne me savais point un personnage d'assez d'importance, monsieur, répondit-il, pour qu'il fût besoin de traiter avec moi par voie d'ambassade.

Le baron sourit.

– Je me suis peut-être servi d’un mot bien ambitieux ; mais n’importe ! je vais accomplir ma mission.

– Je vous écoute, monsieur.

Le baron s’assit en face du comte et poursuivit :

– J’ai un ami qui revient de Crimée.

– Ah ! dit le comte, qui ne put s’empêcher de tressaillir un peu.

– Et il a rencontré sous les murs de Sébastopol, poursuivit M. de Neubourg, un jeune homme qui sert dans l’armée russe et se dit votre parent.

Une légère pâleur se répandit sur les traits du comte d’Estournelle.

– Je ne sache pas, dit-il avec un sourire contraint, avoir un parent dans l’armée russe.

– Il se nomme le baron René.

M. d’Estournelle fit un brusque mouvement ; mais son trouble n’eut que la durée d’un éclair.

– Monsieur, répondit-il, j’ai eu, en effet, des parents portant ce nom. Mais le dernier mâle de cette famille est mort il y a dix ans.

– Vous croyez ?

– Oh ! j’en suis sûr.

– C’est bizarre ! dit nonchalamment le baron.

Et il attacha sur le comte d’Estournelle un de ces regards qui pénètrent au fond de l’âme.

– Je ne vois pas, monsieur, ce qu’il peut y avoir de bizarre dans ce que j’ai l’honneur de vous affirmer.

– Oh ! c’est que, répondit M. de Neubourg, le jeune homme qu’a rencontré mon ami persiste à prétendre qu’il se nomme le baron René.

Le comte répondit froidement :

– C’est un imposteur ! Maintenant, monsieur, j’attends la communication que vous avez bien voulu m’annoncer.

– Mais, monsieur, répondit M. de Neubourg, elle est inutile maintenant.

– Ah !

– Si ce jeune homme est un imposteur, vous ne pouvez rien faire pour lui.

Le comte tordait sa moustache avec une agitation fiévreuse.

– C’est donc lui qui...

– J’étais chargé de vous intéresser à ce jeune homme ; mais... puisque...

– Monsieur, interrompit le comte, je crois nécessaire de vous mettre sur la voie d’une abominable intrigue. Le jeune homme mort il y a dix ans avait été élevé par un Cosaque, ancien serviteur de son père. Ce Cosaque, dans un but coupable...

D’un geste, M. de Neubourg arrêta le comte.

– Je devine l’histoire dont il s’agit, monsieur ; seulement elle a deux versions.

– Ah ! fit le comte.

– Selon vous, le jeune homme rencontré en Crimée est un imposteur ?

– Oui.

– Selon ce jeune homme, c’est le Cosaque qui

est un misérable.

M. d'Estournelle demeura impassible.

– Mais, dit-il, je crois que ce Cosaque n'est plus de ce monde ?

– Vous avez raison ; seulement, il a fait des aveux avant de mourir, et peut-être même...

Ici M. de Neubourg attacha un froid regard sur le comte d'Estournelle, ajoutant :

– Peut-être même a-t-il eu le temps d'écrire.

Le comte pâlit de nouveau, mais il ne fit aucun mouvement qui pût trahir sa violente émotion.

– En vérité ? dit-il.

M. de Neubourg se leva.

– Ce que vous m'avez déclaré, monsieur, fit-il, modifie entièrement mes intentions. Je vous demande mille pardons d'avoir ainsi abusé de vos moments.

Et il fit un pas en arrière, salua et alla reprendre sa place.

Cette démarche de M. de Neubourg auprès du comte d'Estournelle avait quelque chose

d'étrange et d'insolite qui frappa vivement ce dernier.

– Que me veut cet homme ? Comment a-t-il mon secret ? Telle fut la double question que M. d'Estournelle s'adressa. Le baron Gontran de Neubourg s'était tranquillement remis à table et dégustait son café.

Tout à coup le comte se leva et vint à lui.

– À mon tour, monsieur, lui dit-il, oserai-je vous faire une question ?

– Parlez, monsieur, répondit le baron avec le calme qui semblait annoncer qu'il s'était attendu à la démarche de M. d'Estournelle.

Le comte reprit avec une certaine brusquerie :

– Si, au lieu de vous apprendre qu'il n'y avait plus personne au monde qui s'appelât le baron René, je m'étais tu...

– Eh bien ?

– Que m'auriez-vous dit ?

– Que celui que je croyais être le baron René avait l'intention de s'adresser à vous.

- Dans quel but ?
- Dans le but de solliciter votre appui auprès de sa grand-mère.
- Très bien !
- Mais l’opinion que vous m’avez émise, monsieur...
- Est vraie en tous points.
- Ah ? fit le baron avec un sourire d’une raillerie sanglante.
- Est-ce que vous douteriez de ma parole, monsieur ?

Et le comte fronça le sourcil, et ses joues s’empourprèrent. M. de Neubourg, toujours calme, le regarda fixement, et lui dit :

– Vous avez le tempérament sanguin, monsieur ; il fait très chaud ici, prenez garde à l’apoplexie.

Le comte devint écarlate.

– Monsieur ! fit-il, les narines frémissantes et la gorge crispée, j’ai eu l’honneur de vous poser une question !

– J’écoute, monsieur.

Mais le baron se tut.

Alors, à son tour, le comte fit un pas en arrière et ajouta :

– J’aurai l’honneur d’envoyer chercher chez vous la réponse à ma question.

M. de Neubourg s’inclina.

– Par deux amis, acheva le comte, dont l’œil était devenu sanglant comme celui d’un bouledogue.

– Ah ! pardon, monsieur, fit le baron, je dois vous prévenir que je sors de bonne heure.

– Je l’espérais, et si... demain... vers sept heures, une promenade avec nos amis communs...

M. de Neubourg toisa le comte d’une manière parfaitement insolente.

– Ce n’est pas mon habitude, monsieur, dit-il, de me battre ainsi avec le premier venu.

– Monsieur !

– Mais une fois n’est pas coutume. Et d’ailleurs, tenez, au point où nous en sommes, il

est inutile d'attendre à demain. Voulez-vous ce soir ?

– Oui.

– À quatre heures ?

– Soit.

M. de Neubourg donna sa carte, sortit et se dirigea à pied vers la rue du Helder. Comme il passait devant la *Maison dorée*, il rencontra le vicomte de Chenevières.

– Eh bien ? fit celui-ci.

– C'est fait.

– Comment ?

– J'ai rencontré le comte d'Estournelle au café *Riche*. L'homme de la rue de la Michodière ne s'était pas trompé.

– Et toi ?

– Ce que j'avais prévu est arrivé.

– Comment ?

– Le comte m'a provoqué.

– Et tu te battras avec ce misérable ?

– Oui, j’ai mon plan Si je le tue, nous trouverons bien un moyen de démontrer la vérité à la baronne René.

– Et si tu ne le tues pas ?... Si au contraire...

Gontran se prit à sourire.

– D’abord, dit-il, une supposition comme la tienne est impertinente.

– Bah ?

– Mais, passons. Je te l’ai dit, j’ai un plan. Provisoirement, c’est mon secret.

M. de Chenevières s’inclina.

– Tu le diras à lord Blakstone et à de Verne, car je suppose que tu les verras ?

– Mais toi aussi ?

– Je ne le crois pas.

– Comment ! est-ce qu’il ne faudra pas que l’un d’eux vienne avant nous ce soir ?

– D’abord, fit M. de Neubourg, tu ne viendras point, toi, ni eux non plus.

– Tu plaisantes !

– Nullement, il est inutile que le comte d'Estournelle sache que nous avons des rapports ensemble.

– Qui donc comptes-tu prendre comme témoin ?

– Deux officiers, dans le premier café venu, à Vincennes.

Sur ces mots, M. de Neubourg tendit la main au vicomte de Chenevières.

– Par exemple, dit-il, tu pourras envoyer chez moi à huit heures, ce soir, prendre de mes nouvelles. Je serai de retour. Adieu !

Et le baron, sans vouloir s'expliquer davantage, rentra chez lui.

– Jean, dit-il à son valet de chambre, je défends ma porte et je n'y suis pour personne.

Cette consigne donnée, M. de Neubourg consulta la pendule de son fumoir. Il était à peine midi.

– J'ai trois heures à attendre, se dit-il ; passons-les gaiement.

Il se coucha sur son divan et se mit à lire un roman qui venait de paraître.

Une heure après, son valet de chambre lui apporta une lettre qui venait d'arriver par un commissionnaire.

Le baron l'ouvrit et la lut avec surprise.

– Voilà qui est bizarre ! se dit-il. Soit ! à demain ; j'attendrai.

Et il se remit à lire.

Une nouvelle heure s'écoula. Le valet de chambre reparut.

– Monsieur le baron, dit-il, a défendu sa porte. Cependant, il y a une dame qui insiste pour voir monsieur le baron.

– Son nom ?

– Je ne la connais pas.

– Fais entrer au salon, dit le baron.

XXXIII

M. le comte d'Estournelle, que nous avons trouvé jadis dans un misérable taudis de la rue de l'Arbre-Sec, habitait maintenant un élégant premier étage rue Taranne, à l'angle de la rue des Saints-Pères.

La note émanée de la rue de la Michodière était exacte ; M^{me} la baronne René faisait à son héritier futur une pension de trente mille livres de rente. En outre, la maison qu'il habitait appartenait à la baronne ; il ne payait point de loyer.

Ce fut vers son domicile que M. le comte d'Estournelle se dirigea en sortant du café *Riche*.

Il était pâle et agité. Il fit la route à pied d'un pas inégal et brusque, et la façon dont il sonna fit faire à sa femme cette réflexion :

– Le comte a bien certainement essuyé

quelque mésaventure.

Madame la comtesse d'Estournelle était dans son boudoir lorsque son mari entra.

Nous l'avons déjà dit, elle était jeune encore et elle était belle.

Souple, mince, le pied et la main aristocratiques, le teint blanc et mat, les cheveux noirs et les yeux bleus, la comtesse n'accusait guère que trente années.

Elle avait été célèbre, jadis, dans le monde où M. d'Estournelle la rencontra ; elle y avait eu la réputation d'une fille dépourvue de cœur, mais au sourire inaltérable, et qui trouvait tout naturel qu'un homme qui s'était ruiné pour elle se brûlât la cervelle pour couronner l'œuvre.

M. d'Estournelle entra avec une telle violence que la comtesse se releva brusquement et s'avança au-devant de lui. Elle regarda le comte avec une curiosité quelque peu dédaigneuse.

Le comte tordait sa grosse moustache et roulait un œil furibond.

– Je gage, lui dit-elle, que vous vous battrez

demain.

Sa voix était calme, et on eût dit que la chose lui était parfaitement indifférente.

– Vous vous trompez, reprit le comte. Ce n'est pas demain, c'est ce soir, à quatre heures.

– Vraiment ! vous vous battez ? et avec qui ? pourquoi ? Sans doute encore quelque sottise querelle ? Quand on est joueur et dominé par le goût de l'absinthe, il faut s'attendre... Le comte frappa du pied le parquet et haussa les épaules.

– Ce n'est pas pour cela que je me bats, dit-il.

– Pourquoi donc ?

– Je me bats pour conserver à votre enfant et à vous-même l'héritage qui nous est réservé.

Ces mots produisirent une sensation étrange sur madame d'Estournelle. Elle regarda fixement son mari et lui dit d'un ton sec :

– Voyons, expliquez-vous, et soyez bref, si vous le pouvez.

Le comte posa son chapeau sur le coin d'une table, s'assit auprès de sa femme, et lui raconta

brièvement ce qui était arrivé au café *Riche*.

Madame d'Estournelle l'écouta sans l'interrompre, froidement, avec le calme d'un général en chef qui se fait rendre compte d'un mouvement stratégique. Lorsqu'il eut fini, elle le regarda.

– Je crois, lui dit-elle, que vous avez bien fait de m'épouser.

– Ah ! ricana le comte.

– Car, poursuivit-elle, vous allez engager votre plus rude partie, et, sans moi, vous la perdriez...

– Vous croyez ?

– D'abord, vous avez commis une faute impardonnable.

– Laquelle ?

– Celle de provoquer M. le baron de Neubourg. Je connais Gontran...

Le comte fit un soubresaut et fronça démesurément les sourcils.

– Vous... le... connaissez ? fit-il avec un accent rempli d'une sombre jalousie.

Un cruel sourire erra sur les lèvres de la jeune femme.

– Bon ! dit-elle, ne le saviez-vous pas ? Au lieu de me faire des scènes de jalousie rétrospective, laissez-moi donc sauver une situation déjà fort compromise.

M. d'Estournelle baissa la tête et garda le silence. La comtesse reprit :

– Quand un général en chef est inhabile, on le dépossède de son commandement. Vous avez fait une faute, je vous destitue provisoirement, et je vous remplace.

Il y avait dans la voix de la comtesse un tel accent d'autorité, que son mari se sentit dominé. Il s'inclina et dit :

– Soit. Faites ce que vous voudrez : je vous obéirai.

– Eh bien, mettez-vous là, devant cette table, prenez une plume et écrivez sous ma dictée.

– J'attends, dit le comte en prenant la plume.

La comtesse dicta :

« Monsieur le baron,

« Vous êtes un galant homme, et il est des nécessités cruelles que vous comprendrez. Je ne puis me battre avec vous ce soir... »

– Hein ? fit le comte en s’interrompant brusquement.

– Mais écrivez donc ! fit sèchement la comtesse.

Elle continua :

« Je rentre chez moi, je trouve mon enfant attaqué du croup et ma femme folle de douleur. Je vous demande vingt-quatre heures. »

– Signez donc, acheva la comtesse. Gontran de Neubourg est un galant homme, comme vous venez de l’écrire. Il vous croira sur parole.

– Mais enfin pourquoi ce délai ? demanda le comte stupéfait.

– Je veux avoir le temps de me retourner. En présence d’un péril comme celui qui nous menace, vingt-quatre heures sont parfois le salut.

Le comte avait toujours les sourcils

démessurément froncés.

– J’aurais préféré le tuer tout de suite, dit-il.

La comtesse haussa les épaules ; puis un sourire étrange glissa sur ses lèvres.

– Dans vingt-quatre heures, Gontran de Neubourg aura peut-être bien autre chose à faire que de se battre avec vous.

– Que voulez-vous dire ?

– C’est mon secret.

Puis elle se leva et vint s’asseoir devant la table, en face de son mari, disant :

– Cédez-moi la plume.

Et elle écrivit rapidement quelques lignes et les cacheta.

– Vous allez donner votre lettre au commissionnaire du coin de la place, et vous lui enjoindrez de la porter sur-le-champ.

– Et... celle-là ? fit le comte, qui regardait celle que sa femme venait de plier.

– Celle-là, je m’en charge. Retenez-moi une voiture au bas de la rue des Saints-Pères. Vous

payerez le cocher d'avance et vous lui direz d'attendre sur le quai. Allez !

M. le comte d'Estournelle avait plus d'une fois apprécié la rare intelligence et la présence d'esprit de sa femme. Il devina que toute une vaste intrigue germait dans sa tête, et il ne songeait plus qu'à se soumettre.

Il sortit donc avec la docilité d'un valet auquel on donne un ordre.

Aussitôt qu'il fut parti, la comtesse passa dans son cabinet de toilette et s'habilla, jetant sur ses épaules un grand châle qui l'enveloppa tout entière, et se coiffant d'un chapeau garni d'un voile épais.

Le comte revint au bout de dix minutes environ :

– La voiture vous attend, dit-il. Mais où allez-vous ?

– Faire un voyage d'une heure, qui me rajeunira de dix ans, répondit-elle. Adieu, comte. Restez ici, défendez la porte, et qu'on ne vous voie pas hors de chez vous avant demain.

– Je vous le promets.

Madame d'Estournelle sortit. Dans l'escalier, elle abaissa son voile, dont l'épaisseur cacha si bien son visage que la concierge la regarda passer avec curiosité et ne la reconnut pas.

Elle descendit la rue des Saints-Pères d'un pas rapide, et trouva la voiture de place retenue par le comte qui l'attendait à l'angle du quai.

– Rue Blanche ! dit-elle au cocher, et bon train !

XXXIV

Il est peut-être nécessaire, pour bien faire comprendre la démarche que tentait, à cette heure la comtesse d'Estournelle, de nous reporter à dix années en arrière.

En 1844, un soir, trois jeunes femmes entouraient une table de thé, dans un petit appartement de la rue Saint-Lazare.

Elles avaient vingt ans, elles étaient jolies.

L'une allait débiter à l'Opéra, l'autre recueillait chaque soir les couronnes et les bouquets sur une scène de genre, la troisième recevait pour l'instant les hommages d'un baron saxon, qui avait mis à ses pieds ses burgs, ses revenus, et le plus bel attelage de chevaux irlandais qu'on eût jamais vu à Paris.

La cantatrice ne chantait pas ce soir-là ; l'actrice s'était fait donner par un médecin

complaisant un certificat de maladie ; leur belle amie avait dit au baron saxon qu'elle allait visiter sa famille.

Elles avaient soupé entre elles, riant de bon cœur, médissant des femmes, se moquant des hommes.

Enfin, l'une d'elles avait parlé d'un roman qui venait de paraître et qui faisait fureur dans tous les mondes. C'était *l'Histoire des Treize*, de M. de Balzac.

– Eh bien, mes bonnes amies, dit la maîtresse du baron saxon, savez-vous bien une chose ? C'est que si trois femmes comme nous faisaient le serment des héros de M. de Balzac, elles iraient loin.

– Peut-être, dit l'actrice.

– À coup sûr, ajouta la chanteuse.

Le serment fut fait. Dix années après, la chanteuse avait trente mille livres de rente, l'actrice passait de son petit théâtre sur une grande scène, la maîtresse du baron saxon était comtesse.

Pendant les dix années, ces trois femmes ne s'étaient jamais rencontrées ostensiblement. Elles avaient observé le programme du grand romancier. Elles s'étaient servies sans relâche, et le monde entier avait ignoré leur liaison.

Or, celle qui était devenue comtesse, on le devine, était madame d'Estournelle, et le coupé de régie dans lequel elle monta dix années plus tard, le visage couvert d'un voile épais, la conduisit rue Blanche, à la grille d'un charmant petit hôtel entre cour et jardin, qu'un architecte à la mode avait construit l'année précédente pour madame Jeanne D..., la grande cantatrice.

Avant d'atteindre la rue Blanche, madame d'Estournelle avait fait arrêter un instant le coupé au coin de la rue Saint-Lazare, et fait signe à un commissionnaire assis sur ses crochets.

Elle lui avait remis la lettre qu'elle avait écrite devant son mari.

– Portez cela rue Olivier, lui dit-elle en lui mettant cinq francs dans la main.

Cette lettre était adressée à mademoiselle

Olympe, du théâtre de ***.

Elle contenait ces deux lignes :

« *Topaze* attend, pour affaire urgente,
Émeraude chez *Grenat*. »

Topaze, Émeraude et Grenat avaient été les noms de guerre mystérieux de ces trois mousquetaires femelles.

Et madame la comtesse d'Estournelle avait continué son chemin, se disant :

– Olympe sera chez elle. Jamais elle ne sort avant deux heures, et il est à peine midi.

Un valet en gilet rouge était venu ouvrir la grille du petit hôtel.

– Madame ne reçoit pas, dit-il à la comtesse.

– Dites à votre maîtresse que c'est une dame qui lui a vendu une topaze, elle me recevra.

Le valet referma la grille assez dédaigneusement : mais cinq minutes après, il revint l'ouvrir à deux battants, et le coupé entra dans la cour. La comtesse en descendit sans enlever son voile. Le valet, devenu respectueux,

lui fit traverser un vestibule d'arbustes rares, poussa la porte d'un salon d'hiver et s'effaça.

La comtesse entra et vit une femme debout devant la cheminée. C'était Jeanne.

– Charles, dit la cantatrice, maintenant je n'y suis pour personne.

Le valet referma la porte. Alors la comtesse releva son voile et les deux femmes s'embrassèrent.

– Te voilà donc enfin, ma bonne Topaze, dit la chanteuse.

– Me voilà, mon cher Grenat, et j'ai besoin de toi.

– Topaze, Émeraude et Grenat, cela ne fait qu'un, tu le sais bien.

– Je le sais.

La comtesse se jeta dans une bergère, au coin de la cheminée.

– Voyons, fit la chanteuse, que veux-tu ? Est-ce de l'argent ? J'ai trente mille francs chez moi. Faut-il vendre mes diamants ?

- Non. Je veux me débarrasser d’un homme.
- Veux-tu que je le fasse tuer en duel ?
- Non. Il faut me le confisquer.
- On tâchera. Son nom ?
- Gontran de Neubourg.
- Quoi ! le baron ?
- Oui.
- Mais c’est mon ancien admirateur, ma petite.
- Je le sais.
- Et il te gêne.
- Il peut me ruiner.
- Parle, madame la comtesse ; ordonne... on fera ce que tu voudras.
- N’as-tu point oublié nos statuts à son endroit ?

La cantatrice, que désormais nous appellerons simplement Grenat, se prit à sourire.

– Tu veux parler de cet article de nos petites conventions secrètes qui est ainsi conçu :

« Ne jamais rompre une liaison sans avoir de

lui une lettre compromettante ou un secret qui, au besoin, puisse en faire un esclave. »

– Est-ce cela ?

– Oui. T'en es-tu bien souvenue avec le baron ?

– Ma chère, répondit Grenat, sais-tu bien que Gontran est l'homme le plus pur que je connaisse ? Sa vie est comme une glace de Venise ?

– Sans une toute petite tache ? fit la comtesse en fronçant le sourcil.

– Si, il y en a une.

– Et tu la connais ?

– Oui.

Un rayon de joie cruelle brilla dans les yeux de la comtesse.

– Parle, dit-elle ; j'ai soif de savoir.

Grenat se leva et alla faire glisser une lourde portière de tapisserie sur sa tringle, disant :

– Je me défie toujours de mes gens. Ces drôles passent leur vie à écouter aux portes.

Puis elle revint s'asseoir à côté de la comtesse.

– Tu sais aussi bien que moi, ma petite, dit-elle, que nous ne sommes pas des anges de vertu et de pureté ; nous avons toutes trois, la Topaze, le Grenat et l'Émeraude, nos petites misères sur la conscience ; mais nous avons toujours été honnêtes entre nous. Jamais nous n'avons manqué à la parole que nous nous donnions.

– Et cela sera toujours ainsi, dit simplement la comtesse.

– Donc, tu vas me jurer que tu garderas le secret sur ce que je vais te dire.

– Je te le jure. Parle...

– À l'âge de vingt ans, Gontran a tué un homme.

L'œil de la comtesse étincela.

– Et tu en as la preuve ? dit-elle.

– Là, dans ce meuble.

– Oh ! alors... nous le tenons ! fit M^{me} d'Estournelle avec une joie sauvage. Secret pour secret !... Maintenant, parle, je t'écoute.

La cantatrice reprit :

– Il y a cinq ans, je ne sais comment t’expliquer cela autrement que par une bizarrerie de caractère ; mais, le jour où je le rencontrai, j’avais le cœur et la tête tournés au sentiment. Je voulus être aimée d’un amour pur, ardent, sans mélange. Je jouai la comédie, j’enveloppai ma vie de romanesque...

– Attends, interrompit la comtesse, je crois deviner que l’éclipse que tu fis eut Gontran pour cause première.

– Oh ! c’est bien plus drôle... tu vas voir !... Un soir de bal d’Opéra, je l’intriguai. Il ne m’avait jamais vue. Mes cheveux blonds, ma main de duchesse, cet esprit mordant que tu me connais, le séduisirent. Il eut beau me supplier d’ôter mon masque, je m’en défendis. « Écoutez, lui dis-je, je ne suis pas ce que vous pensez peut-être. Je suis du monde, et j’ai un mari farouche. Cependant je vous ai vu, je vous aime... Mais ne comptez point me revoir à Paris.

« – Et où vous reverrai-je ? me demanda-t-il en tremblant.

« – Je ne sais pas encore, lui répondis-je. Seulement, si un jour vous recevez une lettre avec ce mot *remember* et l'indication d'un pays quelconque, allez-y.

« – Fût-ce en Chine, me répondit-il, j'irai. »

– Je rentrai chez moi folle d'espoir. Huit jours après, j'avais imaginé l'étrange comédie que voici : j'avais trouvé un mari, c'est-à-dire un brave homme de chevalier d'industrie qui, moyennant cent louis par mois, jouerait le double rôle de tyran domestique et de colonel prussien.

Le lendemain Gontran reçut un billet avec les deux mots : *Remember, Cauterets*.

Gontran partit pour Cauterets. Le lendemain de son arrivée, il me rencontra au bal de l'hôtel des Bains et vint à moi.

« – Je n'avais pas vu votre visage, me dit-il, mais mon cœur vous a reconnue. C'est vous !...

« – Taisez-vous, malheureux ! lui dis-je ; mon mari est ici. »

– Mon faux colonel jouait son rôle à ravir. Il roulait des yeux féroces, portait de grosses

moustaches, et avait dit, le jour de son arrivée, en jouant au whist, qu'il couperait les oreilles au premier petit jeune homme qui oserait me regarder.

Gontran me fit danser. À la fin du bal, il perdait la tête.

J'avais loué hors de la ville une maison solitaire, entourée d'un grand jardin. Je fis faire à Gontran un joli stage d'un mois. Après quoi, je le reçus, le soir, sous une tonnelle, dans le jardin.

Il arrivait, enveloppé dans un grand manteau rasant les murs. Il entra par une petite porte qui donnait sur un sentier perdu ; il avait toujours un pistolet dans sa poche. C'était charmant. Mon roman était complet ! Chaque soir, Gontran s'imaginait que je risquais pour lui mon repos et peut-être ma vie. Le colonel devait me tuer...

– Voilà du chevaleresque ou je ne m'y connais plus, interrompit en riant la comtesse d'Estournelle.

– Malheureusement, poursuivit la cantatrice, il y avait à Cauterets, au milieu de tous ces

paisibles bourgeois, qui persistaient, tout comme Gontran, à me prendre pour une grande dame ; il y avait, dis-je, un jeune fou, un fat, le petit marquis de B..., qui se prit d'une folle passion pour moi, et fit un soir le pari d'arriver jusqu'à mon cœur.

Or, une nuit, Gontran sortait du jardin, lorsqu'il se trouva face à face avec le marquis.

« – Ah ! ah ! lui dit celui-ci, je devine tout maintenant... et les dédains de la comtesse, – je passais pour comtesse... – me sont expliqués.

« – Monsieur, lui dit Gontran en le prenant à la gorge, vous allez me jurer de vous taire !

« – Non pas ! je veux que tout Cauterets sache l'aventure, dit le marquis.

« – Alors je vous tuerai demain !

« – Si vous pouvez ! Mais, d'ici là, j'aurai le temps de raconter à mes témoins... »

– Gontran avait vingt-cinq ans, il m'aimait comme un fou, et il perdit la tête. Il avait un pistolet sur lui, il brûla la cervelle au marquis.

Au bruit de la détonation, j'accourus. Je

trouvai Gontran ivre de douleur, immobile, l'œil hagard...

« – Laissez-moi fuir, me dit-il, on croira qu'il s'est tué par désespoir... »

– Tel est le secret qui existe entre Gontran et moi, acheva Grenat.

– Mais enfin, il a fini par savoir qui tu étais ? observa M^{me} d'Estournelle.

– Oui. Mais lorsqu'il l'a su il m'aimait encore. Un soir, au bout de six ou huit mois, nous eûmes une querelle. Je voulus rompre. Le lendemain, Gontran m'écrivit une lettre dans laquelle il me jurait qu'il m'aimait, et me demandait au nom de celui qu'il avait tué pour moi, de lui pardonner ses torts.

– Et puis ? fit la comtesse.

– Je pardonnai à Gontran. Nous nous aimâmes six mois encore. Mais tout a une fin, même l'amour. Nous nous sommes, du reste, séparés en bons amis.

– Mais tu as gardé la lettre ?

– Naturellement. À présent que veux-tu que je

lui demande ?

– Rien. Je le connais comme toi, dit M^{me} d'Estournelle. Si tu lui demandais de souscrire à de certains arrangements, il irait porter sa tête au bourreau, mais il te refuserait.

– C'est vrai.

– Seulement, tu peux l'éloigner de Paris à l'instant même, sans qu'il ait le temps de voir personne.

– Et où veux-tu que je le conduise ?

– Peu m'importe ! mais il faut qu'il parte !

– Bon ! Après ?

On entendit à ce moment vibrer la cloche qui annonçait l'arrivée d'un visiteur.

– C'est Émeraude, fit la comtesse, je lui ai donné rendez-vous chez toi.

– Ah ! bon ! dit Grenat qui allongea sa main mignonne vers un gland de sonnette.

– Charles, ajouta-t-elle, si c'est une dame, recevez !

C'était, en effet, M^{lle} Olympe, du théâtre de
***.

XXXV

– La *Topaze* a donc besoin de son *Émeraude* ? dit-elle en se jetant au cou de la comtesse. Que te faut-il ? que veux-tu ?

– Écoute-moi bien. L’homme qui t’adore est un grand seigneur russe, le comte Pérékoff, qui, après avoir été obligé, lors de la déclaration de guerre, de rentrer en Russie et d’aller reprendre son grade de major, a eu le bonheur de se faire faire prisonnier à Bomarsund. Depuis, par une faveur toute spéciale, on l’a autorisé à venir de Belle-Isle à Paris.

– C’est-à-dire, fit Émeraude en souriant, qu’il est rentré dans son appartement de la rue du Helder, et qu’il passe à mes genoux son temps de prisonnier de guerre.

– Je sais cela. Or, poursuivit la comtesse, dans le siècle de civilisation où nous vivons, la guerre n’interrompt point les communications de la

poste, et on permet aux prisonniers russes d'écrire à leur famille.

– Sans doute.

– Il faut douze jours pour écrire à Sébastopol et avoir une réponse.

– Oui.

– Mais le télégraphe ne demande que quelques heures.

– Eh bien ?

– Retiens ceci : Il faut que le comte Pérékoff, pour l'amour de toi et sans te demander aucune explication, obtienne la permission de faire demander à Sébastopol, par la voie télégraphique, des nouvelles d'un jeune soldat russe appelé Andrewitsch. Je veux savoir s'il est mort ou vivant.

– Diable ! fit Émeraude, c'est bien difficile. Mais, n'importe ! si ce n'est qu'impossible, on le fera. Pérékoff a tant d'amis à Paris...

La comtesse prit les mains de ses deux amies :

– Allons, mes petites, dit-elle, je vois que

notre contrat tient toujours.

Puis, regardant la cantatrice :

– Tu pars, n'est-ce pas ?

– Comment ! Tout de suite ?

– Gontran doit être chez lui. Il faut que tu le voies à l'instant même.

– C'est bien, dit Grenat. Ce soir nous serons loin, lui et moi. Je vais inventer un bon petit prétexte, hérissé de mystères.

– Qui donc peut avoir affaire à moi ? se demanda Gontran tandis que son valet de chambre introduisait au salon la dame inconnue qui désirait lui parler.

Et il poussa la porte qui séparait cette pièce de son fumoir.

– Jeanne ! dit-il en jetant un cri.

La cantatrice était toujours belle, et Gontran l'avait ardemment aimée. C'en était assez pour lui faire éprouver une certaine émotion.

– Vous ici ! dit-il, vous, Jeanne ?

– Moi, qui ai besoin de vous, dit-elle.

Le baron lui offrit un siège, demeura debout devant elle, et lui dit :

– Parlez ! je suis à vos ordres.

Grenat tira de son sein un papier jauni.

– Vous souvenez-vous de Cauterets ?

M. de Neubourg tressaillit ; un nuage passa sur son front.

– Oh ! dit-il, quel affreux souvenir venez-vous donc évoquer, Jeanne ?

– Ne m’avez-vous pas dit que je pourrais disposer de vous ?

– Sans doute.

– Eh bien ! prenez un manteau de voyage et suivez-moi.

– Mais, c’est impossible ! s’écria le baron.

– Oui, si le baron Gontran de Neubourg est un homme sans foi. Non, s’il se souvient.

– Mais je me bats demain.

– Vous ne vous battez pas, voilà tout.

– Vous voulez donc me déshonorer ? s’écria le

baron.

– Écrivez à votre adversaire, et demandez-lui un congé.

– Attendez demain, je suis à vos ordres.

– Impossible !

– Mais enfin, où dois-je vous suivre ? où me conduisez-vous ?

– C'est mon secret. Oh ! rassurez-vous, je ne demanderai au loyal Gontran, que j'ai connu, rien qui mette son honneur en péril.

– Mais enfin ?...

– Gontran, mon ami, dit la cantatrice avec calme, au nom de ce terrible souvenir qu'il m'a fallu une grande force d'âme pour évoquer, je vous adjure de m'obéir...

– Soit, je vous obéirai.

– D'être mon esclave pendant quelques jours.

– Je vous le promets.

– Je veux votre parole d'honneur.

– Je vous la donne.

– Eh bien ! dit-elle en souriant, voici le programme de mes volontés. Écoutez. Hormis votre adversaire, à qui vous allez écrire pour vous excuser, nul ne saura que vous avez quitté Paris.

– Comment ?

– J’ai votre parole.

Gontran baissa la tête et se tut. Puis il s’assit devant une table et écrivit à M. le comte d’Estournelle :

« Monsieur le comte,

« Vous m’avez demandé un délai de vingt-quatre heures pour des motifs que je comprends et que je respecte. À mon tour, je me vois forcé de vous demander un sursis. Je quitte Paris précipitamment pour quelques jours, peut-être même pour quelques heures seulement. À mon retour, je m’empresserai de me mettre à votre disposition.

« Votre très humble,

« Baron Gontran de Neubourg. »

Le baron ferma et cacheta cette lettre. Puis il regarda la cantatrice.

– À présent, dit-il, qu'exigez-vous encore ?

– Que pendant tout le temps que vous serez avec moi, vous ne donniez signe de vie à aucun de vos amis.

– Comment ! je ne pourrai pas leur écrire ?

– Non.

Le baron ne put réprimer un geste d'impatience.

– Mais savez-vous bien, dit-il, que c'est de la tyrannie, cela ?

Grenat eut un sourire superbe, le sourire de la femme accoutumée à triompher.

– Vous manquez de mémoire, Gontran, reprit-elle.

– Moi ?

– Voyons, souvenez-vous ! Vous m'avez aimée, adorée, hein ? convenez-en !

Il lui prit galamment la main et la baisa.

– Pouvais-je faire autrement ? répondit-il avec un sourire.

– Je pouvais vous tyranniser alors, vous tourmenter, vous martyriser. L’ai-je fait ?... Je pouvais abuser de votre fortune. Y ai-je songé ?

– Vous avez été la plus loyale des femmes, Jeanne.

– Eh bien ? il arrive qu’un jour j’ai besoin de vous et me dis : Gontran le chevaleresque, mon Gontran d’autrefois, qui se fût tué sur un signe de ma main, ce Gontran, pour qui j’ai fait des folies, en qui j’ai eu foi, fera bien ce que je lui demanderai, moi qui jamais ne lui demandai rien... Et voici que vous me marchandez votre dévouement... votre affection !...

Ces derniers mots, prononcés d’un ton piqué, allèrent au cœur de M. de Neubourg.

– Jeanne, dit-il, vous avez raison ; je suis prêt à vous suivre.

Elle lui tendit sa main blanche, allongée, aux ongles opaques, une main que la plus vraie des duchesses du vieux faubourg n’aurait point désavouée.

– Allons ! dit-elle, je vous retrouve, baron...

Tu es resté le Gontran des anciens jours, et la femme qui t'aime à cette heure a bien raison de t'aimer.

M. de Neubourg fronça le sourcil. Un nuage passa sur son front.

– Ah ! pardon, ami, lui dit Jeanne : j'ai commis une faute. Je mets une restriction à ton serment. Tu aimes, n'est-ce pas ? Voyons, es-tu sûr d'elle ? Sait-elle vraiment t'apprécier ? Si tu lui recommandes un profond silence, le gardera-t-elle ?

– Jeanne, dit M. de Neubourg, qui parut faire un effort surhumain, vous vous trompez, je n'aime personne...

Mais, en parlant ainsi, il était devenu pâle encore, et sa voix tremblait.

La cantatrice eut un élan d'affection pour cet homme si simple, si noble et si bon. Elle lui passa ses deux bras au cou et lui effleura le front de ses lèvres.

– Tiens, s'écria-t-elle, le moule dans lequel Dieu a fondu des hommes comme toi est brisé ;

tu es le dernier gentilhomme vrai de tous points que je connaisse. Tu me diras si tu souffres, si tu aimes sans être aimé... Je te consolerais...

– Mais...

– Chut ! tais-toi, mon beau chevalier... tu sais bien que Jeannette devine tout... Veux-tu lui écrire ? Tant pis si elle parle !...

– Non, je n'écrirai pas, dit Gontran avec résolution.

– Alors, viens !

M. de Neubourg sonna, et, lorsque son valet de chambre fut entré, il regarda la cantatrice.

– Faut-il faire une malle ? lui demanda-t-il.

– Comme tu voudras, répondit-elle négligemment. Grenat, un moment sous l'empire de ses souvenirs, venait de songer qu'elle se devait à la mystérieuse association dont elle faisait partie. Le ton d'indifférence qu'elle employa rassura donc Gontran.

– Elle m'emmène pour quelques heures seulement, se dit-il.

– J’ai une voiture en bas, ajouta-t-elle ;
demande ton paletot et partons !...

Cinq minutes après, M. de Neubourg
s’éloignait de chez lui dans une voiture fermée,
dont la cantatrice avait prudemment baissé les
stores.

XXXVI

M. le comte d'Estournelle, fidèle à la consigne que lui avait donnée sa femme, était demeuré enfermé dans son appartement de la rue des Saints-Pères.

D'abord en proie à une violente agitation mélangée d'une secrète terreur, il avait fini par se calmer, au contact des caresses enfantines de sa fille.

Le comte avait en sa femme cette confiance que le crime de bas étage accorde à une intelligence plus élevée. Il se souvenait que cette femme, rencontrée par lui dans un milieu plus qu'interlope, n'avait eu qu'à vouloir pour porter son nom.

Le cheval dompté par un cavalier habile finit par avoir une foi robuste en lui, et, sous son impulsion, sous une simple pression de son genou, il s'élançera dans un abîme.

M. d'Estournelle attendit donc le retour de sa femme avec la patience du soldat qui se repose sur la sagesse de son général.

La comtesse ne revint que vers quatre heures.

Blottie au fond de son fiacre à l'angle du boulevard, elle avait voulu assister au mystérieux enlèvement de Gontran de Neubourg.

Ce n'avait été que lorsqu'elle avait vu passer la voiture de place qui emportait le baron et Grenat qu'elle avait ordonné à son cocher de reprendre le chemin de la rue des Saints-Pères.

– Enfin ! dit le comte en la voyant rentrer et franchir le seuil du salon.

– Blanche, dit la comtesse à sa fille qu'elle embrassa, va-t'en jouer avec ta bonne.

L'enfant sortit.

– Il est temps, je crois, madame, fit alors le comte, que je me mette en quête de deux témoins ?

– C'est inutile.

– Cependant, je me battrai demain ; et d'ici

là...

– Demain ou après, dit la comtesse, ou... peut-être... jamais !

Le comte laissa échapper un geste de profonde surprise. Madame d'Estournelle lui tendit une lettre :

– Tenez, dit-elle, voilà ce que j'ai trouvé chez le concierge à votre adresse. On vient de l'apporter, et j'ai reconnu l'écriture. C'est de Gontran.

Le comte ouvrit cette lettre, et jeta un cri d'étonnement.

– Gontran est parti, ajouta madame d'Estournelle ; à cette heure, il roule en train express loin de Paris.

– Mais... où va-t-il ?

– Il ne le sait pas.

Le comte regarda sa femme, madame d'Estournelle était calme et souriante :

– Mon cher ami, reprit-elle, je vous l'ai dit ce matin, je vous dépossède de toute votre autorité.

Vous obéissez et je commande.

– Soit. Mais...

– Il est inutile que je vous initie à mes plans de bataille.

– Cependant...

– Tenez, fit-elle avec un sourire dédaigneux, vous êtes rouge comme un homard cuit, et je crains toujours pour vous une apoplexie. Allez vous promener. Une promenade au grand air vous fera du bien. Revenez à l'heure du dîner. Il faut que je sorte de nouveau.

– Ah !

– Et je puis bien vous dire où je vais, au fait.

– C'est heureux ! ricana le comte avec amertume.

– Je vais chez la baronne René. Il faut savoir soigner un héritage, acheva-t-elle avec un sourire diabolique.

Le comte prit son chapeau et sortit avec la soumission d'un enfant.

Madame d'Estournelle sonna, et dit à sa

femme de chambre :

– Habillez mademoiselle.

La comtesse sortit à pied, donnant la main à son enfant, et se rendit chez la baronne René.

Le vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume était toujours morne et silencieux.

Cependant il semblait avoir subi une certaine transformation, et celui qui, après y avoir pénétré six mois auparavant, y serait revenu en ce jour, aurait constaté que la cour avait été ratissée, qu'elle portait l'empreinte de roues de voitures, que les croisées du rez-de-chaussée étaient ouvertes, et qu'il y avait au bas de l'escalier deux grandes jardinières remplies de fleurs.

Autrefois, madame la baronne René ne sortait jamais de cette vaste et lugubre pièce à tentures sombres où nous l'avons vue recevoir son notaire, maître Brunet.

Maintenant, elle s'était installée au rez-de-chaussée, dans un petit salon d'hiver qu'elle avait fait restaurer.

La comtesse l'y trouva demi-couchée sur une

bergère auprès du feu, un numéro de *la Gazette de France* à la main.

Sa fille, une jolie enfant blonde et rose, de cinq à six ans, entra en gambadant, courut à la vieille femme, lui jeta ses deux petits bras potelés autour du cou, et lui dit avec une adorable petite mine :

– Bonjour, ma tante !

La baronne se leva et serra l'enfant sur son cœur.

– Cher petit ange ! dit-elle ; tes caresses me rajeunissent de trente années.

La baronne assit l'enfant sur ses genoux, puis elle tendit la main à madame d'Estournelle.

– Bonjour, ma nièce ! dit-elle, vous êtes bonne et charmante de m'amener ma petite Blanche... et, tenez, savez-vous bien que vous avez, avec ce petit chérubin, opéré un miracle ?

– Vraiment ! madame...

– Mon Dieu, oui, dit la baronne. Je vois que maintenant la mort, qui naguère frappait à ma porte, ne veut plus de moi.

– Oh ! je l’espère bien, fit M^{me} d’Estournelle, qui prit la main de la baronne et la baisa avec respect.

La comtesse était, de tous points, une femme supérieure. Elle réussissait là où son mari seul eût infailliblement échoué. Présentée à la baronne, elle n’avait eu besoin que de quelques jours pour la séduire complètement.

Héritière des rancunes de son mari le général baron René, la septuagénaire avait d’abord accueilli M^{me} d’Estournelle avec quelque répugnance. Mais la comtesse avait gagné la partie. Elle avait su jouer le respect et la reconnaissance, elle avait entouré la vieille femme d’une sorte de vénération toute filiale. La gentillesse de l’enfant avait achevé l’œuvre.

– Oui, reprit la baronne en pressant affectueusement la main de la jeune femme, je me sens rajeunir, ma nièce. Savez-vous bien qu’aujourd’hui, tentée par un chaud rayon de soleil, j’ai fait deux fois le tour de mon jardin ? Et vous savez s’il est grand !...

– En effet, murmura la comtesse.

La baronne se reprit à embrasser la petite fille, et reprit en soupirant :

– Dieu est bon, ma nièce, et il m’a envoyé une consolation pour mes derniers jours. Ah ! que ne m’a-t-il conservé ce pauvre enfant, issu de mon sang.

La comtesse tressaillit.

– Tenez, continua la baronne, j’ai fait, la nuit dernière, un rêve étrangement douloureux.

– Ma tante !...

– Non, laissez-moi parler. Je suis forte contre la douleur. Je veux vous dire mon rêve.

– Je vous écoute, ma tante.

– Figurez-vous, mon enfant, que, dans mon rêve, la vérité était devenue mensonge... le Cosaque était un traître... Ce n’était pas le fils de mon fils qui était mort... c’était le fils du Cosaque...

M^{me} d’Estournelle était une femme forte dans toute l’acception du mot ; cependant elle ne put se défendre d’un léger battement de cœur.

La baronne reprit :

– Et cela se passait dans sept ou huit ans, j’allais mourir... Mais je mourais heureuse et fière, car j’avais deux enfants au lieu d’un à mon chevet d’agonie... Blanche avait quinze ans !... Lui, il était grand et fort, il ressemblait à son père, il avait vingt-sept ou vingt-huit années et il regardait votre fille avec amour... Un rayon de soleil printanier entra par la fenêtre ouverte et se jouait dans leurs cheveux. Le vent m’apportait les parfums des lilas du jardin... J’ai pris la main de Blanche, je l’ai mise dans la main de celui que je pleure... En ce moment, je me suis éveillée !...

La baronne murmura ces derniers mots d’une voix éteinte, et deux larmes roulèrent sur ses joues amaigries.

– Ma tante, dit la comtesse en s’agenouillant devant elle, au nom du ciel, chassez de tels souvenirs... vous vous faites un mal affreux !...

*

M^{me} d'Estournelle revint rue des Saints-Pères à l'heure du dîner.

Le comte n'était point rentré encore. La comtesse alla s'asseoir toute rêveuse sur sa chaise longue dans son boudoir.

Un monde de pensées s'agitait dans sa tête.

– Il est fâcheux, se dit-elle enfin après une longue rêverie, il est fâcheux que Blanche n'ait pas quinze ans ! je trouverais bien à faire du rêve de la baronne une réalité !... Il est même plus fâcheux encore, poursuivit-elle après un nouveau silence, que j'aie trente ans sonnés, que Gaston n'en ait que vingt... et que je ne sois pas veuve !...

Un sourire infernal effleura ses lèvres.

– Oh ! cet homme, murmura-t-elle en faisant sans doute allusion à son mari, ce soudard brutal et grossier... ce buveur d'absinthe... ce joueur effréné... m'a-t-il fait payer assez cher, par toutes ses infamies, par ses lâchetés inouïes, le nom

qu'il m'a donné ! j'étais une courtisane, c'est vrai, une fille perdue, soit !... mais ai-je changé de condition en épousant ce gentilhomme dégénéré, cet officier chassé de son corps, ce misérable qui m'apportait en dot une voix enrouée par l'abus de l'eau-de-vie, une pauvreté ignoble, une vie sans honneur ?

Elle rêva encore, et reprit :

– Il est querelleur, il est brutal et violent. Vingt fois il eût été tué si je n'avais été là pour l'empêcher de jouer sa vie... Aujourd'hui même, qui sait ? Gontran m'en eût débarrassée peut-être...

Mais alors le regard de M^{me} d'Estournelle tomba sur son enfant qui jouait dans un coin du boudoir.

– Non, dit-elle, il faut que cet homme vive. Il faut que ma fille soit une vraie fille du faubourg Saint-Germain !...

Un valet entrouvrit la porte du boudoir, et apporta une lettre sur un plateau.

La comtesse jeta les yeux sur l'enveloppe et

tressaillit.

– Ah ! dit-elle, Émeraude est aussi solide que Grenat, elle ne perd point son temps... Voilà peut-être une nouvelle qui revient de Sébastopol.

Elle se hâta de briser l'enveloppe, déplia la lettre et lut :

« Chère Topaze,

« Pérékoff, mon esclave, n'a pas eu besoin d'écrire à Sébastopol, ce qui, d'ailleurs, eût été impossible, le télégraphe n'étant point au service des particuliers en temps de guerre. J'ai, néanmoins, le renseignement que tu me demandes. Un jeune soldat, du nom d'Andrewitsch a été fait prisonnier à Balaclava, et dirigé sur la France. Il figure sur la liste des prisonniers russes internés à Belle-Isle.

« Ce jeune homme, ajoute le document que m'a transmis Pérékoff, prétend avoir été élevé en France. Serait-ce celui que tu cherches ?

« À toi,

« ÉMERAUDE.

« P. S. – Si ce n'est pas celui-là, on verra.

J'enverrais plutôt Pérékoff à Pétersbourg. »

La comtesse avait pâli en lisant cette lettre.

– De Belle-Isle sur le continent, il y a une heure de traversée, se dit-elle. Si on venait à faire la paix, Andrewitsch, c'est-à-dire Gaston René, serait à Paris en trois jours... Oh ! oh ! il faut aviser...

La comtesse étendit la main vers le gland d'une sonnette ; mais en ce moment, son mari rentra.

– Mon cher ami, lui dit-elle, vous allez vous mettre à table sans moi.

– Comment ! dit le comte d'Estournelle, vous sortez encore ?

– Oui. Et je ne sais même pas quand je rentrerai ; cependant, vous ferez bien de passer la soirée avec votre enfant et de m'attendre.

– Comme il vous plaira ! murmura le comte.

M^{me} d'Estournelle sortit de nouveau ; elle prit un fiacre sur la place et se fit conduire rue Olivier, chez Émeraude. L'actrice était seule et dînait en tête à tête avec elle-même. La comtesse

lui dit en entrant :

– Je viens dîner avec toi, défends ta porte.

– Oh ! c'est inutile ; Pérékoff dîne en ville et ne viendra que fort tard.

La comtesse se débarrassa de son châle et de son chapeau, et se mit à table.

– J'ai donné *campo* à tout mon monde, reprit Émeraude. Mon domestique et ma cuisinière sont au théâtre ; je leur ai donné une loge. J'ai fait venir à dîner de chez le traiteur, et c'est ma femme de chambre qui me sert. Donc, nous sommes chez nous et nous pouvons causer à l'aise.

– Causons, alors. D'abord, joues-tu en ce moment ?

– Non. J'ai un mois de congé, ma petite.

– Ah ! fit la comtesse. Et... Pérékoff ?

– Eh bien ?

– Absorbe-t-il tous tes loisirs ?

– Oui et non. Que veux-tu dire ?

– Ferais-tu bien un voyage avec moi ?

demanda la comtesse.

– Si c'est nécessaire.

– Oui.

– Partons, alors...

La comtesse se jeta au cou de l'actrice et lui dit avec effusion :

– Merci ! je vois que tu es toujours l'Émeraude à sa Topaze.

– Et... où allons-nous ?

– À Belle-Isle.

– Bah !

– Je m'intéresse au jeune Andrewitsch, fit la comtesse avec un singulier sourire. Que vas-tu dire à Pérékoff ?

– Que je vais chez ma tante, à Nantes. Tu sais, on a toujours une tante quelque part.

La comtesse se prit à sourire ; puis elle dîna de fort bon appétit, et dit à Émeraude :

– Il y a demain, à neuf heures du matin, un train express pour Nantes. Je te donne rendez-

vous à la gare d'Orléans.

– J'y serai.

La comtesse d'Estournelle rentra chez elle et dit à son mari :

– Je pars demain matin pour une quinzaine de jours.

Depuis le matin, le comte tombait de surprise en surprise. Mais à cette dernière, il ne put s'empêcher de pousser un cri.

– Je crois, dit-il, que vous devenez folle, ma chère !

– Non. Je sauve notre héritage que vous étiez en train de perdre, voilà tout.

– Mais où allez-vous ?

– C'est mon secret. Demain matin, vous conduirez Blanche chez la baronne René en la priant d'en avoir soin.

– Mais... que lui dirai-je ?

– Vous savez bien que, pour la baronne, j'ai une mère et une famille, le tout très pauvre, mais très honorable et vivant au fond de la Bretagne ?

– Oui, fit le comte avec un dédaigneux sourire.

– Eh bien, j’ai reçu dans la nuit une dépêche télégraphique m’annonçant que ma mère se mourait.

– Soit. Mais encore, dit le comte, au moins m’écrirez-vous ?

– Peut-être...

Et sur ce dernier mot, la comtesse congédia son mari et lui conseilla d’aller se coucher.

Elle passa une partie de la nuit à faire ses malles, dormit ensuite jusqu’au jour sur un canapé et monta en voiture à huit heures du matin, sans avoir voulu que son mari l’accompagnât jusqu’au chemin de fer.

Or, M. le vicomte Arthur de Chenevières, après avoir quitté son ami le baron de Neubourg, avait passé la journée en proie à une émotion facile à concevoir.

Gontran était un habile tireur, mais le comte d’Estournelle avait une réputation de duelliste parfaitement établie.

Le vicomte passa cinq heures à attendre. Puis

au bout de ce temps, il se décida à se rendre chez Gontran.

– M. le baron n'est pas rentré, lui dit le valet de chambre. Il est sorti entre deux ou trois heures avec une dame.

– Une dame ! fit le vicomte avec surprise. Tu dis qu'il est sorti avec une dame ?

– Oui, monsieur.

– Il ne s'est donc pas battu ?

– Je ne sais pas.

– Voilà qui est étrange ! se dit le vicomte.

Et il attendit encore.

Sept heures sonnèrent, puis huit et neuf ; Gontran ne revint pas. À minuit, les trois amis du baron, c'est-à-dire lord Blakstone, le marquis de Verne et M. de Chenevières, en proie à la plus vive anxiété, coururent ensemble rue de la Michodière.

Mais l'étrange personnage qui donnait ses mystérieuses consultations dans la journée n'était point chez lui, et le concierge ne put indiquer où

il était.

Les chevaliers du Clair de Lune se rendirent au bois de Vincennes au petit jour. C'était là que le duel devait avoir lieu. Ils parcoururent les principales allées, s'arrêtèrent dans plusieurs cabarets et interrogèrent les gardes.

On leur assura qu'aucun duel n'avait eu lieu.

Comme ils revenaient à Paris, vers neuf heures, un homme en paletot gris, les yeux abrités derrière des lunettes bleues, se promenait sur le boulevard Beaumarchais, à la hauteur du bureau de poste.

M. de Chenevières le reconnut. C'était l'homme de la rue de la Michodière. Il s'élança de la voiture et courut à lui.

– Ah ! monsieur le vicomte, dit cet homme, vous êtes bien matinal aujourd'hui.

– Ni mes amis ni moi, ne nous sommes couchés, monsieur.

– Et... d'où venez-vous ?

– Du bois de Vincennes.

– Tiens ! moi aussi...

Le vicomte tressaillit.

– Alors, dit-il, peut-être allez-vous nous donner des nouvelles de Gontran ?

L’homme aux lunettes bleues laissa échapper un geste de surprise.

– J’ai fait remettre hier matin, dit-il, une note à M. de Neubourg. Mais je ne l’ai pas vu.

– Montez avec nous, dit le vicomte, nous avons grand besoin de vous.

Le mystérieux personnage s’installa dans la voiture, qui reprit sa course vers le boulevard, et il se mit à écouter attentivement le récit que lui fit M. de Chenevières sur la rencontre qui avait eu lieu la veille entre M. d’Estournelle et Gontran, et que la disparition de ce dernier semblait avoir suivie. Cet homme au visage couturé, ce misérable d’autrefois qui s’était nommé Rocambole, attachait un regard calme et froid sur les trois jeunes gens, et semblait les dominer de toute la hauteur de sa rare et vaste intelligence.

– Messieurs, fit-il enfin, mon avis est que M.

le baron de Neubourg a commis une faute grave.

– En quoi ?

– En provoquant le comte d’Estournelle avant de m’avoir consulté. Dans la note que je lui avais transmise, je lui indiquais les habitudes du comte, mais je ne lui conseillais point cette provocation.

– Cependant, fit M. de Verne, Gontran est prudent.

Un sourire glissa sur les lèvres de l’homme aux lunettes bleues.

– Écoutez, messieurs, dit-il : j’ai eu l’honneur de vous le faire observer déjà, vous êtes trop honnêtes gens pour mener à bien l’affaire colossale que vous avez entreprise.

Et comme ils faisaient un mouvement de surprise, Rocamboles poursuivit :

– Pour traquer et réduire à merci des gens comme le comte d’Estournelle, le vicomte de la Morlière et ses deux cousins, il faut avoir le poignet solide et descendre parfois à des combinaisons que vous n’imaginerez jamais tout seuls.

M. de Verne et lord Blakstone voulurent se récrier, mais le vicomte de Chenevières dit gravement :

– J’avoue, pour mon compte, que j’ai été battu dans l’affaire de Sologne. Je ne sais quel est le plan de Gontran, mais j’avoue que, depuis tout à l’heure deux mois que nous avons entrepris de rendre sa fortune à Danielle, nous n’avons pas fait un pas.

– Oh ! pardon, dit l’homme aux lunettes bleues. À la Charmerie, tout allait bon train, et dans la nuit du coup de pistolet où le père et le fils se sont trouvés face à face, nous touchions au dénouement, sans un scrupule assez étrange de M. le baron de Neubourg.

– Messieurs, reprit le vicomte de Chenevières, je propose de revenir aux plans de monsieur.

Et il désignait Rocambole.

Les yeux de ce dernier étincelèrent sous leurs verres bleus.

– Messieurs, répondit-il, je puis, dès à présent, prendre l’engagement de réussir. Si vous voulez

me rendre mon initiative, si je suis une fois encore la tête qui pense, et que vous vous contentiez d'être le bras qui agit, je vous promets d'avoir fait rendre gorge aux spoliateurs avant trois mois.

– Cependant, observa M. de Verne, il pourrait se faire que Gontran...

– Je réponds de lui, dit M. de Chenevières, et je suis d'avis d'accepter les propositions de monsieur.

– Eh bien, soit ! dirent à leur tour lord Blakstone et M. de Verne.

Alors Rocambole tira le cordon de soie qui correspondait avec le bras du cocher ; et, au moment où la voiture s'arrêtait :

– Messieurs, dit-il, si vous voulez venir chez moi ce soir, je vous renseignerai sur ce qu'est devenu M. de Neubourg.

– À quelle heure ?

– À dix heures du soir, pas avant. Bonjour, messieurs.

Il ouvrit la portière et sauta lestement sur le

trottoir.

– Quel homme étrange, murmura M. de Verne, en le regardant s'éloigner.

– J'ai foi en lui, dit le vicomte en souriant ; les coquins seuls, et il a été passé maître celui-là, savent faire certaine besogne.

*

Le soir, à dix heures précises, les trois amis, qui étaient allés successivement chez Gontran, qu'on n'avait pas revu chez lui depuis la veille sonnaient à la porte de l'homme aux lunettes bleues.

Celui-ci avait renvoyé son unique commis, et il attendait ses nobles hôtes dans la pièce du fond, cette pièce meublée en acajou, garnie de rideaux rouges et qu'il appelait trop pompeusement son cabinet.

L'ex-marquis de Chamery, l'ex-élève de sir Williams, avait endossé un paletot d'alpaga blanc, chaussé des bottes vernies, et il avait toute

l'élégance d'un parfait gentleman.

– Messieurs, dit-il en avançant des sièges aux chevaliers du Clair de Lune, rassurez-vous sur le sort de votre ami le baron Gontran de Neubourg.

– Il n'a point été blessé ?

– Il ne s'est pas battu.

– Comment cela ?

Rocambolev ouvrit un petit carnet rouge placé sur la tablette de la cheminée, et en consulta la première page.

– Hier, dit-il, à deux heures de l'après-midi, M. de Neubourg a reçu un billet du comte d'Estournelle. Ce dernier le suppliait de lui accorder un délai de vingt-quatre heures. Sa fille, prétendait-il, était mourante. À trois heures, une ancienne maîtresse du baron, mademoiselle Jeanne, du théâtre de ***, s'est présentée chez lui. Il est sorti avec elle, en fiacre, et ils se sont dirigés vers la gare du Nord. Là, ils ont pris un train express, et sont partis pour la Belgique.

– Mais, s'écria le vicomte, cela est extraordinaire.

– Et vrai, dit Rocambole en souriant ; le baron s’est arrêté à Bruxelles. Il est logé à l’hôtel de *Suède*, près du théâtre de la Monnaie.

– Mais, monsieur, interrompit M. de Verne, permettez-moi de vous dire qu’il me paraît impossible que Gontran soit parti sans nous prévenir.

– Mademoiselle Jeanne le lui a défendu.

– Oh ! par exemple !

– Il y a un secret entre eux, c’est au nom de ce secret qu’elle a exigé ce départ mystérieux.

– Bon ! fit le comte ; mais au moins va-t-il revenir ?

– Non.

– Pourquoi ?

– La comtesse d’Estournelle ne le veut pas, répondit l’homme aux lunettes bleues.

Ces mots mirent au comble la stupéfaction des trois amis. L’étrange personnage continua, consultant toujours ses tablettes.

– La comtesse d’Estournelle, dont la fille n’a

jamais été malade, s'est appelée la Topaze dans le monde galant, où elle a longtemps vécu. Elle avait deux amies : l'une se nommait l'Émeraude, c'est mademoiselle Olympe, du théâtre de *** ; l'autre, Grenat, c'est Jeanne, l'ancienne maîtresse de votre ami, le baron de Neubourg. Grenat, Topaze et Émeraude ont renouvelé, il y a dix ans, *l'Histoire des Treize* de Balzac. Elles se sont unies par un serment solennel et elles se sont servies réciproquement.

– C'est-à-dire que Jeanne D..., que j'ai parfaitement connue du temps de Gontran, dit le vicomte, est l'instrument de la comtesse d'Estournelle ?

– Précisément.

– Demain, dit M. de Verne, je pars pour Bruxelles.

– Ce serait un tort.

– Hein ?

– Messieurs, dit l'homme aux lunettes bleues, la lutte sera chaude avec une femme trempée comme la comtesse. Elle est de force à nous

rouler tous.

– Même vous ?

– Même moi, murmura Rocambole, dont le front se plissa.

Mais ce ne fut qu'un éclair ; bientôt son visage se rasséréna.

– C'est égal, dit-il, je suis encore assez jeune pour accepter le cartel. Fiez-vous à moi. Seulement, je vais vous poser mes conditions.

– Voyons ?

– Vous m'obéirez tous, si extraordinaires que puissent être les ordres que je vous donnerai.

– Soit, nous vous obéirons, dit le vicomte. Mais pourquoi ne point prévenir Gontran ?

– Parce que si M. de Neubourg revient brusquement à Paris, il donnera l'éveil à la comtesse. Ah ! j'oubliais de vous dire que cette dernière est partie également.

– Quand ?

– Ce matin.

– Pour Bruxelles ?

– Non, pour Nantes. Et elle est partie avec son autre amie, mademoiselle Olympe, c'est-à-dire Émeraude.

– Eh bien, messieurs, dit le vicomte en riant, la partie, ce me semble, devient intéressante. Nous avons des adversaires dignes de nous.

– Elles auront des auxiliaires, n'en doutez pas.

– Bah !

– D'abord le vicomte de la Morlière, qui est un ami de M. d'Estournelle.

– Et puis ?

– Et puis M. Victor de Passe-Croix, le bel adolescent qui vous a si bien joués en Sologne.

FIN DU TOME TROISIÈME

Cet ouvrage est le 1151^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.